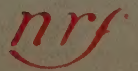
NNÉE N° 314 1er NOVEMBRE 1939

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE



9 fr.

Publications NOVEMBRE-DÉCEMBRE

Critique, Littérature

R. M. GUASTALLA........ **LE MYTHE ET LE LIVRE**
PAUL LÉAUTAUD .. **CINQ CHRONIQUES DRAMATIQUES** *(JANVIER-MAI 1939)*

COLLECTION
« LES ESSAIS »

GEORGES BLIN........................... **BAUDELAIRE**

COLLECTION
" ESPRIT "

ROBERT DELAVIGNETTE...... **LES VRAIS CHEFS DE L'EMPIRE**
GABRIEL MARCEL...... **DU REFUS A L'INVOCATION**

Poésie

EDMOND FLEG..... *ÉCOUTE ISRAËL*, **II. L'ÉTERNEL EST NOTRE DIEU**

PROBLÈMES ET DOCUMENTS
IN-OCTAVO

A. DAUPHIN-MEUNIER .... **LA CITÉ DE LONDRES**
HERM. RAUSCHNING. **LA RÉVOLUTION DU NIHILISME**
HENRY ROLLIN.... **L'APOCALYPSE DE NOTRE TEMPS**

Biographies

MARIE DELCOURT.......................... **PÉRICLÈS**
DMITRI MEREJKOWSKI .... **LUTHER**

COLLECTION
" LA CONNAISSANCE DE SOI "
dirigée par
JACQUES DE LACRETELLE
de l'Académie Française

LÉON TOLSTOI et SOPHIE TOLSTOI
JOURNAUX INTIMES (1910)

nrf *Achetez, retenez chez votre libraire*

nrf **VIENT DE PARAITRE**

MARCEL AYMÉ

LE BŒUF CLANDESTIN

ROMAN

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE	18 fr.
20 exemplaires numérotés sur pur fil	60 fr.
50 exemplaires numérotés sur alfa supérieur	38 fr.

Au moment de rédiger ma prière d'insérer, il me vient le regret de n'avoir pas écrit une préface au *Bœuf Clandestin,* qui eût été quelque chose comme une physique des péchés capitaux. Je me serais efforcé d'y démontrer qu'il existe un seuil de tension passionnelle au delà duquel la consommation du péché acquiert, par les énergies mises en œuvre, une sorte de justification plastique et qu'en deçà de cette limite, n'étant plus compensé par la dignité du mouvement, mais réduit à sa médiocrité statique, le péché n'est plus que laideur et mérite d'être appelé, seul, capital. Je n'aurais même pas reculé à indiquer que le seuil en question est en même temps celui du pardon, ce qui m'aurait peut-être gagné la sympathie des âmes romantiques.

Le pécheur le plus important de mon *Bœuf* est un homme bien élevé, bon père, bon époux et sollicité de modestes démons auxquels il cède avec mesure, en se tenant sans effort dans les régions d' « en deçà ». Il ne saurait inspirer, à ce qu'il me semble, ni l'amour, ni la haine, ni la pitié. L'Enfer qu'il porte en lui ne répand qu'une chaleur et une puanteur très discrètes et le drame qu'il suscite reste muet. Les autres pécheurs sont également « en deçà », l'un d'eux, seul, affleurant au seuil.

A côté de ces insuffisances infernales, j'ai une très belle jeune fille dont la santé et la vertu un peu rèche sont extrêmement réconfortantes. J'ai un ingénieur qui est très bien aussi, travailleur, avare et méfiant. A la fin, je les marie. M. A.

DU MÊME AUTEUR :

ROMANS, NOUVELLES

BRULEBOIS	13.50	**LA JUMENT VERTE**	22 fr.
ALLER RETOUR	13.50	**LE NAIN**	18 fr.
LES JUMEAUX DU DIABLE	13.50	**MAISON BASSE**	16.50
LA TABLE AUX CREVÉS	18 fr.	**LE MOULIN DE LA SOURDINE**	15 fr.
LA RUE SANS NOM	18 fr.	**GUSTALIN**	18 fr.
LE VAURIEN	18 fr.	**DERRIÈRE CHEZ MARTIN**	18 fr.
LE PUITS AUX IMAGES	15 fr.	**LES CONTES DU CHAT PERCHÉ**	18 fr.

EDITIONS ILLUSTRÉES

LA JUMENT VERTE. Illustrations de CHAS LABORDE	75 fr.

CONTES DU CHAT PERCHÉ

PRIX CHANTECLER 1938

LES CONTES DU CHAT PERCHÉ (LE LOUP, LES BŒUFS, LE PETIT COQ NOIR, LE CHIEN). Images en couleurs par N. ALTMAN	30 fr.
LE MAUVAIS JARS. Images en couleurs par N. ALTMAN	15 fr.
L'ÉLÉPHANT. Images en couleurs par N. ALTMAN	15 fr.
LA BUSE ET LE COCHON. Images en couleurs par MADELEINE PARRY	15 fr.
L'ANE ET LE CHEVAL. Images en couleurs par MADELEINE PARRY	15 fr.
LE CANARD ET LA PANTHÈRE. Images en couleurs par NATHALIE PARAIN	15 fr.
LE CERF ET LE CHIEN. Images en couleurs par NATHALIE PARAIN	18 fr.
LE PAON. Images en couleurs par NATHALIE PARAIN	18 fr.
LES CYGNES. Images en couleurs par NATHALIE PARAIN	*sous presse*
LE MOUTON. Images en couleurs par J. M. SANTOS	*en préparation*

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

La Guerre et la Poésie

GUILLAUME APOLLINAIRE

CALLIGRAMMES

15 fr.

Le même ouvrage, grand format sous emboîtage spécial, illustré de nombreuses lithographies originales par G. DE CHIRICO

6 ex. sur whatmann avec une double suite .... *épuisé* | 6 ex. sur japon nacré avec une suite .... *épuisé*

88 exemplaires sur chine .... 2800 fr.

DU MÊME AUTEUR

LA FEMME ASSISE .... 13.50 | LE FLANEUR DES DEUX RIVES 9 fr.
ALCOOLS............. 20 fr.

DRIEU LA ROCHELLE

FOND DE CANTINE .... 9 fr. | INTERROGATION .... 9 fr.

ROGER ALLARD

LES ÉLÉGIES MARTIALES

15 fr.

DU MÊME AUTEUR

POÉSIES LÉGÈRES....... 12 fr. | MAITRE PIERRE PATHELIN 3 fr.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LA NOUVELLE

REVUE MENSUELLE DE LI

DIRECTEUR (19

Direc

PA

Prochainement :

PAUL VALÉRY	TEXTES
ANDRÉ GIDE	NOUVELLES PAGES DE JOURNAL
RÉAUMUR	TEXTES INÉDITS
P. SCHEBESTA	LES PYGMÉES D'AFRIQUE
LÉON BRUNSCHVICG ..	LE DUR LABEUR DE LA VÉRITÉ
ROGER ALLARD	PAPILLONS DE FRANCE
ANDRÉ ROUVEYRE	APOLLINARIANES (II)
ANDRÉ MALRAUX	CONDITION DE L'ART
ROBERT MUSIL	L'HOMME SANS CARACTÈRES
J. P. SARTRE	SUR JEAN GIRAUDOUX
ROGER CAILLOIS	THÉORIE DE LA FÊTE
MARCEL ARLAND	FLAVIE
JULIEN GREEN	VAROUNA
JEAN MALAQUAIS	GARRY

VUE FRANÇAISE

ET DE CRITIQUE — 27e ANNÉE

QUES RIVIÈRE

ULHAN

MOIS

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.
Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.
Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste, sont seuls retournés à leurs auteurs.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 15. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 2 francs.

COLLECTION

LES GRANDES PAGES DE LA SCIENCE

dirigée par

JEAN ROSTAND

CLAUDE BERNARD...... **MORCEAUX CHOISIS** *et préfacés par* JEAN ROSTAND.............................. 30 fr.
BUFFON. **MORCEAUX CHOISIS** *par* A. M. PETITJEAN. 27 fr.

Sous presse

RÉAUMUR. **MORCEAUX CHOISIS** *par* JEAN TORLAIS

***

BIOLOGIE

JEAN ROSTAND. **HÉRÉDITÉ ET RACISME**.. *Sous presse*
LÉON BINET. **LES ANIMAUX AU SERVICE DE LA SCIENCE** *Sous presse*

***

COLLECTION D'ETHNOGRAPHIE

L'ESPÈCE HUMAINE

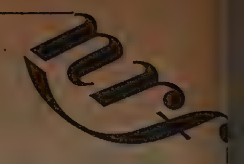
MAURICE LEENHARDT. **GENS DE LA GRANDE TERRE** (**Nouvelle Calédonie**), avec 16 hors-texte.......... 40 fr.
CURT SACHS. **HISTOIRE DE LA DANSE** (*Traduit de l'allemand par* L. KERR), avec 16 illustrations .... 45 fr.

Sous presse

PAUL RADIN. **LA RELIGION PRIMITIVE** (**Sa nature et son origine**). *Trad. de l'anglais par* ALFRED MÉTRAUX.
PAUL SCHEBESTA. **LES PYGMÉES** (*Trad. de l'allemand par* FRANÇOIS BERGE)

nrf *Achetez, retenez chez votre libraire*

AVIS
A NOS ABONNÉS



Nous prions nos abonnés de bien vouloir penser à renouveler leur abonnement **un mois** *au moins avant l'expiration, sans attendre notre rappel habituel. Nous les remercions d'avance de nous aider ainsi dans les circonstances actuelles.*

---

nrf PROCHAINES PUBLICATIONS

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE



Pour paraître en 1939



ANDRÉ CHÉNIER

ŒUVRES COMPLÈTES

POÉSIE ET PROSE

EN UN VOL.

Première édition intégrale établie par

GÉRARD WALTER

LA FONTAINE

POÉSIE - PROSE

THÉATRE - LETTRES

EN UN VOL.

établi par

PIERRE CLARAC

LES ŒUVRES COMPLÈTES DE LA FONTAINE

formeront ainsi deux volumes dans cette collection :

Tome I. *Fables, Contes, Nouvelles* — Tome II. *Poésie, Prose, Théâtre, Lettres*

nrf RETENEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf COLLECTION CATHOLIQUE

COLLECTION CATHOLIQUE

dirigée par
ANDRÉ DAVID

MARTHE DE FELS
MONSIEUR VINCENT
(Saint Vincent de Paul)
3fr.

PIERRE MORNAND
LÉGENDES CHRÉTIENNES
4.50

ALFRED PÉREIRE
LA VIE DE PIE XI
3.50

ABBÉ ALPHONSE DAVID
LE ROSAIRE DE SAINTE THÉRÈSE DE LISIEUX
4 fr.

MARIE DE WASMER
MYSTIQUES CATHOLIQUES MÉDITERRANÉENS

4.50

***

EN PRÉPARATION :

VIE DE JEANNE D'ARC
racontée par elle-même
Préface de l'Abbé
OMER ENGLEBERT

A. D. SERTILLANGES
HOMMES MES FRÈRES

SAINTE CATHERINE DE SIENNE
LE SANG, LA CROIX, LA LIBERTÉ
Traduction de LOUIS PAUL GUIGUÈS

R. M. BRUCKBERGER
REJOINDRE DIEU

LACORDAIRE ET NOUS

par
FRANÇOIS MAURIAC *de l'Académie Française* — ROBERT GARRIC
le T. R. Père MOTTE O. P., *Provincial de France*
le Révérendissime Père GILLET O. P., *Maître Général des Dominicains*



Achetez, retenez chez votre libraire

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

POUR VIVRE ICI

I

Je fis un feu, l'azur m'ayant abandonné,
Un feu pour être son ami,
Un feu pour m'introduire dans la nuit d'hiver,
Un feu pour vivre mieux.

Je lui donnai ce que le jour m'avait donné :
Les forêts, les buissons, les champs de blé, les vignes,
Les nids et leurs oiseaux, les maisons et leurs clefs,
Les insectes, les fleurs, les fourrures, les fêtes.

Je vécus au seul bruit des flammes crépitantes,
Au seul parfum de leur chaleur ;
J'étais comme un bateau coulant dans l'eau fermée,
Comme un mort je n'avais qu'un unique élément.

(1918)

II

Lè mur de la fenêtre saigne
La nuit ne quitte plus ma chambre
Mes yeux pourraient voir dans le noir
S'ils ne se heurtaient à des ruines

Le seul espace libre est au fond de mon cœur
Est-ce l'espace intime de la mort
Ou celui de ma fuite

Une aile retirée blessée l'a parcouru
Par ma faiblesse tout entier il est cerné
Durerai-je prendrai-je l'aube
Je n'ai à perdre qu'un seul jour
Pour ne plus même voir la nuit

La nuit ne s'ouvre que sur moi
Je suis le rivage et la clef
De la vie incertaine.

III

La lune enfouie les coqs grattent leur crête
Une goutte de feu se pose sur l'eau froide
Et chante le dernier cantique de laïrume

Pour mieux voir la terre
Deux arbres de feu emplissent mes yeux

Les dernières larmes dispersées
Deux arbres de feu me rendent la vie

Deux arbres nus
Nu le cri que je pousse
Terre

Terre vivante dans mon cœur
Toute distance conjurée
Le nouveau rythme de moi-même
Perpétuel

Froid plein d'ardeur froid plein d'étoiles
Et l'automne éphémère et le froid consumé
Le printemps dévoué premier reflet du temps
L'été de grâce par le cœur héros sans ombres

Je suis sur terre et tout s'accommode du feu.

IV

Autour des mains la perfection
Mains pâles à déchirer le sang
Jusqu'à ce que le sang s'émousse
Et murmure un air idéal

Autour de tes mains la nature
Compose ses charmes égaux

A ta fenêtre
Aucun autre paysage
Que le matin toujours

Toujours le jour au torse de vainqueur

La jeunesse comblant la chair

En caressant un peu la terre
Terre et trésor sont mêlés
En écartant quelques brins d'herbe
Tes mains découvrent le soleil
Et lui font de nouveaux berceaux.

V

Aucun homme n'est plus invisible
Aucun homme n'est plus oublié en lui-même
Aucune ombre n'est permanente

Je vois des hommes là où il n'y a que moi
Mes soucis sont brisés par des rires légers
J'entends des mots très doux croiser ma voix sérieuse
Mes yeux soutiennent un réseau de regards purs

Nous passons la montagne et la mer difficiles
Les arbres fous s'opposent à ma main jurée
Les animaux errants m'offrent leur vie en miettes
Qu'importe mon image s'est multipliée
Qu'importe la nature et ses miroirs voilés
Qu'importe le ciel vide je ne suis pas seul.

(1939)

PAUL ELUARD

LA JUNGLE FAMILIALE
ET
LES ENNEMIS DE LA PROPRIÉTÉ

I

HISTOIRE DE HUDGE ET DE GUDGE

Supposons qu'il y ait, quelque part, un coupe-gorge fangeux, plein de maladies, gangrené de crime et de promiscuité. Supposons qu'il y ait deux jeunes hommes généreux et intrépides, d'intentions pures et (si vous y tenez) de noble naissance. Appelons-les Hudge et Gudge. Hudge est un homme d'action : il déclare qu'il faut à tout prix sortir les gens de cette tanière. Il recueille de l'argent et il en donne lui-même, mais il ne tarde pas à s'apercevoir (malgré les vastes ressources financières des Hudge) que, si l'on veut des réalisations immédiates, il faudra se contenter du meilleur marché. Il élève donc une rangée de vastes bâtisses dénudées, semblables à des ruches. Et il a bientôt casé tous les pauvres gens dans leurs petites cellules de brique, qui valent certes mieux que leurs anciens logements, puisqu'elles sont à l'épreuve des intempéries, bien aérées, et approvisionnées en eau propre. Mais Gudge est d'un tempérament plus délicat. Il sent que quelque chose d'indéfinissable manque aux petites boîtes de brique. Il élève d'innombrables objections. Il va jusqu'à opposer au fameux Rapport Hudge le rapport de l'opposition Gudge. Et, au bout d'une année environ, il en arrive à dire violemment à Hudge que les gens étaient bien plus heureux là où ils étaient avant. Comme les gens gardent

dans l'un et l'autre lieu, le même air aimablement abruti, il est très difficile de savoir qui a raison. Du moins peut-on affirmer à coup sûr que personne n'a jamais aimé la misère et la crasse pour elles-mêmes, mais seulement certains plaisirs particuliers qui leur sont liés. Ce n'est pas l'avis du sensible Gudge. Longtemps avant la querelle finale (Hudge contre Gudge et consorts) Gudge a réussi à se persuader que les bouges et les sentines sont en réalité de fort belles choses — que c'est la coutume de dormir à quatorze dans la même pièce qui a fait la grandeur de l'Angleterre — et que l'odeur des égouts à l'air libre est absolument nécessaire à l'éducation des enfants d'une nation maritime. Mais, pendant ce temps, Hudge n'a-t-il pas dégénéré ? Hélas, je le crains. Ces bâtisses d'une laideur systématique qu'il avait élevées comme des refuges sans prétention, simplement destinés à abriter la vie humaine, deviennent de jour en jour plus aimables à ses yeux abusés. Des choses qu'il n'aurait jamais rêvé de défendre, sinon comme de dures nécessités, les cuisines communes ou les infâmes fours crématoires, commencent à briller pour lui d'une lumière toute sacrée, simplement parce qu'elles reflètent la colère de Gudge. Il soutient, à l'aide de petits livres sérieux écrits par des socialistes, que l'homme est, en réalité, plus heureux dans une ruche que dans une maison. La nécessité d'admettre des gens complètement inconnus dans sa chambre à coucher, il l'appelle la Fraternité ; et la nécessité de grimper trente-trois étages d'un froid escalier de pierre, je suis sûr qu'il l'appelle l'Effort. Le résultat net de leur aventure philanthropique est celui-ci : l'un en arrive à défendre d'indéfendables taudis, et des propriétaires de taudis plus indéfendables encore ; cependant que l'autre en arrive à diviniser les hangars et les tuyautages qu'il n'avait d'abord conçus que comme expédients du désespoir. Gudge est maintenant un vieux Tory apoplectique et corrompu, du Carlton Club. Si vous lui par-

lez des pauvres, il vous rugit, d'une voix épaisse et rauque, quelque chose où vous croyez deviner : « Faites-leur donc du bien ! ». Hudge n'est pas plus heureux car il est devenu un maigre végétarien, avec une barbe grise en pointe, et un sourire d'une aisance artificielle. Il va disant à chacun que nous finirons par dormir tous dans une chambre à coucher universelle. Et il vit dans une Cité-Jardin, comme un oublié de Dieu.

Telle est la lamentable histoire de Hudge et de Gudge. Je ne l'ai racontée que pour symboliser un malentendu irritant et insoluble qu'on retrouve partout dans le monde moderne. Pour tirer les gens d'un taudis on les met dans une caserne : ce sont là, par définition, deux objets de haine pour l'âme d'un homme sain. Le premier souhait d'un homme est de s'enfuir aussi loin que possible du taudis, dût sa course le mener dans une habitation modèle. Son deuxième souhait est de s'enfuir de l'habitation modèle, devrait-il même retourner au taudis. Mais je ne suis ni Hudgien ni Gudgien, et je crois que les erreurs de ces deux hommes célèbres et charmants viennent d'un fait simple : ni Hudge ni Gudge n'ont un instant songé à se demander quel genre de maison un homme aime à avoir. En un mot, ils n'ont pas commencé par l'idéal : c'est pourquoi ils n'ont pas été des politiciens pratiques.

Si l'idéal évident de tout homme est d'avoir une maison à lui, nous pouvons maintenant nous demander (en prenant cette aspiration pour type de toutes les aspirations similaires) pourquoi il ne l'a pas obtenue — et si ce ne serait pas, dans un certain sens philosophique, par sa propre faute. Eh bien, je crois que, dans un certain sens philosophique, c'est par sa propre faute — et je crois que, dans un sens plus philosophique encore, c'est par la faute de sa philosophie. Et c'est ce que je vais tout à l'heure essayer d'expliquer.

L'homme est un éternel égaré. Il a toujours été chemi-

neau depuis le Paradis Terrestre. Mais il a toujours su, ou cru savoir, ce qu'il cherchait. Chaque homme possède une maison quelque part dans l'univers idéal : sa maison l'attend, à demi immergée dans les lentes rivières du Norfolk ou grillant au soleil sur les dunes du Sussex. L'homme a toujours cherché ce foyer. Mais, sous la froide et aveuglante grêle de scepticisme qui tombe sur lui depuis si longtemps, il a maintenant, pour la première fois, commencé à être glacé, non seulement dans ses espoirs, mais dans ses désirs. Pour la première fois dans l'histoire, il commence réellement à douter du but de sa course vagabonde sur la terre. Il avait, depuis toujours, perdu son chemin — mais, maintenant, il a perdu son adresse.

Sous la pression de certaines doctrines philosophiques des classes supérieures (en d'autres termes, sous la pression de Hudge et de Gudge), l'homme moyen s'est mis à ne plus savoir à quoi tendaient ses efforts : aussi deviennent-ils de plus en plus faibles. Son idée simple d'avoir un foyer à lui est raillée comme bourgeoise, sentimentale, ou méprisablement chrétienne. On lui conseille, par divers procédés oratoires, d'aller dans les rues — c'est ce qu'on appelle Individualisme — ou au Workhouse — c'est ce qu'on appelle Collectivisme. Dans un instant, nous examinerons cette méthode un peu plus en détail. Mais nous pouvons tout de suite affirmer que les phrases modernistes ne feront jamais défaut à Hudge, ni à Gudge, ni à la classe gouvernante en général, pour couvrir leur ancienne suprématie. Les grands Seigneurs refuseront au paysan anglais ses trois acres et sa vache sur un air avancé, quand ils ne pourront plus les lui refuser sur un air réactionnaire. Ils lui refuseront les trois acres sur l'air de la Nationalisation de la terre. Ils lui interdiront la vache sur l'air de l'Humanitarisme.

Et ceci va nous amener à analyser cette influence singulière qui a empêché le peuple Anglais de formuler des exigences de principe.

II

ON DEMANDE UN HOMME QUI NE SOIT PAS PRATIQUE

La philosophie populaire symbolise, par une plaisanterie, le caractère indéfini et vain des arguments des philosophes, en demandant lequel, de l'œuf ou du poulet, est apparu le premier. Je ne suis pas certain que la question soit aussi futile qu'elle paraît l'être. Ce n'est pas mon affaire d'entrer ici dans ces profondes controverses métaphysiques et théologiques dont la querelle de l'œuf et du poulet est un exemple frivole, mais fort heureux. La supposition que toutes choses viennent d'un œuf, d'un vague et monstrueux germe ovale qui s'est trouvé pondu par accident, représente assez bien la doctrine matérialiste de l'évolution. L'autre école, celle du surnaturel (à laquelle je me rallie), ne désavouera pas cette idée que notre monde sphérique n'est qu'un œuf couvé par un oiseau sacré qui ne fut pas engendré — la colombe mystique des prophètes. Mais c'est à un usage bien plus modeste que je veux employer ici la formidable puissance de cette distinction. Que l'oiseau vivant soit ou non le début de la série que nous concevons, en tout cas, il est absolument nécessaire qu'il en soit la fin. C'est vers l'oiseau que l'on doit se tourner — non avec un fusil, mais avec la baguette magique de la création. Voici la condition essentielle de notre juste intelligence : nous ne devons pas considérer l'œuf et l'oiseau comme deux événements d'égale importance cosmique, qui se succèdent à tour de rôle dans l'éternité. Il ne faut pas en faire une simple chaîne d'œufs et d'oiseaux. L'un est un moyen et l'autre une fin. Ils appartiennent à des mondes spirituels différents. Si l'on néglige les raffinements du repas humain, l'œuf n'existe que pour produire un pou-

let. Mais le poulet n'existe pas seulement pour produire un autre œuf. Il peut aussi exister pour s'amuser, pour louer Dieu, et même pour donner des idées à un dramaturge Français. Ayant une vie consciente, il a, ou peut avoir, une valeur personnelle. Eh bien, notre politique moderne est oublieuse autant que bruyante : elle oublie que la production de cette vie heureuse et consciente est, après tout, le but de toutes ses complications et de tous ses compromis. Nous ne parlons jamais que d'hommes utiles et d'institutions profitables. C'est-à-dire que nous ne considérons les poulets que comme des choses qui devront pondre de plus en plus d'œufs.

L'idéalisme consiste simplement à considérer toute chose dans sa réalité essentielle. Etre idéaliste revient simplement à considérer un tisonnier au point de vue du tisonnage avant de discuter s'il est bon de s'en servir pour battre sa femme ; à se demander si un œuf est suffisamment bon pour l'élevage pratique des poulets, avant de décider si cet œuf est suffisamment mauvais pour les usages pratiques de la politique. Mais je sais que cette poursuite de la théorie (qui n'est autre que la poursuite de notre but) nous expose à la facile accusation de jouer du violon pendant que Rome brûle. Une école, représentée par Lord Rosebery, s'est efforcée de substituer aux idéaux moraux ou sociaux, qui ont été jusqu'ici les bases de toute politique, une organisation cohérente et complète du système social, qui a reçu le sobriquet d' « efficacité ». Je ne suis pas très sûr de la doctrine secrète de cette secte sur ce sujet. Mais, autant que j'y puisse voir clair, l' « Efficacité » voudrait que nous découvrions tout dans une machine sauf sa destination. C'est ici qu'est née une très singulière illusion de notre temps : à savoir que, quand les choses vont très mal, on a besoin d'un homme pratique. Il serait beaucoup plus juste de dire que, quand les choses vont très mal, nous avons besoin d'un homme non pratique. Il est, du moins,

certain que nous avons besoin d'un théoricien. Un homme pratique, c'est un homme habitué à la simple routine journalière, au train habituel dont vont les choses. Quand elles ne vont plus, c'est un penseur qu'il nous faut, un homme qui possède une doctrine sur ce qui les fait aller. On aurait tort de jouer du violon pendant que Rome brûle ; mais on aurait parfaitement raison d'étudier les lois de l'hydraulique pendant que Rome brûle.

Il faut donc que nous abandonnions notre agnosticisme quotidien et que nous essayions de « rerum cognoscere causas ». Si votre aéroplane a une légère indisposition, un bon ouvrier peut le réparer. Mais, s'il est sérieusement malade, il est plus que probable qu'il faudra tirer d'un collège ou d'un laboratoire quelque vieux professeur distrait, aux cheveux blancs en broussaille, pour analyser le mal. Plus compliquée sera l'avarie, plus chenu et plus distrait sera le théoricien qui devra s'en occuper. Et, dans certains cas d'extrême gravité, personne autre que l'homme (probablement fou) qui a inventé votre machine volante ne pourra peut-être dire ce qu'il en est.

Naturellement, l'« efficacité » est futile, comme l' « homme fort », la « puissance de la volonté » et le surhomme, et pour la même raison. C'est-à-dire qu'elle est futile parce qu'elle ne s'occupe des actions qu'après leur accomplissement. Elle n'a pas de philosophie pour les incidents qui ne sont pas encore arrivés. C'est pourquoi elle n'a pas le pouvoir de choisir. Une action ne peut être un succès ou un échec que quand elle est accomplie ; tant qu'on doit l'entreprendre, elle ne peut être que bonne ou mauvaise dans l'abstrait. Il est impossible de parier pour un gagnant, car il ne peut être gagnant au moment où l'on parie pour lui. Il est impossible de combattre du côté du vainqueur : on combat pour décider qui sera vainqueur. Si une opération s'est accomplie, cela prouve

qu'elle était efficace. Si un homme est assassiné, cela prouve que l'assassinat était efficace. Le soleil des tropiques est aussi efficace pour rendre les gens paresseux qu'un rude contremaître du Lancashire pour les rendre énergiques. Maeterlinck est aussi efficace pour remplir un homme d'étranges frémissements intellectuels que MM. Crosse et Blackwell pour le remplir de confiture. Mais tout dépend de ce dont vous voulez être rempli. Lord Rosebery, en tant que sceptique moderne, préfère probablement les frémissements intellectuels. Moi, en tant que Chrétien orthodoxe, je préfère la confiture. Mais les deux opérations ne sont efficaces qu'une fois qu'elles ont été effectuées. Un homme qui fait grand cas du succès est réduit au sentimentalisme le plus langoureux : car il est obligé de regarder toujours en arrière. Ceux qui n'aiment que la victoire sont obligés d'arriver toujours trop tard pour la bataille. Pour l'homme d'action, rien ne compte que l'idéal.

La définition de cet idéal est, dans la crise que l'Angleterre traverse, une affaire bien plus urgente et plus réelle que tous les plans et projets immédiats. Car le chaos actuel est dû à une sorte d'oubli général de toutes nos aspirations originelles. Personne ne réclame ce qu'il désire ; chacun réclame ce qu'il croit pouvoir obtenir. Le monde ne tarde pas à oublier ce que l'homme voulait réellement au commencement. Tout cela fait une extravagante bagarre de seconds mieux, un sabbat de « pis-aller ». Or cette flexibilité n'empêche pas seulement toute constance héroïque, mais aussi tout arrangement réellement pratique. On ne peut déterminer le milieu entre deux points que si ces deux points restent fixes. Nous pouvons réaliser un accord entre deux rivaux, qui ne peuvent obtenir tous deux à la fois ce qu'ils veulent. Mais nous ne le pouvons pas, s'ils ne nous disent même pas ce qu'ils veulent. Un patron de restaurant aime beaucoup mieux voir ses clients donner vivement leurs

ordres, même s'ils demandent du ragoût d'ibis ou de l'éléphant bouilli, que de les voir assis, la tête dans leurs mains, et plongés dans des calculs arithmétiques sur la quantité de nourriture que peut fournir l'établissement. Nous avons tous souffert d'une certaine sorte de dames qui, par leur altruisme pervers, donnent plus de tracas que les égoïstes — qui réclament à grands cris l'assiette ébréchée et se disputent le plus mauvais siège. Nous avons tous connu des parties de campagne remplies de ce tumultueux étalage d'abnégation. Pour des motifs bien plus médiocres que ceux de ces femmes admirables, nos politiciens pratiques entretiennent dans le monde la même confusion, au moyen de la même incertitude quant à leurs exigences réelles. Il n'est pas de plus grand obstacle à tout accord, qu'un enchevêtrement de petites capitulations. Nous sommes égarés de tous côtés par des politiciens qui sont partisans de l'enseignement laïque, mais pensent que travailler pour lui serait une tâche sans espoir — qui désirent la prohibition intégrale, mais sont bien décidés à ne pas l'exiger — qui déplorent l'enseignement obligatoire, mais le maintiennent avec résignation — ou qui souhaiteraient la propriété paysanne, mais votent pour autre chose. C'est cet opportunisme béat et empêtré qui se met en travers de tout. Si nos hommes d'État étaient des visionnaires, quelque chose de pratique pourrait être réalisé. Si nous cherchions quelque chose dans l'abstrait, nous pourrions obtenir quelque chose dans le concret. Du train dont nous allons, il nous est impossible non seulement d'obtenir tout ce que nous voulons, mais d'en obtenir même la moindre parcelle, parce que personne ne peut l'indiquer nettement, comme sur une carte. Cette clarté et même cette rigueur, qui étaient dans le vieux marchandage, se sont complètement évanouies. Nous oublions que, dans le mot « compromis », il y a, le mot ferme et sonore de « promesse ».

III

LES ENNEMIS DE LA PROPRIÉTÉ

Il nous faut d'abord nous expliquer sur ce que nous entendons par *idéal*. Car nombre de lecteurs vont s'attendre à ce que, si je propose un idéal, c'en soit un nouveau. Or, je n'en ai pas la moindre intention. La folie des sophistes modernes est incapable d'imaginer un idéal nouveau aussi formidable que l'accomplissement de n'importe lequel des idéaux anciens. Le jour où tous les préceptes de la civilité puérile et honnête seront mis en pratique, une sorte de tremblement de terre secouera toutes les nations. Il ne reste qu'une chose nouvelle à faire sous le soleil : c'est de le regarder. Essayez, sous un ciel bleu de juin, et vous comprendrez pourquoi les hommes ne regardent pas leurs idéaux en face. On ne peut faire d'un idéal qu'un seul usage vraiment étonnant : c'est de l'accomplir, d'affronter le fait logique éblouissant, et ses effrayantes conséquences. Le Christ savait que l'observation de la loi serait un prodige plus étonnant que son abolition. Les païens ont toujours adoré la pureté : Athéna, Artémis, Vesta. Ce fut quand les vierges martyres se mirent à la pratiquer résolument qu'ils les firent déchirer par les bêtes sauvages et qu'ils les roulèrent sur des charbons ardents. Le monde a toujours aimé l'idée de la suprématie du pauvre. Toutes les légendes le prouvent, de Cinderella à Whittington, tous les poèmes, du Magnificat à la Marseillaise. Les rois, dans leur fureur, ne reprochaient pas à la France d'avoir nourri cet idéal, mais de l'avoir réalisé. Joseph d'Autriche et Catherine de Russie admettaient parfaitement que le peuple dût être souverain : ce qui les remplissait d'horreur, c'est qu'il l'était devenu. La Révolution Française est, par là, le type de toutes les vraies révolutions. Car tandis que son idéal était aussi vieux que e Père Adam, son accomplissement fut presqu'aussi

frais, aussi miraculeux et aussi neuf que la Nouvelle Jérusalem.

Le propos de cet essai me porte à choisir un seul de ces idéaux anciens ; mais c'est peut-être le plus ancien : le principe de la domesticité, l'idéal de la maison, de la famille heureuse, de la sainte famille historique. Contentons-nous, pour le moment, de remarquer qu'à notre époque, il est attaqué surtout, comme l'Église et la République, par des gens qui ne l'ont jamais connu, ou qui n'ont pas réussi à l'accomplir. D'innombrables femmes modernes se sont révoltées en théorie contre la vie domestique parce qu'elles ne l'ont jamais connue en pratique. Les pauvres sont poussés en foule au Workhouse sans jamais avoir connu la maison. En somme, la classe cultivée pleure pour sortir du foyer honorable, cependant que la classe laborieuse hurle pour y entrer.

En prenant cette maison ou ce foyer pour repère, nous pouvons jeter, d'une manière très générale, les fondations spirituelles de notre idée. Elles sont simples. Dieu est celui qui peut faire quelque chose de rien. L'homme est celui qui peut faire quelque chose de n'importe quoi. En d'autres termes, alors que la joie de Dieu doit être la création illimitée, la joie propre à l'homme est la création limitée, la combinaison de la création avec les limites. On appelle Art cette lutte féconde contre les limites, quand il s'agit du jeu supérieur d'une élite. Mais la masse n'a ni le temps ni les moyens de découvrir la beauté invisible ou abstraite. Pour elle, l'idée de création artistique ne peut trouver son expression que dans une idée, aujourd'hui impopulaire : l'idée de propriété. L'homme moyen ne peut découper l'argile en forme humaine ; mais il peut découper le sol en forme de jardin. Et, l'ornerait-il de rangées alternées de géraniums rouges et de patates bleues, il est tout de même un artiste : car il a fait un choix. L'homme moyen ne peut peindre le coucher de soleil dont il admire les couleurs, mais il peut

peindre sa maison de la couleur qu'il veut. Et, la peindrait-il en vert pomme avec des pois roses, il est tout de même un artiste : parce qu'il exprime son goût. La propriété est tout simplement l'art de la démocratie. L'idée de propriété, c'est que chaque homme doit posséder quelque chose qu'il puisse façonner à sa propre image, comme lui-même est façonné à l'image du Ciel. Comme il n'est pas Dieu, mais une simple image charnelle de Dieu, il ne pourra s'exprimer sans limites. En vérité ces limites sont strictes et même étroites.

Je sais bien qu'à notre époque le mot « propriété » a été souillé par la corruption des grands capitalistes. On pourrait croire, à entendre les gens parler, que les Rothschild et les Rockefeller sont du parti de la propriété. Mais il est évident qu'ils en sont les ennemis : car ils sont les ennemis de leurs propres limites. Ce n'est pas leur terre qu'ils désirent : c'est celle des autres. Quand ils enlèvent les bornes de leur voisin, ils enlèvent aussi les leurs. Un homme qui aime un petit champ triangulaire, doit l'aimer parce qu'il est triangulaire. Quiconque en détruit la forme, en y ajoutant du terrain, est un voleur : il a volé un triangle. Un homme, qui a le véritable sens poétique de la possession, aime voir le mur qui sépare son jardin de celui de Smith, la haie qui sépare sa ferme de celle de Brown. Il ne peut voir la forme de son terrain, sans voir les aboutissants de ses voisins. Que le Duc de Southerland possède toutes les fermes d'une province, c'est la négation de la propriété : exactement comme ce serait la négation du mariage s'il possédait toutes nos femmes dans un harem.

IV

LA JUNGLE DOMESTIQUE

Au cours de cette étude, nous devrons examiner ce qu'on appelle le problème de la pauvreté, en particu-

lier de la pauvreté inhumaine du monde industriel moderne. Mais, sur le terrain élémentaire de l'idéal, ce n'est pas dans le problème de la pauvreté que gît la difficulté, c'est dans celui de la richesse. C'est la psychologie spéciale du loisir et du luxe qui fausse la vie. Une certaine connaissance des mouvements modernes du genre dit « avancé » m'a conduit à la conviction qu'ils sont généralement fondés sur une expérience propre aux riches. Il en est ainsi de ce sophisme de l'amour libre, c'est-à-dire de l'amour considéré comme une suite d'épisodes. Cela suppose de longs loisirs pour se fatiguer de sa femme, et une automobile pour aller en chercher d'autres. Cela suppose aussi de l'argent pour les entretenir. Un conducteur d'omnibus a tout juste le temps d'aimer sa propre femme, sans s'occuper de celles des autres. Je pourrais citer bien d'autres exemples de ces partis pris ploutocratiques cachés derrière les balivernes progressistes. Il y en a un, notamment, derrière cette phrase « Pourquoi la femme serait-elle sous la dépendance économique de l'homme ? » Je répondrai que, chez les gens pauvres et pratiques, elle ne l'est pas — sinon dans la mesure où l'homme dépend d'elle. Un chasseur peut déchirer ses vêtements : il faut que quelqu'un les répare. Un pêcheur doit pêcher du poisson : il faut que quelqu'un le fasse cuire. De toute évidence, cette idée moderne que la femme n'est qu'un « joli parasite attachant », un « joujou », etc... est née du spectacle morose de quelque riche famille de la finance, dans laquelle le banquier allait, au moins, dans la Cité où il prétendait faire quelque chose, cependant que sa femme allait au Parc où elle ne prétendait rien faire du tout. Un pauvre et sa femme font une équipe.

Mais de toutes les idées modernes nées de la pure opulence, voici la pire : l'idée que la vie domestique est ennuyeuse et plate. Au foyer (disent-ils) il n'y a que bienséance figée et routine ; au dehors sont l'aventure et la

variété. Voilà en effet l'opinion d'un homme riche. L'homme riche sait que sa maison roule sur les roues larges et caoutchoutées de la fortune, traînée par un régiment de serviteurs, selon un rite rapide et silencieux. De l'autre côté, dehors, les rues lui offrent toutes sortes d'aventure et de poésie. Il a beaucoup d'argent, et peut s'offrir le luxe de jouer au vagabond. Son aventure la plus hasardée se terminera au restaurant, alors que la plus médiocre aventure d'un pauvre bougre se terminera au Commissariat de Police. S'il casse une glace, il peut la payer ; s'il démolit un homme, il peut lui faire une pension. Il peut (comme le millionnaire de l'histoire) acheter un hôtel pour avoir un verre de gin. Et, comme c'est lui, l'homme de luxe, qui donne le ton à presque toute la pensée « avancée » et « progressiste », nous avons à peu près oublié ce que représentait un foyer pour l'innombrable multitude des hommes.

Car, en réalité, le foyer est, pour les gens modérément pauvres, le seul terrain de liberté. Que dis-je, le seul terrain d'anarchie. C'est le seul endroit de la terre où un homme puisse brusquement tout changer de place, faire une expérience, ou s'accorder une fantaisie. Partout ailleurs, il doit accepter les règles strictes de la boutique, de l'auberge, du cercle ou du musée où il se trouve. Chez lui il peut manger par terre, si cela lui plaît. Je le fais souvent moi-même, cela donne une impression curieuse, enfantine, poétique, une atmosphère de pique-nique. Si je tentais de le faire dans un salon de thé A. B. C. cela n'irait pas tout seul. Dans sa maison un homme peut dîner en robe de chambre et en pantoufles, alors que c'est interdit au Savoy, j'en suis certain, bien que je ne m'en sois jamais réellement assuré. Quand vous allez au restaurant vous êtes obligés de boire des vins de la carte, tous les vins de la carte si vous y tenez, mais inévitablement certains d'entre eux. Si vous avez une maison et un jardin vous pouvez essayer de faire du thé de rose

trémière ou du vin de volubilis, si cela vous plaît. Pour un homme simple, qui fait un travail pénible, le foyer n'est pas l'unique refuge de la platitude dans un monde d'avènture. C'est l'unique refuge de la sauvagerie dans un monde de règles et de tâches assignées. Le foyer est le seul endroit où il puisse mettre le tapis au plafond et les ardoises par terre, s'il veut. Quand un homme passe toutes ses nuits à errer de bar en bar ou de music-hall en music-hall, on dit qu'il mène une vie irrégulière. Mais non : il mène une vie tout ce qu'il y a de plus régulière, sous les lois mornes et souvent tyranniques de ce genre d'endroits. Il arrive quelquefois qu'on ne l'autorise même pas à s'asseoir dans les bars, il arrive souvent qu'on ne l'autorise pas à chanter dans les music-halls. On peut définir les hôtels comme des lieux où il est obligatoire de s'habiller — et les théâtres comme des lieux où il est interdit de fumer. On ne peut faire pique-nique que chez soi.

Comme je l'ai dit, cette parcelle d'omnipotence humaine, cette possession déterminée d'une cellule ou d'une chambre de liberté est l'objet vivant de mon étude. Que nous ayons ou non les moyens de donner en propre à chaque Anglais un foyer libre, au moins le désirons-nous : et il le désire, lui aussi. Nous parlons en ce moment de ce qu'il souhaite, non de ce sur quoi il compte. Il souhaite, par exemple, une maison séparée. La compétition commerciale peut l'obliger à partager un mur avec un autre homme — de même, dans une race tripède, pourrait-il être obligé de partager une jambe avec un autre homme. Mais ce n'est point ainsi qu'il s'imaginait dans ses rêves d'élégance et de liberté. Encore une fois, il ne désire pas un appartement. Il peut manger, dormir et louer Dieu dans un appartement — il peut faire tout cela en chemin de fer. Mais un chemin de fer n'est pas une maison : parce que c'est une maison sur roues. Et un appartement n'est pas une maison : parce que

c'est une maison sur échasses. Il y a, dans ce rêve humain caractéristique, une idée de contact terrestre et de fondation, aussi bien que de séparation et d'indépendance.

Tout homme normal, de même qu'il désire une femme, et des enfants nés de cette femme, désire une maison pour les mettre dedans. Ce qu'il souhaite, ce n'est pas seulement un toit au-dessus de lui et une chaise au-dessous, c'est un royaume matériel et visible : un feu sur lequel il puisse faire cuire les plats qu'il aime, une porte qu'il puisse ouvrir aux amis de son choix. Voilà le besoin normal des hommes ; je ne dis pas qu'il n'y ait pas d'exceptions. Il peut y avoir des saints au-dessus de ce besoin, et des philanthropes au-dessous. Mais ce que j'ai dit est valable pour l'immense majorité des hommes. Donnez à chacun une maison ordinaire, et vous rendrez presque tout le monde content : voilà ce que j'affirme résolument. Vous vous empressez de m'objecter que, dans l'Angleterre moderne, il serait bien difficile de donner des maisons à presque tout le monde. D'accord : j'ai seulement posé le « desideratum ». Je demande à présent au lecteur de considérer avec moi le développement des luttes sociales de notre temps.

(à suivre)

G. K. CHESTERTON
(traduction de J. C. LAURENS)

NOTES D'UN BIOLOGISTE

On a longtemps admis qu'en règle générale les êtres vivants ressemblaient, dans leurs stades juvéniles, aux formes adultes de leurs ancêtres. Cela s'exprimait dans la formule classique : le développement de l'individu répète toute l'histoire de l'espèce. Mais les exemples ne laissent pas d'être nombreux où c'est, au rebours, la forme adulte du descendant qui ressemble au stade juvénile de l'ancêtre. La forme juvénile n'est point forcément un rappel d'infériorité, elle peut être une promesse de progrès. On trouverait sans doute des faits du même ordre dans le domaine spirituel. « Tout enfant, disait Schopenhauer, est en quelque mesure un génie, et tout génie un enfant. » De même Baudelaire : « Le génie n'est que l'enfance nettement formulée. »

*

Il y a, dans la nature, un mélange déconcertant de réussites et d'échecs ; mais ceux-ci ont, philosophiquement, plus de sens que celles-là. La nécessité aveugle peut imiter le dessein, mais le dessein ne saurait imiter la nécessité aveugle.

*

Ce que nous apercevons de la lutte pour la vie ne nous donne qu'une pâle idée du massacre universel. A tout instant, dans les matrices ou au grand jour, des germes périssent, des embryons avortent. Les plus lourdes hécatombes naturelles s'accomplissent sans

effusion de sang et sans manifestation de cadavres. Naître est déjà une chance ou une malchance insigne.

*

Si les presqu'hommes étaient arrivés jusqu'à nous, si, au lieu de les imaginer sur quelques vagues débris, nous les voyions vivre à nos côtés, quel n'en serait pas le retentissement sur l'estime que nous faisons de notre espèce ? Nous targuerions-nous encore, sous leur regard équivoque, d'une essence privilégiée ? Oserions-nous renier ces indésirables parents, et les immoler, comme les autres bêtes, aux nécessités de notre science ? L'extinction des Pithécanthropes, en ménageant notre orgueil, nous a épargné des scrupules.

*

Le suprême geste de la nature fut de créer l'anti-nature.

*

Il se pourrait que le développement de l'intelligence humaine constituât un cas d'orthogenèse nocive, comme le développement de la ramure chez certains cerfs.

*

Le cerveau de l'homme : monstrueuse tumeur de l'univers où, telles des cellules malignes, prolifèrent sans frein les questions et les angoisses.

*

Si vaste que soit le champ des possibles, il ne l'est pas encore assez pour proposer à l'homme le peu dont il se serait satisfait.

*

L'inquiétude métaphysique s'avive à proportion qu'on tâche de l'apaiser : tels ces prurits inextinguibles qui s'exaspèrent sous le grattage.

*

Je ne suis rien moins qu'un philosophe, je suis un biologiste anxieux.

*

Je ne puis m'entendre ni avec ceux qui se soustraient à la rude vérité, ni avec ceux qui, trop aisément, pactisent avec elle.

*

J'aime qu'on suffoque dans la raison, mais qu'on s'y tienne.

*

Sans se faire d'illusion sur le fond des choses, il est des esprits qui s'évertuent à en agrémenter la surface par des gracieusetés verbales. Elles m'indisposent. Pas de fioriture sur le néant. Et puisqu'on n'a rien à nous dire qui vaille, qu'on nous laisse goûter en paix l'âcreté loyale du désespoir.

*

Affirmer la survie, c'est blasphémer contre la fragilité de la personne.

*

J'ignore de quoi nous sommes faits, et peu m'importe le nom qu'on y donne ; mais je sais bien que c'est un mauvais tissu, et qui s'use dans le temps d'une vie.

C'est l'inerte qui l'emporte dans l'univers, et non le vivant : mourir, c'est passer du côté du plus fort.

*

Que le dernier acte de la comédie soit « toujours sanglant », passe encore ! Mais qu'il ait fallu, pendant tout le reste, recevoir le sang des autres victimes !

*

Toute la dignité de l'homme est d'oser regarder en face une vérité indigne de lui.

*

Du moment que la pensée n'est pas tout, elle n'est qu'un égarement de ce qui n'est pas elle.

*

L'homme, tout compte fait, n'a rien à dire de l'homme. Étant seul à se juger, il peut se grandir ou se réduire à

sa guise : tel un dément qui, sans risque de contradiction, pourrait choisir entre le délire des grandeurs et celui de l'indignité.

*

L'homme n'a de ressource que d'oublier l'immensité brute qui l'ignore et l'accable, et de travailler à devenir aussi « incosmique » que l'univers est inhumain.

*

C'est encore l'animal qui, dans l'homme, refuse de n'être qu'un animal.

*

Rien ne compte, et pas même tout le sombre courage dont on pourrait faire parade là-devant.

*

Comment participer encore à l'activité humaine une fois qu'on en a saisi l'insignifiance ? Un jeu même, pour s'y divertir, on a besoin de lui prêter quelque sérieux.

*

C'est une des pires misères de l'homme que de ne pouvoir s'en prendre à rien de ses souffrances, et de n'avoir d'autre ressource, quand elles passent la limite, que de s'en payer sur d'autres victimes.

*

La souffrance est le procédé le plus efficace pour ressentir la vie : elle majore l'existence en l'affectant d'un signe négatif.

*

Il ne nous aide en rien de savoir que notre souffrance dépend de certaines réactions chimiques qui se poursuivent dans notre cerveau.

*

Ne pas distraire, pour tâcher d'écarter la souffrance, si peu que ce soit des forces nécessaires pour y faire front.

*

La souffrance se venge sans retard de la moindre in-

fidélité : ce n'est pas hors d'elle mais en elle qu'il faut rechercher le répit.

*

Plus encore que la pensée, la souffrance peut créer l'illusion de la permanence : cette douleur qui nous imprègne, comment n'en subsisterait-il pas quelque chose jusqu'en nos atomes désagrégés !

*

Ce n'est pas le génie qui m'étonne chez ce descendant de la brute, mais son aptitude à la souffrance.

*

La fidélité aux morts est la meilleure façon d'insulter à la vie.

*

Le vie humaine ne mérite pas d'être ornée : misérable scénario dont l'indigence s'accuse encore par le faste.

*

Il n'y a pas de bonheur intelligent.

*

Je suis peu exigeant dans le privé, c'est un autre univers qu'il m'aurait fallu.

*

Sachons gré aux tracas de la vie, ils nous divertissent de son horreur.

*

Vivre, c'est souvent s'efforcer vers des buts qu'on n'aurait garde de vouloir atteindre.

*

Ce grave esprit sait bien que la vie est une pitoyable farce, mais ce baladin ne doute pas d'y voir une grandiose aventure.

*

Le ciel étoilé et la loi morale : double sujet d'étonnement pour Kant. A vrai dire, ce qui est assez surprenant, c'est que le respect de celle-ci puisse résister à la contemplation de celui-là.

*

Ce n'était pas la peine que l'homme apprît son néant pour conserver néanmoins tous les maux qu'il tenait de sa grandeur.

*

L'homme se trouve entraîné par son esprit à des souffrances bien supérieures à sa condition.

*

Tout ce que gagne l'homme à connaître ce qu'il vaut, c'est de perdre jusqu'au respect de sa souffrance.

*

Claude Bernard disait en mourant : « Je ne me plains pas de souffrir, mais de souffrir pour rien... » Ainsi pourrait dire l'humanité.

*

La seule chose qui pourrait, d'aventure, me rendre un peu suspectes mes noires certitudes, c'est leur excès même.

*

Les cellules de notre cerveau ne se renouvellent pas comme celles de notre peau ou de notre sang. Nous sommes condamnés à garder en nous toute la vie les mêmes éléments qu'ont affectés certains malheurs.

JEAN ROSTAND

ON SE VOIT DEUX FOIS

I. Monsieur Jean

Pour situer M. Jean dans toute la gloire de sa jeunesse, il faut remonter à l'époque fabuleuse de la splendeur du fief de ses pères et de la toute beauté de la Paroisse dont son oncle était le curé vers 1888, quand les couvents florissaient aux quatre coins de la ville, offrant aux prêtres et aux dévots des relais exquis ou somptueux et un réconfort incomparable. Tout y était l'occasion de pompes mystiques surannées auxquelles « M. Jean » adolescent présidait seul.

Je me suis demandé souvent si M. Jean a été heureux : heureux comme un prince durant ses premières années, s'il n'y a que les Princes pour entendre tout un peuple les désigner par leur prénom, sans même le secours d'un numéro et sans aucun risque d'être confondus avec personne. D'une extrémité à l'autre, je ne dis pas de la ville, mais de la province, on savait qui était M. Jean.

Il est vrai que les plus beaux domaines à vingt lieues à la ronde lui appartenaient, mais le plus sûr de ses titres, c'était d'être neveu, le Neveu de l'Archiprêtre de Chaminadour, un grand Seigneur et un Saint, un Savant aussi que l'on venait consulter de loin sur des problèmes insolubles, architecte par-dessus le marché, vrai maître-d'œuvre dont l'église depuis un quart de siècle à son côté grandissait comme un lis géant, conçu par lui et mesuré à sa taille.

Après avoir cédé longtemps, je gage, à la tentation de louvoyer entre l'éternité et le siècle, dans une sorte de

délice qui intriguait, Jean d'Obernon-Brissac, préservé par l'austérité familiale de la corruption ou de la médiocrité de ses pairs, hobereaux et petits-maîtres, et grisé trop tôt sans doute par le parfum dangereux de l'Evangile, résolut, dès sa dix-huitième année, de donner à sa vie un tour plus original, en limitant sa tâche à gagner le cœur du plus bas peuple. Facile triomphe, quand on est riche à ce point. Du jour au lendemain, on le vit prendre sous son patronage exclusif le faubourg le plus crasseux et le plus empuanti, le plus mal famé aussi de la ville : ce serait là le domaine qu'il avait élu pour son royaume, le lieu même des amitiés qu'il rechercherait seules jusqu'à la mort.

Une bonhomie naturelle, la rondeur même un peu bouffonne et vulgaire de sa silhouette le recommandaient à ces déshérités qui, d'emblée, l'admirent comme leur semblable à la fois et leur protecteur. Ainsi sous le vocable de *la Mission* qui déjà désignait le quartier, fonda-t-il une Maison du Peuple, qui comprenait : école gratuite, dispensaire, caisse de secours où l'on trouvait sans effort des bons de pain ou les moyens d'acquitter son loyer ; les jeunes gens y avaient leur cercle : des livres, du vin et des jeux et l'on ne voyait plus par la ville du matin au soir se promener « M. Jean » qu'entouré d'enfants loqueteux ou de vieillards clochants qui lui composaient une cour fidèle, lui-même vêtu d'une houppelande de chasse flottante en laine brune qui lui tombait jusqu'aux pieds. Bientôt les châteaux dont les tours et les parcs ornaient la campagne à l'entour n'eurent plus pour hôtes que cette pègre envahissante et certes ceux que « M. Jean » avait nourris et vêtus le récompensaient, en le fêtant largement. Le 24 juin de chaque année, le quartier de la Mission entrait en effervescence : on déplaçait les croix des carrefours et l'on arrachait les Saints de leurs niches pour installer à leur place des chevaux de bois ou des loteries en son honneur.

D'une fenêtre à l'autre étaient jetés à profusion des drapeaux, des oriflammes, des guirlandes de gui ou de buis, piquées de roses en papier, des banderoles de toutes les couleurs chargées de lampions et de lanternes vénitiennes et, de loin en loin, des arcs de triomphe s'élevaient, en veux-tu ? en voilà, avec le nom, le monogramme ou l'emblème de Saint-Jean inscrits dans une auréole ou dans une étoile ? Dès la veille, aux accents d'une fanfare, dirigée par Maître Kraquelin le père, à barbe de fleuve, et à la lueur des feux de joie une foule innombrable s'ébranlait dans la direction de la ville. A cette approche, le presbytère du haut en bas s'illuminait et un vin d'honneur était servi dans les jardins jusqu'à minuit sous l'œil brillant de « M. Jean » en habit et décoré déjà de l'ordre de Saint-Grégoire, escorté, le malheureux, des silhouettes si distinguées de son oncle et de sa tante, Mlle Marguerite-Marie, Archanges splendides, Puissances sereines, une fois seulement faibles assez l'un et l'autre pour se prêter avec sérieux à la farce de cette Apothéose.

Les effets d'une générosité, toute gentille qu'elle fût, si inintelligente aussi, tout en multipliant le pittoresque dans les circonstances qui l'accompagnaient, ne se firent pas attendre : elle ne permit ni ne favorisa l'éclosion d'aucune nature honnête ; la difficulté et le travail y suffisent. Partout ne germaient qu'hypocrisie, ivrognerie, paresse et tous les vices autour de « M. Jean » qui s'enlisait lui-même dans cette boue sans exigence ni ambition où l'on piétinait de compagnie. Mais l'oncle mort, le mauvais goût, le goût effréné du neveu pour la populace entraîna encore plus bas notre Obernon, quand il obtint du nouvel Archiprêtre à sa merci que les louanges de Dieu ne fussent plus chantées à l'église que par « les Pauvres » qu'il recruterait lui-même dans ce qu'il appelait, biblique, les sombres Vallées de la Misère, de la Douleur et de la Mort. C'est ainsi qu'on le vit dé-

sormais devant le porche de l'église, à l'heure de la grand'messe, arriver chaque dimanche, menant à sa remorque une meute de forbans, d'échappés de prison, de bandits, de maquereaux fieffés, de gigolos, d'efféminés, d'anciens bat'd'Af', baptisés par lui « braves à trois poils », qui, bien payés pour ce qu'ils devaient faire, entraient dans l'église, comme chez eux, bousculant chaises et dévotes, pour se rendre sur une sorte de théâtre de foire où on les installait, munis tous de toutes sortes d'instruments à leur mode : cymbales, tympanons, grosses-caisses, accordéons, clairons, pistons, tambours, trompettes et les accompagnements les plus invraisemblables s'ensuivaient. Souvent l'aubade qui accueillait le prédicateur et le conduisait jusqu'à la chaire était si insolente ou imprévue que celui-ci devait longtemps réprimer un fou rire, avant de pouvoir parler gravement. Complice de ses drôles, M. Jean déplaçait volontiers lui-même les effets de l'orchestre ; se trompant exprès par exemple sur le moment le plus solennel, il laissait défiler dans le silence un clergé bardé d'or et il exécutait à tout rompre sa marche des Prophètes et des Vierges au moment où Mme Quinte en retard, toute seule, affolée, l'aigrette sur l'œil et sa voilette de travers, apparaissait dans la porte de la sacristie au beau milieu des Vêpres de Pâques. Un air de valse traversait les Psaumes et l'Officiant, chargé de la châsse d'argent de Saint-Pardoux, le jour de la Trinité, ne pouvait pas s'empêcher de mener la procession, en dansant d'un pied sur l'autre une sorte de polka piquée, vu le tour que donnait la maîtrise à *l'Iste Confessor* traditionnel. En trombe déferlait d'abord *le Magnificat* pour dégénérer peu à peu en une grêle girie et il n'était pas jusqu'au *Regina cœli* qui n'éclatât comme une parade de cirque au moment où l'écuyère, vêtue de satin blanc, déchire le cercle en papier pour retomber debout sur la selle de son cheval noir lancé au galop.

***

Tant que dura le prestige de l'Oncle, Saint, Savant et Bâtisseur, pendant près de vingt-cinq ans, Chaminadour subit sans regimber cette musique. Seulement peu à peu, on le jugeait plus librement, le neveu, et bientôt, du « M. Jean » respecté qu'il avait été devant, il devint « Jean » tout court et un peu méprisé, honni. Et il eut beau multiplier les dons et se pavaner le premier en ce pays dans la première automobile du monde, parce que c'était lui, on la trouva tout de suite bien impertinente de marcher ainsi toute seule, trop jaune aussi pour la raison et trop bruyante, assourdissante et du jour au lendemain, après la surprise, malgré l'étonnement qu'elle avait donné, vite dépréciée, cette voiture, toute royale qu'elle fût, ne fut plus que « la batteuse à Jean » comme son estrade à l'église n'était déjà plus depuis longtemps que « la baraque à Jean » et sa maîtrise « la clique à Jean ».

Mais vingt ans passés, il fallut bien attendre encore un quart de siècle, avant qu'un nouvel Archiprêtre, jeune, en même temps qu'il faisait transférer les cendres de l'Oncle du cimetière au sanctuaire de l'église, quitte avec celui-ci, eut le courage d'ordonner au Neveu qu'il mit fin au luxe barbare de ses cantiques. Se jugeant brimé par là, M. Jean ferma bien l'harmonium et dispersa bien les chantres, mais du même coup on s'aperçut qu'il avait détruit, jusqu'à la dernière, les œuvres qui vivaient de ses largesses et dont vivait l'Église : « Ah ! vous ne voulez pas de ma musique, ma Sainte Mère, eh bien ! non seulement vous n'aurez plus d'enfants de chœur, pour vous servir la Messe ; vous n'aurez plus de Prêtres pour la dire. Je tarirai les sources du Sacerdoce. » Et en effet sur son ordre, écoles libres, petits et grands séminaires fermaient leurs portes du soir au matin et juridiquement toutes les dispositions étaient prises

pour que les locaux désaffectés ne pussent revenir à leur précédent usage et pour que les meubles fussent distribués sur-le-champ aux pauvres de la Mission. Lui-même, au risque d'encourir la damnation, le Neveu ne parut plus jamais dans l'église que son oncle avait bâtie et il enjoignit par testament qu'on ne l'y fît pas entrer mort, mais que son corps fût directement conduit dans un village inconnu d'un département éloigné où il n'était jamais venu lui-même et où il ne viendrait jamais de son vivant, où il ne connaissait non plus personne. Des évêques l'honorèrent de leurs visites, pensant le fléchir et le Pape lui-même lui écrivit sans succès.

Le comble, c'est que le Ciel sembla faire cause commune avec lui et en effet autour de son estrade dépeuplée, on eut beau chanter juste et liturgiquement désormais, tous les chœurs nouveaux ne réussissaient qu'à ressembler au silence après le tintamarre en allé et l'absence du Maître de chapelle, dont le crâne huileux avait laissé sur le mur blanchi à la chaux son empreinte, une tache indélébile, était sans cesse constatée comme « un vide » irréparable, absolu, d'où l'ennui se répandait désormais sur toutes les cérémonies.

L'église une fois muette et déserte, « M. Jean », redevenu « M. Jean », octogénaire inabordable à cause des tempêtes de sa colère que rien n'apaisait, ne fréquenta plus que ses chiens, cinq molosses qui l'isolaient chez lui et dans les rues de la ville où il ne se déplaçait qu'avec eux, cortège hurlant et enchaîné.

Or, un matin d'hiver, dans l'obscurité de sa chambre au milieu de ses bêtes endormies, « M. Jean » tomba sur la face et incapable de se redresser ni de se retourner, étouffé sous son propre poids, c'est ainsi qu'il mourut. Longtemps le veillèrent avec respect ses cinq amis derniers, mais de ne pouvoir pour lui rien d'autre, à la fin impatientés, était-ce dans l'intention de le réchauffer ou de l'ensevelir (de toute façon ce ne pouvait être que

…r piété ou par amour ?) après lui avoir longtemps …hé les mains et le visage, quand on entra, ils allaient …dévorer.

II. Magnanimus

M. Magnin (Magnanimus, traduisait-il lui-même), …rganiste de la Paroisse, dans mon enfance habitait …uvrement une maison de faubourg étroite et basse, … il n'y avait qu'une table, quelques chaises, quelques …struments de musique, mais personne n'était mieux …billé que lui. Elève des Jésuites, ce luxe vestimentaire …i avait déjà valu le surnom de Pétrone, sans aucune in…ntion malveillante, seulement pour souligner chez lui …ı souci extrême et particulier de l'élégance dont on …ulait le proclamer par là l'arbitre. L'hiver, tel un riche …yard, M. Magnin déambulait dans les rues de la ville, …fublé de pelisses de fourrures à cols monumentaux et …aussé de bottes de daim, bordées d'astrakan. L'été, …tendu que ses moyens ne lui permettaient pas de quit…r Chaminadour pour prendre nulle part aucunes va…nces, il y menait, seul de son espèce, le train apparent …'un baigneur de marque sur une plage mondaine, tout …êtu de blanc de la tête aux pieds et d'un blanc qui …'était pas celui de la vulgaire cotonnade que portent les …eintres en bâtiment ou les plâtriers : son pantalon était …e la flanelle la plus souple et le veston de l'alpaga de …ie le plus subtil. On ne s'aperçut que fort tard qu'il …'avait jamais renouvelé son appareil, tant il apportait …u soin à en entretenir la netteté ; les honoraires que lui …ervait la fabrique étaient si minces à l'époque que n'eût …té la table toujours ouverte du grand Seigneur qu'était …Archiprêtre Obernon-Brissac, son organiste, pour être …ussi cossu, eût dû mourir de faim.

A la coquetterie d'une si somptueuse garde-robes …ans l'âme correspondait une grâce bien autrement …are. Je ne sais ce que devait être à leurs orgues la fan-

taisie d'un Sébastien Bach ou d'un César Franck, m
j'ai été le témoin de celle de cet homme modeste, sin
lier et inconnu et je puis dire que jamais depuis ma je
nesse, dans aucune cathédrale du monde, aucun maît
si réputé fût-il, personne, absolument personne ne m
donné jamais comme lui le sentiment de la présence
génie, d'un génie humain et surnaturel à la fois, je ve
dire, l'impression de posséder son clavier au point de
forcer à donner autre chose que ce qu'on attendai
autre chose qu'un simple jeu rythmé de sons, accor
ou mélodies. Avec lui il n'y avait plus ni instrument
virtuose, ni méthode transmissible non plus, mais m
racle. D'emblée, disposait-il des tonnerres du Ciel et d
mugissements de la Mer ? on eût dit que la Nature entiè
et l'Au-delà lui obéissaient ou bien il attirait comme da
un buisson les oiseaux dans son buffet d'orgues et on
entendait pépier, se répondre le merle et le loriot, co
mentant l'hymne de Pâques. A son *Te Deum* de min
la nuit de Noël s'associaient les Anges et le Paradis to
entier défilait solennellement dans la procession du ca
tique. La trompette du Jugement traversait ses *D*
iræ comme une sonnerie d'alarme éternelle et dès
première note, l'Enfer présent, on en percevait, com
un soufflet de forge, sous l'arabesque des paroles, le l
lètement sourd.

Mais qu'y avait-il donc dans cet homme extraor
naire pour justifier un tel faste de travestissements
d'harmonies ? Dans l'intervalle de ses pas de parade
tour de la Place d'armes et dans la grand'rue, qui f
quentait-il ? personne, hormis les ecclésiastiques et
Neveu de l'Archiprêtre ; il visitait seulement parfois
Kraquelin et c'était bien là sans doute dans ses long
stations devant le comptoir d'Amélie, après la mort
Père, qu'il dut livrer l'essentiel de lui-même. Entre
vieille demoiselle inspirée et lui, jamais longtemps il
s'agissait de quelqu'un de vivant ou de réel ; il finiss

toujours par n'être plus question et à perte de vue que de mensonges, des rêves dont il vivait, dont il ornait sa vie, si solitaire apparemment, et en réalité si peuplée. Même peu familier avec vous, il ne vous abordait jamais, sans vous parler par exemple tout de suite de Mme Magnin, vous demandant comment vous aviez trouvé sa dernière toilette ; il vous la décrivait, avant de vous rapporter en termes propres la discussion qu'il avait eue avec elle, à midi, mettons, sur les origines de l'épinette. Or, il n'y avait, il n'y a jamais eu de Mme Magnin. On souriait d'abord, voyant affleurer sa manie et l'on suivait distraitement son propos, en se défendant d'y croire, mais bientôt, obligé de lui répondre, dupe avec lui, on entrait dans le jeu et l'on ne savait pas jusqu'où il vous conduirait : au seuil de l'hallucination, dans une demi-folie le délire à deux commençait. En abondant mieux que personne dans son sens, Amélie l'amenait peu à peu aux confidences ou aux aveux et il ne restait jamais court ; c'est ainsi qu'on sut que Mme Magnin existait si bien pour M. Magnin que, dînait-il seul, chez lui ? il mettait régulièrement un second couvert en face du sien et une conversation s'engageait entre lui et cette compagne auguste et invisible dont il prétendait surprendre d'instant en instant la couleur des yeux et de la robe et le son de la voix.



Peu de temps avant la mort de M. Magnin (j'étais devenu un homme), il m'arriva de le rencontrer, après une longue absence, Faubourg Chênevert. Qui eût reconnu en lui l'Arbitre des Elégances de ma jeunesse ? Recueilli par l'hospice, vêtu de charité, comme un clochard, un chapeau melon trop petit, gras et crevé, sur le coin de l'œil, les épaules bridées sous une pèlerine d'emprunt de collégien d'un bleu lavé, trop étroite, qu'une

chaînette liait et qui laissait voir par l'entrebâillement du gilet un linge malpropre ? Mais ce n'est qu'après qu'il fut passé, quand je me retournai pour le voir encore, que je me mis à frémir de pitié et de honte : tout le long de l'une des jambes du pantalon de Pétrone (le pli en était pris) suintaient les excréments — qu'on voyait s'écouler à chaque pas — un peu au-dessus du talon de la chaussure.

J'essaie d'imaginer maintenant Dieu devant l'âme de M. Magnin et l'âme de M. Magnin devant l'Éternel : Dieu, l'Eternel n'a jamais séparé l'Élégance originelle de l'Abjection finale de Magnanimus. Ensemble il les enveloppa toujours dans un seul et même regard et l'une éclairant l'autre, l'une justifiant, expliquant, traduisant l'autre, l'exaltant, à elles deux inséparables, elles donnaient tout son prix à l'art de cet homme et tout son sens à lui-même.

Quel drame dans ce cœur de chair et quelle ironie et quelle tendresse de la part de qui le mesurait ! Le génie devait naître du conflit de ces deux exigences contradictoires, de celle de l'Homme et de celle du destin et Magnanimus lui-même n'était pas sans pressentir l'avenir par de subtiles antennes. L'avenir n'est l'avenir que pour le commun des hommes ; il est déjà le Présent pour Dieu et pour les Voyants. Que de fois sans doute au détour d'une phrase, après le *Sanctus* de la grand'messe, assis aux Orgues de Chaminadour, Magnanimus dut s'apercevoir comme je l'ai vu, au comble de la détresse, Faubourg Chênevert ? Mais certes Dieu a beau être le plus fort et M. Magnin avait eu beau lui aussi être le plus magnifique, tout de fourrures ou tout de blanc vêtu selon la saison, cheminant les jours de fête par les rues de la ville, jamais sa Dignité n'avait resplendi avec plus d'éclat qu'à mes yeux sous le sacrement de sa misère. Je ne sais en effet quelle lumière le couvrait ni quel cortège et quelles clameurs l'escortaient, mais ce que je sais bien,

c'est la violence que je me fis pour ne pas céder à la tentation de me jeter malgré moi à genoux sur son passage, en plein midi, devant tout le monde, Faubourg Chênevert ?

III. Madame Biroleau

Avec Magnanimus, il y a quelqu'un encore que j'ai vu deux fois, c'est Mme Biroleau, la femme du docteur.

« On se voit deux fois », est un proverbe que ma mère souvent répétait : le devait-elle aux conseils de sa propre sagesse ou au folk-lore de Chaminadour ? je ne sais. Il signifie que pour chacun il y a deux moments où il se confronte avec lui-même, d'abord dans la plénitude et ensuite dans l'anéantissement de tous les dons et que celui qui s'est prévu dans le dénuement n'y sera pas accablé par le souvenir de son opulence.

Donc, Mme Biroleau, la femme du docteur, avait un père et un frère, avocats illustres, l'un d'eux connu du monde entier, une mère, la distinction en personne, elle-même belle, un mari universellement respecté pour sa bonté et ses lumières parmi les médecins, trois fils gaillards. Dans leur maison il y avait tant de richesses qu'on ne calculait pas. Mme Biroleau déposait le matin sur un plateau d'argent une poignée d'or et les domestiques puisaient tout le jour à même. Pour le reste tout à l'avenant, si bien que le bruit courait dans une ville où l'on ne se lavait pas même avec de l'eau, que Mme Biroleau prenait des bains d'Eau de Cologne. Le parfum qui l'accompagnait par les chemins avait fait naître cette légende.

Un jour, cependant, le Destin qui l'avait comblée se déclarait contre elle et l'une après l'autre il lui retira toutes choses, jusqu'à ce qu'elle n'eût plus rien, absolument rien. Son père mort, son mari aussi mourut, puis l'aîné de ses fils ; le second tourna mal, ce qui est pire que la mort et le troisième était trop jeune pour ne pas

lui être encore à charge. Elle dut vendre tour à tour tous ses bijoux, ses meubles, sa maison et un matin, celle que j'avais connue somptueuse dans mon enfance, après vingt ans de pratique du malheur, je l'ai rencontrée aussi sur la passerelle du Pont de Passy, la pauvre, un peu avant midi, qui revenait du marché de Grenelle ; c'était un jour d'été ; un filet à chaque bras, les deux chargés à craquer de victuailles. Sans doute en se posant sur elle, sans indiscrétion pourtant ni apparente surprise, mon regard dut-il exprimer une telle ferveur de tendresse et de pitié, un tel enthousiasme d'admiration, *d'adoration*, que, (me reconnut-elle ? je ne le crois pas), elle demeura là figée, comme transpercée par ma sympathie ardente, abandonnant un moment à ses pieds son double fardeau pour reprendre haleine ou peut-être par délicatesse pour ne pas paraître vouloir me dérober le spectacle de sa peine. Je baissai les yeux. Certes mon premier mouvement avait été de lui porter secours, mais non, je n'en avais pas le droit ; je n'en aurais retiré que gloire et humiliée, elle m'eût reproché d'avoir triomphé de son malheur. Mieux valait demeurer l'inconnu, lui permettre de croire que j'étais Simon de Cyrène, mais que personne de Chaminadour n'avait pu la surprendre sur ce chemin et la contempler dans son supplice. Je me contentai de la regarder de loin encore une fois, longtemps plus tard, au moment où elle reprenait sans barguigner son bagage, seulement hésitante un peu davantage dans sa démarche, comme si les réflexions qu'elle avait dû faire, en me voyant surgir devant elle, attentif un peu trop, l'avait lassée. Sans se retourner, elle, courageuse et grave, elle s'avançait, grande dame quand même ; plus grande Dame que jamais à mes yeux, elle regagnait la maison princière, où instituée gouvernante par charité, plutôt que d'avoir à lui disputer ses privilèges, elle servait l'office.

MARCEL JOUHANDEAU

LE BESTIAIRE DE LAUTRÉAMONT

« O douce et simple Kitty Bell ! Savez-vous qu'il existe une race d'hommes au cœur sec et à l'œil microscopique, armée de pinces et de griffes ? »

Alfred de Vigny, *Stello.*

I

On ne sait rien sur la vie intime d'Isidore Ducasse. n ne sait rien sur son caractère. De lui, on n'a vraient qu'une œuvre et la préface d'un livre. C'est à avers l'œuvre seulement qu'on peut juger de ce que it son âme.

Voici donc notre double but : dans les *Chants de Maldoror*, nous voulons, en premier lieu, déterminer l'étonante unité, la foudroyante vigueur de la liaison tempoelle ; nous voulons, en second lieu, dégager un complexe articulièrement énergique. Et c'est par cette seconde âche qu'il faut commencer car c'est précisément le déeloppement de ce complexe qui donne à l'œuvre son nité et sa vie.

Quel est donc ce complexe qui nous paraît dispenser l'œuvre de Lautréamont toute son énergie : c'est le *omplexe de la vie animale*, c'est l'*énergie d'agression*. e sorte que l'œuvre de Lautréamont nous apparaît omme une véritable *phénoménologie de l'agression*.

Or, le *temps de l'agression* est un temps très spécial. l est toujours droit, toujours dirigé ; aucune ondulation

ne le courbe, ne le fait hésiter. Il est toujours homogène à l'impulsion première. Le temps de l'agression est produit par l'être qui attaque dans le plan unique où l'être veut affirmer sa violence. L'être n'attend pas qu'on lui donne le temps : il le prend, il le crée. Dans les *Chants de Maldoror*, rien n'est passif, rien n'est reçu, rien n'est attendu, rien n'est suivi. Aussi Maldoror est au-dessus de la souffrance ; il donne la souffrance, il ne la reçoit pas. Aucune souffrance ne peut *durer* dans une vie dépensée à la discontinuité des actes hostiles. Dans l'œuvre ducassienne, la vie animale n'est pas une vaine métaphore. Elle n'apporte pas des symboles de passions, mais vraiment des instruments d'attaque. Sous ce rapport, les fables de La Fontaine n'ont rien de commun avec les *Chants de Maldoror*. Les fables et les chants sont si nettement inverses que nous pouvons nous référer à leur différence pour faire comprendre en quelques lignes le sens de notre tâche.

Dans les fables de La Fontaine, pas un seul trait de physionomie animale n'est correct, aucun indice d'une psychologie animale, même superficielle, aucun sens de l'animalisation ; rien qu'une pauvre mascarade qui s'amuse de formes animales puérilement observées, rien qu'une ménagerie et une bergerie peintes en bois peint et sculpté. Sous ce prétexte animal, on peut sans doute trouver une psychologie humaine fine ; mais ce talent de psychologue qu'on reconnaît au fabuliste ne fait que mieux ressortir la monotonie de la fabulation animalisée. Au contraire, chez Lautréamont, l'animal est saisi non point dans ses formes, mais dans ses fonctions les plus directes, précisément dans ses fonctions d'agression. Alors l'action n'attend pas. L'être ducassien ne digère pas, il mord ; pour lui l'alimentation est morsure. Le vouloir-vivre est ici un vouloir-attaquer. Il n'est jamais endormi, jamais défensif, jamais repu. Il s'étale dans son hostilité franche, dans son hostilité

essentielle. La psychologie humaine socialisée en souffre; elle apparaît toute violentée, brutalement déformée, mais l'ardent passé animal de nos passions ressuscite à nos yeux épouvantés. En résumé, La Fontaine a écrit une psychologie humaine sous la fable animale, Lautréamont a écrit une fable inhumaine en revivant les impulsions brutales, si fortes encore dans le cœur des hommes.

Dès lors quelle rapidité ! A côté de Lautréamont, comme Nietzsche est lent, comme il est tranquille, comme il est en famille avec son aigle et son serpent ! A l'un les pas du danseur, à l'autre les bonds du tigre !

La preuve positive de cette intense animalisation est facile à donner : la plus simple des comptabilités la dessine en traits indéniables. Une fois reconnue, on s'étonnera même que cette animalisation n'ait pas été plus nettement soulignée.

J'ai pris pour base de mon étude l'édition Edmond Jaloux. Les chants de Maldoror en occupent 247 pages. J'ai fait le registre de tous les noms d'animaux différents cités dans ces 247 pages. J'en ai trouvé 185. Parmi ces 185 animaux, la plupart sont invoqués à plusieurs pages et plusieurs fois par page. En ne tenant pas compte des répétitions dans chaque page, on trouve 435 références à la vie animale. A vrai dire, quelques références sont introduites par des locutions toutes faites comme *à pas de loup*, *nu comme un ver*. Du fait de cet animalisme usé, il faudrait retrancher environ le dixième des références. Il resterait alors 400 actes animalisés.

Certaines pages ont une densité animale incroyable. Cette densité correspond d'ailleurs à une somme d'impulsions et non pas à une somme d'images. Ce caractère impulsif, actif, volontaire est ainsi très différent de l'accumulation d'animaux qui viennent en paquet dans l'œuvre de Victor Hugo. Chez le poète des *Travailleurs de la Mer*, la collection animale reste statique,

elle a été *vue*. Les formes bizarres et pittoresques sont la marque de la richesse objective du monde. Chez Lautréamont — nous le montrerons — la vie animalisée est la marque d'une richesse et d'une mobilité des impulsions subjectives.

On se moquera peut-être d'une comptabilité si simpliste ; mais elle nous a semblé suffisante pour marquer cette singulière densité de l'animalisation que nous allons étudier de plus près.

II

Il nous faut donc maintenant établir que la poésie de Lautréamont est une poésie de l'excitation, de l'impulsion musculaire et qu'en particulier elle n'est en rien une poésie visuelle des formes.

Les formes animales y sont mal dessinées. En fait, elles ne sont pas *reproduites* ; elles sont vraiment *produites*. Elles sont induites par les actions. Une action crée sa forme, comme un bon ouvrier crée son outil. On se tromperait donc si l'on imaginait dans la vie d'Isidore Ducasse une période contemplative où il se serait amusé aux mille jeux des êtres vivants et ce que nous dit un de ses condisciples sur son intérêt pour l'histoire naturelle, sur sa longue contemplation d'une cétoine endormie au cœur des roses ne désigne vraiment pas l'axe du lautréamontisme. C'est par le dedans que l'animalité est saisie dans son geste atroce, irrectifiable, issu d'une volonté pure. Ainsi, dès l'instant où l'on pourra créer une poésie de la violence pure, une poésie qui s'enchanterait des libertés totales de la volonté, on devra lire Lautréamont comme un précurseur.

Cette violence pure n'est pas humaine ; prendre des formes humaines serait la ralentir, la retarder, la raisonner. Mettre à la base de la violence une idée, une vengeance, une haine, serait perdre son ivresse immédiate, indiscutée, son cri.

Alors le verbe perdrait cette valeur originelle qui donne aux *Chants de Maldoror* sa tonalité profonde, cette sûreté musicale, « cette réalisation artistique et littéraire presque impeccable » comme dit Edmond Jaloux.

Cette violence immédiatement réalisée dans la sûreté du geste animalisé, tel est donc, d'après nous, le secret de la poésie ardente. Jamais une telle ardeur n'avait été si brutale. Jean Cassou a fort bien reconnu la parenté de l'expression du Comte de Lautréamont et de l'expression du Marquis de Sade. Mais, chez le marquis de Sade, la violence reste humaine, elle reste soucieuse de son objet. D'où chez Sade, comme le dit Pierre Klossowski « un attardement devant l'objet[1] » que n'accepterait pas la mobilité ducassienne. Dans la Lettre d'un lycanthrope, Casanova n'arrive pas non plus à franchir la frontière humaine. Pour lui, « l'utérus pensant » ne matérialise qu'une concupiscence bien commune. Toutes ces ardeurs sont humaines ; elles s'expriment comme des métaphores sans jamais réaliser des métamorphoses.

Nous allons au contraire montrer que les gestes, chez Lautréamont, sont assez cohérents et assez vigoureux pour dépasser les frontières humaines et pour prendre possession de psychismes nouveaux.

III

Il y a d'abord des textes très clairs qui prouvent la frénésie de la métamorphose et surtout le *bonheur* de la métamorphose (p. 198). « La métamorphose ne parut jamais à mes yeux que comme le haut et magnanime retentissement d'un bonheur parfait, que j'attendais depuis longtemps. Il était enfin venu, le jour où je fus

1. Pierre Klossowski, *Temps et agressivité*, in *Recherches Philosophiques*, V, p. 104. L'étude de Klossowski apporte un précieux exemple de la *structure temporelle* d'une œuvre originale.

un pourceau ! » Puis, page 199, quand la tension vitale baisse : « Revenir à ma forme primitive fut pour moi une douleur si grande, que, pendant les nuits, j'en pleure encore. » Et il voudra toujours (p. 200), « reprendre comme un droit, ma métamorphose détruite ».

Le plus souvent, la métamorphose, chez Lautréamont est le moyen de réaliser tout de suite un acte vigoureux. Par conséquent, la métamorphose est une métatropie la conquête d'un nouveau mouvement et conséquemment d'un nouveau temps. Comme l'acte vigoureux désiré est un acte d'agression, le temps apparaît comme une accumulation d'instants de décision, une accélération qui amasse les impulsions.

Pour bien comprendre cette accélération vitale, le mieux est de comparer Lautréamont à un auteur comme Kafka qui *vit dans un temps qui meurt.*

Chez l'auteur allemand, il semble que la métamorphose soit toujours un malheur, une chute, un engourdissement, un enlaidissement. D'une métamorphose, on en meurt. A notre avis, Kakfa souffre d'un *complexe de Lautréamont* négatif, nocturne, noir. Et ce qui prouve peut-être l'intérêt de nos recherches sur la *vitesse* poétique et temporelle, c'est que la métamorphose de Kafka apparaît clairement comme un étrange ralentissement de la vie et des actions. En veut-on des preuves ? La mère et la sœur de Grégoire métamorphosé mettent quatre heures pour déplacer un coffre — sans d'ailleurs y parvenir. Puis Grégoire peu à peu se couvre de glu ; il colle au mur ; il vit dans un monde coagulé ; il clopine cahin-caha ; il est hébété, toujours en retard d'une idée, d'une sensation. Au moindre effort, « il s'essouffle ». Toute sa vie est une animalité qui décroît peu à peu : « Il reste là pendant des quarts d'heure à branler lentement la tête, les yeux fermés, sans vouloir jamais se lever. » Ainsi la volonté est brisée, morte. Grégoire ne *veut* plus. Cette lenteur, elle était le mal pro-

ond, le mal lointain qui, sans doute, a entraîné la méta-
norphose. Grégoire se souvient d'une femme que, du
emps de sa forme humaine, dans son adolescence,
il avait recherchée d'une façon sérieuse mais trop
ente ».

Chez Kafka, l'être est ainsi saisi dans son extrême misère. S'il est vrai, comme le dit Georges Matisse [1] qu'une « des pires calamités qui puissent accabler un être vivant est de ne pouvoir effectuer ses actes moteurs qu'à une allure très ralentie », il semble que les métamorphoses de Kafka soient sous le mauvais signe. Elles expliquent mieux, par antithèse, la dynamogénie qu'un lecteur alerté reçoit à la lecture des *Chants de Maldoror.*

Nous avons donc la chance d'avoir, avec Lautréamont et Kafka, les pôles extrêmes de l'expérience des métamorphoses. Si l'on voulait alors reconnaître la réalité et la généralité de ces expériences, on pourrait bientôt accumuler les observations ; on aurait un thème singulièrement explicatif ; et une nouvelle dynamique de la vitalité viendrait expliquer des états poétiques remarquables. Il conviendrait alors pour juger de la puissance désanimalisante d'une âme et de ses obstacles animalisés de construire le *bestiaire* de nos rêves. Nous nous apercevrions que nos rêves, sous ce point de vue, se classent assez bien dans une zone intermédiaire entre ceux de Kafka et ceux de Lautréamont. En méditant sur le bestiaire qui s'anime dans notre sommeil, chacun de nous surprendrait le sens dynamique de ses propres métamorphoses. On verrait aussi le pouvoir transformiste des animaux du rêve, et combien devant leur métamorphose le cadre des objets est stable et monotone. Si une confidence personnelle pouvait éclairer la zone intermédiaire dont nous parlons ici, nous définirions le transformisme de notre rêverie comme un lautréamontisme qui se défait. Nous reconnaissons en effet en nous-

1. Georges Matisse, — *La question de la finalité en Physique et en Biologie.*

même une tendance à animaliser nos peines, nos fatigues, nos échecs, à accepter trop philosophiquement toutes ces petites morts partielles qui touchent à la fois les espoirs et la vigueur.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs de ces formes intermédiaires nécessairement vagues et fuyantes, il faut bien comprendre que ces formes, comme celles que nous avons trouvées chez Lautréamont et chez Kafka sont induites par des actes, par des volontés. Les formes s'appauvrissent chez Kafka parce que le vouloir-vivre s'épuise ; elles se multiplient chez Lautréamont parce que le vouloir-vivre s'exalte. Revenons donc à notre tâche précise et essayons de montrer que l'image ducassienne est essentiellement active.

IV

En effet, chez Lautréamont, la métamorphose est urgente et directe : elle se réalise un peu plus vite qu'elle n'est pensée ; le sujet, étonné, voit soudain qu'il a construit un objet. Et cet objet est toujours un être vivant. Le désir de vivre a fait de la vie une vie particulière, définie, une vie un peu trop vite spécialisée. On a ainsi avec l'imagination ducassienne l'exemple d'une réalisation sommaire et par conséquent fautive, l'exemple d'une création un peu trop rapide, d'un four trop chaud qui « glace » trop vite le vernis, qui couvre les formes de pointes hostiles, d'angles vifs, qui emprisonne l'être dans sa forme.

Si l'on veut alors avoir le bénéfice complet de la leçon ducassienne, il ne sert à rien de contempler des formes qui sont des arrêts brusques et saccadés, il faut essayer de vivre la série des formes dans l'unité de la métamorphose, et surtout de la vivre *vite*.

Si l'on s'exerce à cette vitesse, on éprouve l'impression ineffable d'une souplesse anguleuse, bien opposée aux

évolutions bergsoniennes de la grâce, évolutions tout en volutes, toutes végétales. Avec Lautréamont, on est dans le discontinu des actes, dans la joie explosive des instants de décision. Mais ces instants ne sont pas médités, savourés dans leur isolement : ils sont vécus dans leur succession saccadée et rapide. C'est un cinéma accéléré auquel, exprès, on enlèverait des formes intermédiaires indispensables. Pour suivre l'allure des métaphores ducassiennes, il faut de l'entraînement et bien des lecteurs abandonnent le poème, comme brisés, rompus, impatientés. Si Lautréamont vivait moins vite, même en vivant comme il vit, on l'accueillerait parmi les poètes... L'a-t-il vraiment essayé ? Du moins, il a compris ce qui essoufflait le lecteur (p. 201). « Hélas ! je voudrais développer mes raisonnements et mes comparaisons lentement et avec beaucoup de magnificence...» Mais ce souhait est à peine formulé que la fougue poétique reprend ses créations et les multiplie sans aucun intermédiaire. Lautréamont redit encore à son lecteur : en allant moins vite, tu comprendrais « davantage sinon mon épouvante, du moins ma stupéfaction, quand un soir d'été, comme le soleil semblait s'abaisser à l'horizon, je vis nager, sur la mer, avec de larges pattes de canard à la place des extrémités des jambes et des bras, porteur d'une nageoire dorsale, proportionnellement aussi longue et aussi effilée que celle des dauphins, un être humain... » Déjà, le spectacle d'un nageur est dépassé : déjà entre en action la *nage en soi* ; alors la fonction crée l'organe, d'où les palmes et les nageoires et bientôt l'horreur de ce qui glisse, visqueux ; enfin l'assaut de l'animalité polymorphe qui vient imposer ses multiples *formules* de nage et, conséquemment, ses formes délirantes, pleines d'effroi. Ainsi le veut la loi de l'*imagination des actes*, ainsi le veut la fonction active de la métaphore que, dans un trait de génie psychologique, Lautréamont appelle « un pélerinage indomptable et rectiligne » (p. 205).

Mais comme c'est le mouvement qui compte, les métaphores sont constamment reprises à leur base vitale et l'on ne sait jamais dans quel règne animal va s'effectuer le désir ; on ne sait jamais où le geste va trouver la patte ou la dent, la corne ou la griffe. C'est la dynamique de l'agression qui déterminera la bête utile. L'homme apparaît alors comme une somme de possibilités vitales ; il est un facteur d'évolution ambiguë. Il a toute l'animalité à sa disposition (p. 202) : « que l'on sache bien que l'homme, par sa nature multiple et complexe, n'ignore pas les moyens d'en élargir encore les frontières ». Bien entendu, il ne s'agit pas, pour Lautréamont, de trouver des transcendances évaporées : nos frontières sont vitales, biologiques ; nous devons donc les dépasser vitalement, biologiquement. Notre volonté nous donne l'eau, l'air et la terre ; nous avons toutes les patries : l'homme « vit dans l'eau, comme l'hippocampe ; à travers les couches supérieures de l'air comme l'orfraie ; et sous terre, comme la taupe, le cloporte et la sublimité du vermisseau ». Cette totalité animale, ce potentiel biologique varié, voilà « l'exact critérium de la consolation extrêmement fortifiante ».

V

Une statistique rapide donne parmi les 185 animaux du bestiaire ducassien les premiers rangs au chien, au cheval, au crabe, à l'araignée, au crapaud. Mais il nous est apparu bien vite qu'une statistique en quelque manière formelle éclairait bien peu le problème lautréamontien et même qu'elle risquait de le mal poser. En effet, se borner à repérer les formes animales dans une exacte comptabilité de leur apparition, c'est oublier l'essentiel du complexe, c'est oublier la dynamique de cette production vitale. Il fallait donc, pour être psychologiquement exact, restituer la valeur dynamique, le

poids algébrique mesurant l'action vitale des divers animaux. Pas d'autre moyen que de vivre les *Chants de Maldoror*. Regarder vivre ne suffisait pas. Nous nous sommes donc loyalement efforcé d'*éprouver* l'intensité des actes ducassiens. Et c'est après avoir adjoint un coefficient dynamique que nous avons refait notre statistique. Nous serions naturellement heureux si d'autres lecteurs de Lautréamont voulaient bien vérifier nos coefficients dynamiques qui peuvent être touchés par des majorations personnelles. Du moins, pour les grands traits que nous allons dessiner, nous sommes à peu près sûr qu'ils sont objectifs. Ils sont trop nets pour être les reflets d'une impression personnelle.

Ainsi le chien et le cheval ne sont pas assez dynamisés, dans les *Chants de Maldoror*, pour garder les premiers rangs. Ils sont des moyens externes. Maldoror active un coursier, excite un chien, mais il n'entre pas dans l'intimité du geste animal. Le cheval ne rue pas ; il transporte. Le chien ne dépasse guère la fonction d'agression que lui impose son propriétaire bourgeois. C'est une sorte d'agression déléguée ; elle manque de cette franchise qui est le propre de la violence ducassienne. Une autre preuve que le cheval et le chien ne sont que des images extérieures, c'est que le cheval et le chien ne se *transforment pas*, c'est que leurs formes ne s'enflent pas comme tant d'autres êtres du Bestiaire. Ils ne portent aucune trace de la puissance tératogénique qui caractérise l'imagination ducassienne. Rien en eux qui pousse encore, qui pousse toujours. Ils ne traduisent aucune impulsion monstrueuse. Finalement, on le voit, des animaux comme le chien ou le cheval ne désignent nullement un complexe dynamique. Ils n'appartiennent pas au cruel blason du Comte de Lautréamont.

Nous avons examiné en second lieu si la déclaration bien connue (p. 44) : « Moi, je fais servir mon génie à peindre les délices de la cruauté » ne devait pas désigner

les dominantes de l'œuvre. Mais là encore, nous avons dû reconnaître que la cruauté toute faite, représentée par le tigre, par le loup, manquait de valeur dynamique. L'image du tigre, avec sa cruauté classique, bloquerait plutôt le complexe. En tout cas, il nous semble que ce sont ces images bloquées qui arrêtent l'esprit de certains lecteurs. Un critique aussi fin que René Lalou reste ainsi à l'extérieur du lautréamontisme. Il trouve que la belle formule qui vante les délices de la cruauté est bien vite « diluée en expressions banales » [1]. On n'aura pas cette impression de dilution si l'on évite de partir de la cruauté massive, toute faite, totalisée dans un animal traditionnel.

Ne pouvant résoudre le problème par des vues d'ensemble, nous avons essayé de le retourner. Nous avons pensé alors qu'il nous fallait étudier les organes offensifs et que si nous trouvions ainsi les moyens de l'agression ducassienne, de la cruauté qui donne les vives délices, nous verrions se former, pour ainsi dire automatiquement — si le principe de notre explication est exact — l'animal qui personnifie le type agressif majoré. Aussitôt, tout s'éclaire. Aussitôt, nous voyons se dérouler toutes les phases de la philogénèse ducassienne. Toutefois, il restera, comme nous le verrons, une raison d'ambiguïté, une raison essentielle ; mais il n'y aura plus de confusion, aucune trace de « cette affectation puérilement sadique » qui décide du jugement d'un critique.

Quels sont donc les moyens d'agression animale ? la dent, la corne, la défense, la griffe, la patte, la ventouse, le bec, le dard, le venin... A peu près tous ces moyens sont représentés dans les *Chants de Maldoror* ; mais ils sont bien loin d'être également actifs. Par exemple, on ne peut manquer d'être frappé de la pauvreté de la faune reptile : basilic, boa, crocodile, serpentaire vertilivore, python, vipère agissent peu. Parfois le serpent,

1. René Lalou, *Histoire de la Littérature contemporaine*, p. 172.

la vipère ne sont que les productions du fantasme sexuel indiqué par le symbolisme de la psychanalyse classique (cf. pour la Vipère, les *Chants de Maldoror*, p. 190). Mais à la réflexion, on se rend compte que l'action du venin sert mal la phénoménologie de la cruauté immédiate. En effet, le venin est plutôt perfidie que cruauté. Faut-il rappeler que dans les Bestiaires du moyen âge, on professe que le venin n'est nuisible que dans les veines de l'homme, d'où son nom ? Il semble que l'homme mordu par le reptile avoue son infériorité. L'homme fort ne craint pas la perfidie.

La corne est aussi inactive que le dard. Par conséquent, en application de notre principe d'explication, on ne doit pas s'étonner qu'il n'y ait que sept bêtes à cornes dans le Bestiaire des 185 animaux ducassiens. Le rhinocéros lui-même symbolisant un instant un dieu lourd et inactif, au cuir épais, est sans action offensive.

Avec la dent, avec la mâchoire, avec le bec, le complexe de Lautréamont se précise. Quelque chose craque et gémit quand la chouette, « en son vol oblique (emporte) un rat ou une grenouille dans le bec, nourriture vivante, douce pour les petits » (p. 51). De même, un geste total, simple, réussi est accompli quand les chiens broient les crapauds d'un seul coup de mâchoire.

Alors, derrière les dents, la bouche grandit ; un principe qui dévore étend son appétit : le poète se précipite dans l'espace comme dans une bouche (p. 139). Il semble, par certains traits, que les *Chants de Maldoror* donnent une manière de *Nourritures terrestres*, nourritures faites de chair et de crâne, toujours sans douceur, toujours surprises dans la joie d'écraser.

Mais ce dernier trait ne représente encore qu'un pauvre rameau du lautréamontisme. Ce n'est pas dans le bonheur de posséder et de digérer que Lautréamont cherche le sens de la vie. Il faut en venir à une cruauté plus gratuite. Et après avoir éliminé les moyens d'agres-

sion à faibles coefficients, nous pouvons arriver à des preuves plus nettes de la fécondité de notre explication.

En fait, nous croyons que le Lautréamontisme joue presque uniquement sur les deux thèmes de la griffe et de la ventouse, correspondant au double appel de la chair et du sang.

VI

Les références à la griffe sont innombrables. La griffe est la hantise première de l'enfant craintif (p. 67). « Mère, vois ces griffes... » (p. 103). Le Créateur tient sa proie avec « les deux premières griffes du pied, comme dans une tenaille ». La conscience montre « ses griffes d'acier » (p. 138). La conscience vient du Créateur, « si elle s'était présentée avec la modestie et l'humilité propres à son rang, je l'aurais écoutée. Je n'aimais pas son orgueil. J'étendis une main et sous mes doigts broyai les griffes » (p. 147). « Oui, je les vois ces griffes vertes... » Il admire comme une action d'éclat « un coup de griffe sec ». Quelle jouissance de contempler des lambeaux de chair « que les griffes de mon maître... avaient détachées des épaules de l'adolescent ! » Et enfin, méditons ce symbolisme de l'action violente : « Sachez que dans mon cauchemar... chaque animal impur qui dresse sa chair sanglante, eh bien, c'est ma volonté ». Que serait en effet une volonté sans la griffe ? A l'apprenti cruel, dès le premier chant, Maldoror dira : « On doit laisser pousser ses ongles pendant quinze jours ». L'univers entier réalise la griffe. L'Océan lui-même « allonge (ses) griffes livides » (p. 60).

La griffe, voilà donc le symbole de la volonté pure. Qu'il est pauvre le vouloir-vivre de Schopenhauer devant le vouloir-attaquer de Lautréamont ! Le vouloir-vivre garde en effet, chez Schopenhauer, un irrationalisme qui est, au fond, une passivité. Il dure par sa masse,

par la quantité, par la totalité, par le fait que tout l'univers est vouloir-vivre. Le vouloir-attaquer est, au contraire, solidaire d'un dualisme métaphysique, dualisme qui s'animalise dans la dualité des instincts érotique et agressif. Freud, l'ennemi de la métaphysique, n'a pas hésité à mettre en rapport ces deux instincts avec les deux forces attractive et répulsive du monde inorganique[1]. Sans aller aussi loin, on peut se rendre compte que l'instinct organise et pense. Il maintient les pensées, les désirs, les volontés spécifiées assez longtemps pour que ces énergies se matérialisent en organes ; il continue un mouvement avec une volonté suffisante pour que la trajectoire devienne une fibre, un nerf, un muscle. La joie cruelle d'écarteler écarte, aiguise et multiplie les doigts.

Naturellement, dans une phénoménologie essentiellement dynamique, il n'y a pas lieu de distinguer nettement entre la griffe, la pince et la serre. Tous ces organes saisissent avec une volonté unitaire. Ils symbolisent vraiment la convergence d'une multiplicité organique. L'anarchie dans les griffes d'une patte est inconcevable.

A vrai dire, Lautréamont se sert de « ses griffes » en y adjoignant un mouvement raffiné. Les griffes brisent par un mouvement léger et délicat de torsion. C'est là un des mouvements élémentaires des rages ducassiennes (p. 93) : « Je pourrais te prendre les bras, les tordre comme un linge lavé... ou les casser avec fracas, comme deux branches sèches ». Tordre les bras, c'est mettre l'adversaire à genoux. La violence des adolescents, notons-le en passant, se sert de cette brimade. Elle ne laisse pas de trace.

Ainsi, en faisant, comme nous le proposons, la somme de tous les mouvements de la griffe, en substituant systématiquement aux images les fonctions, en saisissant le vouloir-attaquer dans sa physiologie élémentaire, on

1. Freud, *Nouvelles conférences sur la Psychanalyse*, p. 141.

arrive à cette conclusion que la volonté de lacérer, de griffer, de pincer, de serrer dans des doigts nerveux est fondamentale. C'est le principe de la cruauté juvénile.

On va alors comprendre l'entrée en scène de l'animal privilégié par l'imagination énergétique de Lautréamont : c'est le crabe, plus particulièrement le crabe-tourteau. Le crabe perd plutôt sa patte que de cesser son emprise. Il est moins volumineux que ses griffes. En exagérant dans le sens tératologique de Lautréamont, on énoncerait ainsi sa devise : il faut vivre pour pincer et non pincer pour vivre.

Comme seul l'acte biologique est décisif, dans le type d'imagination que nous décrivons, voici que de soudaines substitutions sont possibles : le crabe est un pou, le pou est un crabe. « O pou vénérable... Fanal de Maldoror, où guides-tu ses pas ? » Alors les pages fougueuses se succèdent. Au milieu du deuxième chant, apparaissent ces pages consacrées au pou, pages qu'on a prises pour des gageures de mauvais goût, produites dans une frénésie d'originalité malsaine et puérile, et qui, en fait, sont totalement incompréhensibles dans une théorie de l'imagination statique, de l'imagination des formes.

Mais un lecteur qui voudra suivre la phénoménologie animalisante les lira d'un autre œil ; il y reconnaîtra l'action d'une force spéciale, la poussée d'une vie caractéristique. Alors, en effet, l'animalité est au maximum : elle pousse, elle croît, elle domine. Le pou qui aime le sang « serait capable, par un pouvoir occulte, de devenir aussi gros qu'un éléphant, d'écraser les hommes comme des épis ». Aussi il faut le placer en « haute estime au-dessus des animaux de la création » (p. 106) : « Si vous rencontrez un pou sur votre route, passez votre chemin » (p. [illegible]). « L'éléphant se laisse caresser, le pou non. » « O pou, à la prunelle recroquevillée, tant que les fleuves répandront la pente de leurs eaux dans les abîmes de la mer... tant que le vide muet n'aura pas

d'horizon... ton règne sera assuré sur l'univers, et ta dynastie étendra ses anneaux de siècle en siècle. Je te salue, soleil levant, libérateur céleste, toi, l'ennemi invisible de l'homme ». La page entière, dans sa barbarie, ne peut se résumer. On a vraiment l'impression qu'on traverse « les royaumes de la colère ». « Si la terre était couverte de poux, comme de grains de sable le rivage de la mer, la race humaine serait anéantie, en proie à des douleurs terribles. Quel spectacle ! Moi, avec des ailes d'ange, immobile dans les airs, pour le contempler ! »

On a souvent cité ces pages comme si elles étaient une parodie écrite par un collégien. C'est méconnaître l'ampleur d'un verbe original, sa sonorité déshumanisée, ramenée à des vérités de cri. Psychologiquement, c'est se refuser à vivre cet étrange mythe des Métamorphoses si longuement soutenu dans *Ovide*, si captivant encore quand on veut bien en accepter les poétiques impulsions.

Du pou, du crabe, en dépit des leçons de l'histoire naturelle ou de la sagesse du sens commun, il faut rapprocher l'aigle et le vautour ducassiens. La serre et le bec, qu'une sorte de synergie vitale adapte l'une à l'autre dans la nature animale, doivent, dans une imagination entièrement livrée à une dynamique des gestes animaux, se trouver en synergie imaginative avec la griffe. Le bec de l'aigle chez Lautréamont n'est qu'une griffe : l'aigle ne dévore pas, il déchire. Maldoror se demande : (p. 47) « Est-ce un délire de ma raison malade, est-ce un instinct secret qui ne dépend pas de mes raisonnements, pareil à celui de l'aigle déchirant sa proie, qui m'a poussé à commettre ce crime. » La cruauté peut avoir toutes sortes de raisons ; sauf le besoin, sauf la faim. L'aigle comme le pou, comme le crabe, comme tous les animaux vigoureusement imaginés du Bestiaire peut changer de dimension. Si le combat est nécessaire, « il fera claquer de contentement son bec recourbé », il

deviendra « immense » (p. 156). Alors, « l'aigle est terrible, il fait des sauts qui ébranlent la terre... ». On le voit, c'est toujours la même débauche de force, mais d'une force toujours spécifique, qui grandit à la mesure de l'obstacle, qui doit toujours dominer la résistance et produire victorieusement les armes de sa faute, les organes animaux de son crime.

VII

Un autre rameau important peut, comme nous l'avons annoncé, être exploré rapidement, car il est très net. C'est celui qui est commandé par le schéma de la ventouse. On trouvera, le long de ce rameau, l'araignée, la sangsue, la tarentule, le vampire et surtout le poulpe. De sorte que l'ambiguïté de la griffe et de la ventouse se polarise dans le pou et dans la pieuvre.

Avec l'araignée, la sangsue, le poulpe, quelque chose de visqueux et de traînant s'introduit dans la poésie de Lautréamont et vient rompre la monotonie des actes secs qui sont tout de même prédominants.

Là encore, le gonflement et la multiplication des formes montrent assez clairement l'énergie de l'imagination dynamique. On y voit la vieille araignée de « la grande espèce ». On y lit le supplice de « la succion immense » (p. 241) : « il y avait longtemps que l'araignée avait ouvert son ventre, d'où s'étaient élancés deux adolescents, à la robe bleue, chacun un glaive flamboyant à la main... » puis (p. 247). « Un archange, descendu du ciel et messager du Seigneur, nous ordonna de nous changer en une araignée unique, et de venir chaque nuit te sucer la gorge... ».

La jouissance sexuelle prime d'ailleurs la joie alimentaire « O poulpe au regard de soie ! toi, dont l'âme est inséparable de la mienne ; toi, le plus beau des habitants du globe terrestre, et qui commandes à un sérail de

quatre cents ventouses... » Cette multiplication des tentacules est dépassée encore en puissance par la formation d'un monstre nouveau : le poulpe ailé qui plane au-dessus des nuages ; nous sommes alors soumis à une véritable frénésie de métamorphoses (p. 137). « J'appliquai mes quatre cents ventouses sur le dessous de son aisselle, et lui fis pousser des cris terribles... ». Sautant l'image intermédiaire, toute visuelle, des tentacules souvent comparées par l'imagination naïve à des reptiles, Maldoror continue : les cris « se changèrent en vipères, en sortant par sa bouche, et allèrent se cacher dans les broussailles, les murailles en ruines, aux aguets le jour, aux aguets la nuit. Ces cris, devenus rampants, et doués d'anneaux innombrables, avec une tête petite et aplatie, des yeux perfides, ont juré d'être en arrêt devant l'innocence humaine »... Dans les bestiaires du moyen âge, la frayeur continue les images comme le fait le cauchemar ducassien ; le « cri rampant, aux yeux perfides » dure des heures ; « la tête de la vipère séparée du tronc siffle encore pendant quinze jours ». La voix sifflante qui obsède Maldoror est la voix de son Créateur. Pour lui, le Verbe est violence, la genèse est une géhenne, la création une brutalité.

D'ailleurs, la métamorphose revient sans cesse à sa base. Maldoror est désormais un poulpe réel et monstrueux, un poulpe à huit tentacules, maître de huit serpents et l'ennemi de Maldoror en est épouvanté. Voyez aussi cette croissance, cette étreinte indomptable ! « Quel ne fut pas son étonnement, quand il vit Maldoror, changé en poulpe, avancer contre son corps ses huit pattes monstrueuses, dont chacune, lanière solide, aurait pu embrasser facilement la circonférence d'une planète ! Pris au dépourvu, il se débattit quelques instants contre cette étreinte visqueuse, qui se resserrait de plus en plus... »

Toutes ces images doivent paraître factices et repous-

santes à un lecteur soumis aux poétiques visuelles, aux poétiques panoramiques. Elles auront cependant une tout autre valeur pour un lecteur qui s'exercera à surprendre les images de la motricité : le serpent, c'est un bras souple, c'est la souplesse. La tentacule est alors la réalisation d'une volonté qui sait plier pour vaincre, pour envelopper, pour posséder. Une poétique de la volonté initiale doit rencontrer les images ducassiennes.

Devant ce désir de succion, il est naturellement tentant de placer un diagnostic de vampirisme. Mais, chez Lautréamont, les indices sont si multiples, les *états* sont si passagers, qu'il y aurait imprudence à transcender le récit. En fait, à côté du vampirisme actif, on trouverait des scènes de vampirisme passif. Est-ce dans ce vampirisme passif que Lautréamont trouvait un peu d'apaisement, le sommeil, le repos, le goût consolant de la mort ? (pp. 239-240). « Moi qui fais reculer le sommeil et les cauchemars, je me sens paralysé dans la totalité de mon corps, quand [l'araignée de la grande espèce] grimpe le long des pieds d'ébène de mon lit de satin. Elle m'étreint la gorge avec les pattes, et me suce le sang avec son ventre ». Huysmans dit aussi [1] que « le sommeil de plomb est l'une des phases connues de cet état encore mal observé du vampirisme ». En fait, on dort plus profondément avec une succube qu'avec une femme. En tout cas, Lautréamont, l'homme qui ne dort jamais, se laisse épuiser par la noire tarentule, heureux pour une fois, de perdre une douloureuse vigueur. Mais ces instants sont rares et l'étonnent (p. 84) : « Pourquoi cet orage, et pourquoi la paralysie de mes doigts ? »

VIII

Voilà, un peu trop systématisés, les deux grands rameaux de la phylogénèse ducassienne : bien entendu,

1. Huysmans, *Là-bas*, p. 166.

entre les espèces, il y a des contaminations. Ainsi le poulpe prend des ailes et les poulpes ailés ressemblent de loin à des corbeaux (p. 135). Inversement, dans l'énorme combat de l'aigle et du dragon, l'aigle, collé au dragon « par tous ses membres, comme une sangsue, enfonce de plus en plus son bec... jusqu'à la racine du cou, dans le ventre du dragon ». Les serres s'attachent aussi sûrement que des ventouses ; le bec s'arrête de lacérer les chairs pour sucer le sang. Ces interférences montrent bien, croyons-nous, que la volonté d'agression garde en éveil toutes ses puissances et qu'on mutilerait le lautréamontisme si l'on polarisait sa violence dans une voie unique.

Pour être complet, il faudrait même adjoindre à l'étude des mouvements de l'agression bien concrète, une étude plus abstraite des mouvements. On verrait alors qu'il y a une hiérarchie des vitesses qui explique une attraction, chez Lautréamont, pour ce qui nage et pour ce qui vole et qui, dans les deux cas, domine ce qui court. On s'apercevrait qu'il y a un complexe de la vie marine et un complexe, moins fortement lié, de la vie aérienne.

Parmi les poissons, l'être ducassien dominant est le requin. Lautréamont eût voulu être « le fils de la femelle du requin, dont la faim est amie des tempêtes » et du tigre. Dans les dernières pages du second chant, dans une page souvent incomprise, Maldoror décrit son étreinte avec la femelle du requin « au milieu de la tempête... à la lueur des éclairs, ayant pour lit d'hyménée la vague écumeuse, emportés par un courant sous-marin comme dans un berceau, et roulant sur eux-mêmes vers les profondeurs de l'abîme, ils se réunirent dans un accouplement long, chaste et hideux !... Enfin je venais de trouver quelqu'un qui me ressemblât !... Désormais, je n'étais plus seul dans la vie !... Elle avait les mêmes idées que moi !... J'étais en face de mon premier amour » ! Oui, nous sommes ici devant l'amour du gouffre,

l'amour froid, l'amour glaçant, celui décrit par les incubes comme la brûlure du froid. Il semble aussi que la conscience du mal soit si vive que la pureté, dans cette voie, est reconquise. A-t-on remarqué la vertigineuse différentielle psychanalytique des deux mots associés « chaste et hideux » ? Comment mieux déshonorer son plaisir ? Comment mieux affermir son dégoût ? Il suffit de méditer la fin du chant suivant pour comprendre la répulsion du souvenir, la conscience de l'horreur que peut laisser, dans certaines âmes, le *premier amour* (p. 170) « Ame royale, livrée, dans un moment d'oubli, au crabe de la débauche, au poulpe de la faiblesse de caractère, au requin de l'abjection individuelle, au boa de la morale absente, et au colimaçon de l'idiotisme. »

Par la grâce et la liberté des mouvements, c'est l'oiseau qui symbolise l'activité facile et heureuse. Aussi, tout de même, dans l'œuvre de Lautréamont, il y a des oiseaux qui chantent.

Le volucraire ducassien est d'ailleurs très varié ; mais, à part l'aigle qui doit sûrement son action à la parenté de la serre et de la griffe, aucun oiseau n'est valorisé, aucun n'est violemment dynamisé. Il semble que, dans l'air, nous soyons dans la région des métamorphoses faciles. Comme si c'était tout naturel, quand Maldoror a besoin de se cacher : « à l'aide d'une métamorphose, sans abandonner sa charge, il se mêle à la bande des autres oiseaux ». En s'éloignant vers le ciel, l'oiseau se désindividualise ; il devient un vol, le vol en soi.

Du poisson à l'oiseau, il y a des contaminations et le caractère de ces contaminations est bien clair quand on a adopté l'interprétation dynamique que nous proposons pour le lautréamontisme. Il s'agit en effet de la simple composition, presque géométrique, du vol et de la nage. On ne s'étonnera plus, on ne trouvera plus

baroque que la résultante *concrète* du vol et de la nage obtenue par l'imagination essentiellement réalisante de Lautréamont soit purement et simplement une queue de poisson munie d'ailes. La nature va jusqu'au bout de la réalisation et fait le poisson volant ; l'imagination ducassienne ne fait que la queue volante.

Au surplus, si on allait au fond du rêve, à la source même des impulsions psychiques, on serait moins étonné. Rolland de Renéville a noté, en suivant le psychologue Chamaussel, que l'enfant confond parfois un oiseau avec un poisson. Cette *confusion,* cette fusion, n'est un non-sens que pour un esprit imbu de la permanence des formes. Il n'en est pas de même pour qui accepte le cinétisme : de la nage au vol, il y a une homothétie mécanique évidente. L'oiseau et le poisson vivent dans un volume, alors que nous ne vivons que sur une surface. L'oiseau et le poisson ont un espace dynamique semblable. Mécaniquement, dans le règne des impulsions, dans le règne de l'imagination motrice, il n'est pas absurde de confondre les deux genres. Si la poésie anime vraiment les origines du verbe, si elle est contemporaine d'une excitation psychique élémentaire, les mouvements fondamentaux, comme la nage, le vol, la marche, le bond doivent alerter des poésies spéciales. Rolland de Renéville ce sourcier de l'expérience poétique, remarque justement [1] : « que certains occultistes classent les oiseaux et les poissons dans une race distincte de celle qu'ils assignent aux autres animaux. Les peintres dits primitifs, de leur côté, nous ont laissé de nombreux paysages dont les arbres portent en guise d'habitants des poissons parmi les feuilles ». Comme guidé par une lumière naturelle, sans s'en douter, Lautréamont a pénétré dans ces arcanes du rêve biologique. Lautréamont représente vraiment, dans la poésie dynamique, un *primitif.*

1. Rolland de Renéville, *L'expérience poétique.* p. 150.

IX

Un des caractères que nous voulons signaler pour finir cette étude du Bestiaire de Lautréamont, c'est la densité de ses formes substantifiées. Si Lautréamont n'était pas allé jusqu'à la *présence animale*, s'il s'était contenté de la *fonction*, il eût trouvé peut-être une audience moins réticente. Comme nous en avons fait souvent la remarque, il suffirait de désincarner les images, d'adoucir les gestes, de cacher les désirs pour apprivoiser le lautréamontisme. En particulier, le lecteur accepterait plus facilement un adjectif qu'un substantif ; il admettrait le remords térébrant, *vulturin*, mais qu'un *vautour*, non plus mythologique, mais réel, rouge, racé, vienne boire le sang d'un cœur et dîner dans une chair, c'est trop ; le lecteur comprendrait un regard soyeux, fascinant et les bras d'une mauvaise tentation, mais le poulpe aux yeux de soie noire, aux bras annelés, à la bouche ubiquitaire, c'est faux puisque c'est révoltant. Toutes ces griffes font un style crispé, crispant. Ces mines de vermines, ces fosses à poux, cette purulence qui pullule donnent l'impression insupportable d'une allitération de la violence, d'une brutalité qu'on estime exagérée parce qu'on doit bien reconnaître qu'elle est fondamentale.

Nous comprenons donc qu'on se détourne de Lautréamont. Mais Lautréamont est ainsi. Il illustre un complexe net entre tous, un complexe dangereux, terrible, fortement névrosant. Il représente un maximum d'énergie animalisante qui permettra de repérer des énergies plus civilisées, mais qui retiennent encore des raisons d'âpreté, des besoins de vengeance, une pure volonté d'agression.

GASTON BACHELARD

UN RUDE HIVER [1]

XI

Amélie alla ouvrir, mais ce n'était pas M. Frédéric. On attendait M. Frédéric à dîner, mais ce n'était pas M. Frédéric. Lehameau, qui lisait en bâillant, se leva poliment lorsque Thérèse entra.

— Qu'est-ce qui se passe Bernard, demanda Thérèse. Vous n'êtes pas venu déjeuner dimanche, on vous a attendu jusqu'à une heure, depuis on n'a plus eu de vos nouvelles, qu'est-ce qu'il y a ? Je suis accourue, j'étais inquiète.

— Et Sénateur ? demanda Bernard.

— Ce n'est pas lui qui m'envoie. Il veut vous laisser mijoter dans votre jus, comme il dit. Il croit que vous êtes fâché à cause des questions qu'il vous a posées. Tant pis s'il est vexé, a-t-il dit, ce n'est pas à moi de faire des avances. Moi je suis venue, mais ne le lui répétez pas.

— Je ne me suis pas vexé, dit Bernard, mais il s'occupe de ce qui ne le regarde pas. Vous voulez un verre de porto ? Après tout moi je m'en fous de ce qu'il pense. Je ne suis plus un enfant. Je ne suis pas allé me faire casser une jambe pour la France, à propos elle va mieux ma jambe, je ne suis pas allé me faire casser une jambe pour que monsieur mon frère aîné vienne m'embêter à propos de deux malheureux gosses à qui je paie le cinéma. Après tout il n'y a plus de droit d'aînesse. C'est un tort d'ailleurs. On l'a supprimé, on voit où ça

1. Voir les numéros de la *N. R. F.* des 1er septembre et 1er octobre.

mène. Je ne suis pas fâché contre Sénateur, mais dimanche dernier ça m'embêtait de vous voir, vous : tous les deux, alors je ne suis pas venu. Vous voyez, je suis franc.

— Vous auriez pu nous prévenir.

— Cela m'embêtait aussi de vous prévenir.

— Vous êtes fâché contre moi aussi ?

— J'étais un peu hardi hein ? Je crois que je vous ai fait une déclaration, du moins ça y ressemblait, mais ce n'est pas une raison pour être fâché contre vous.

— Ce serait plutôt à moi de vous en tenir rigueur.

— Vraiment ?

— Il me semble.

— Ah. Bon. Passons. Écoutez Thérèse, est-ce que je ne vous ai pas fait aussi des confidences ?

— Vous m'avez parlé d'une certaine Helena.

— Suis-je bête.

— Vous regrettez cette confidence ?

— Oui. Il ne faut jamais faire de confidences, cela abîme les sentiments.

— Pourquoi ? Vous ne l'aimez plus ? Vous l'aimez moins ?

— Alors ma chère Thérèse, vous me croyez assez stupide pour vous faire de nouvelles confidences ?

— Excusez mon indiscrétion.

— Toute excusée. Mais dites-moi Thérèse, comment est-ce une femme qui aime ?

— En voilà une question.

— Mais non. Répondez-moi. Je ne me représente pas bien ça. Par exemple, est-ce qu'elle pense toujours à l'homme qu'elle aime ?

— Sans doute.

— Et elle le trouve beau ?

— Pourquoi pas ?

— Alors quand vous avez épousé Sénateur, vous le trouviez beau ?

— Mais certainement.

— Ah ! Il y a des tas de choses dans le monde dont on ne se douterait jamais.

— Vous je ne vous trouve pas beau par exemple. Vous en douteriez-vous ?

— Vous êtes rosse alors.

— Il faut vous remettre à votre place de temps en temps.

— Cela vous sera difficile. Supposez que jusqu'à votre rosserie, c'était pour vous faire plaisir que je vous ai dit cela, supposez que jusqu'à ce moment-là je n'ai fait que me moquer de vous, hein ? supposez cela, alors que devient votre rosserie ? Cela me fait rire. Ah ah, comme fait mon optimiste de frère.

— Je ne vous trouve pas beau, mais je ne vous trouve pas très intelligent non plus.

— Vous ne m'aimez pas quoi.

— Comme vous dites.

— Alors pourquoi êtes-vous venue me faire part de vos inquiétudes ?

— Je voulais simplement vous annoncer que Charles venait en permission pour les fêtes. Il arrivera le 24.

— Je le sais ; il m'a écrit.

— Vous viendrez dîner le jour de Noël ?

— Avec plaisir. Et voilà vos inquiétudes réduites aux justes proportions d'une invitation à dîner.

— Simple, n'est-ce pas ? Alors à lundi.

Elle se leva.

— Selon vous, Thérèse, qui sont ces deux enfants que j'emmène au cinéma tous les dimanches ?

— Je n'en sais rien. Mais n'oubliez pas leurs étrennes. Ni leur arbre de Noël.

— Merci. J'y penserai.

Elle s'en fut.

— C'est joli ces bottines montantes, remarqua Leha-

meau pour lui-même, mais cela use du cuir et on en a besoin pour l'armée.

A la porte on sonna. Peu après M. Frédéric entra.

— Eh, eh, fit ce dernier en s'essayant à une diction grivoise telle qu'on s'imagine la française sur les bords de l'Elbe, eh eh j'ai rencontré une fort jolie femme qui sortait de chez vous.

— Ma belle-sœur. Vous voulez un verre de porto ?

— Merci. Volontiers. Heuh, vous êtes marié, monsieur Lehameau ?

— Veuf.

— C'est prêt, vint hurler Amélie.

— Je m'excuse, dit M. Frédéric, j'étais un peu en retard n'est-ce pas ?

— Mais pas du tout, c'est ma bonne qui est toujours pressée, allons, à table, allons.

Lorsque Lehameau vit M. Frédéric devant son potage, de la bonne soupe chaude à vous brûler la gueule avec des yeux de beurre et des végétaux entiers, lorsqu'il le vit s'estomper derrière la fumée qui s'échappait du cratère de son assiette et se présenter comme une apparition évoquée par les prestiges de la magie cérémonielle, lorsqu'il vit cet homme qu'il connaissait à peine occuper cette place en face de lui, il demeura béant, le bras levé, immobile, la cuiller à la main.

M. Frédéric le regarda étonné. Ses lèvres remuèrent. Lehameau les voyait suspendues dans le brouillard potagineux. La voix demanda :

— Il y a quelque chose qui ne va pas ?

La cuiller descendit vers la fournaise et plongea dans le bouillon.

— Ce n'est rien, dit Lehameau, rien. Fameuse cette soupe, hein ? De la bonne soupe normande aux légumes. Dites-moi, la fondue, la fondue suisse, qu'est-ce que c'est ?

M. Frédéric lui en fournit la recette.

Dans la salle à manger de style Émile-Loubet, une ombre subsistait. Sur la cheminée, entre deux bronzes de Barbedienne, il y avait un objet qui avait été fabriqué avec des fleurs d'oranger.

Ce n'était pas une ombre, ce n'était pas un fantôme, un vrai. Un vrai fantôme. Il n'y a pas beaucoup de maisons hantées au Havre. C'était quelque chose de beaucoup plus pesant. Quelque chose qui se trouvait dans Lehameau lui-même, une épaisseur de passé coagulée dans sa mémoire, la trace phosphorescente d'un être décédé, un caillot de souvenir.

Depuis la mort de sa femme, Lehameau n'avait jamais admis aucun être vivant à sa table, ni parent, ni ami ; ni supérieur, ni ennemi ; ni voyageur. Depuis plus de treize ans, ne s'était jamais assis ici un seul convive. Et c'est toujours dans la solitude que Lehameau s'était ici livré aux actes de la manducation et de la déglutition.

La salle à manger était de style Émile-Loubet, un style intermédiaire entre le Félix-Faure et l'Armand-Fallières, très petit-bourgeois par un certain côté, très petit-chinois par un autre, et sentant à plein nez le gaz démocratique. Mais Lehameau s'en moquait bien, il se souciait pas mal des styles. Sur la cheminée, il y avait une couronne de mariée, tout simplement.

M. Frédéric était donc assis à cette place, qui fut celle de son épouse, de la jeune fille qu'il aima et qu'il rendit femme, de celle qui était peut-être mère lorsque l'incendie la dévora. Lehameau éprouva une brusque et violente répulsion, M. Frédéric le dégoûta. Cependant, réfléchissant, il en vint à admettre qu'il y était bien lui-même pour quelque chose ; son aversion soudaine pour M. Frédéric en diminua d'autant, mais la gêne qui lui serrait doucement le gosier ne fit que s'en accroitre.

Percevant le trouble, mais trop lourd pour en décou-

vrir la cause, son hôte comprit toutefois qu'il était d'une élémentaire tactique d'entretenir la conversation tombée au rang de demi-mondaine, et, monnayant ses connaissances en helvétiologie, passa de la fondue aux vaches, à l'hôtellerie, à la tuberculose et à la neige. M. Lehameau laissait dire, ne fournissant pour sa part que l'aumône de quelques grognements sans signification appréciable.

Après le potage, on servit du ragoût. Après le ragoût, Lehameau se sentit mieux, car il aimait le ragoût. Après le fromage il se sentit encore mieux, car il aimait le fromage. Après le calvados, il se sentit tout à fait bien. Amélie desservit la table et disparut. Il se sentait maintenant tout à fait bien. Il avait envie de causer sérieusement avec M. Frédéric et se réjouissait d'avoir enfin trouvé quelqu'un devant qui il pourrait parler en toute franchise.

D'un coup de langue, il fit résonner le fumet du calvados, puis il dit :

— Qu'est-ce que vous pensez de cette intervention du président Wilson ? Les buts de guerre des belligérants ! De quoi se mêle-t-il ? Voulez-vous me le dire ? Il veut brouiller les cartes. Les buts de guerre des belligérants tout le monde les connaît, pour la France c'est de reconquérir l'Alsace-Lorraine, pour l'Allemagne de conquérir le monde. Entre nous il faut avouer que ce dernier but a quelque grandeur. Qu'en pensez-vous, M. Frédéric ?

— Est-ce que vous ne croyez pas que c'est un peu exagéré ?

— J'espère que non, dit Lehameau, sans cela ce serait à vous dégoûter de tout. Je vous étonne hein. Vous ne devez jamais avoir entendu un Français parler comme cela ? Naturellement je vous dis tout cela entre nous.

— Bien sûr, dit M. Frédéric.

— Vous voyez, M. Frédéric, il y a une chose dont j'ai horreur par-dessus tout, c'est de la république française. Les radicaux, les socialistes, les radicaux-socialistes, pouah, pouah, pouah. Les francs-maçons, les juifs, les syndicats, pouah, pouah, pouah. L'éducation laïque, les instituteurs, les ouvriers conscients et organisés, pouah, pouah, pouah. La liberté, l'égalité, la fraternité, pouah, pouah, pouah. Hein qu'est-ce que vous en dites ? Et la démocratie ? Pouah pouah pouah. Tout cela me fait vomir, M. Frédéric. Tout juste : vomir.

— Vous êtes royaliste alors monsieur Lehameau ?

— Royaliste ? Peuh. Qu'est-ce que c'était que les Bourbons ? Des Juifs. Regardez leur nez. A quoi cela nous avancerait d'avoir un roi ? Ce serait du pareil au même. Tout ça c'est de la gnognotte. Moi, monsieur Frédéric, moi je vais vous dire ce qu'il faudrait à la France pour la sauver du désordre et de la décrépitude, mais naturellement tout cela c'est entre nous.

— Bien sûr, dit M. Frédéric.

— Non, dit M. Lehameau.

Il se leva et alla se verser un autre verre d'alcool.

— Encore, un peu de calva, M. Frédéric ?

— Non merci, pas pour moi.

— Petite nature, murmura Lehameau.

— Comment ? demanda M. Frédéric.

— Je disais : non. Je ne peux vraiment pas. Je ne peux pas continuer à vous dire tout ce que je pense. Tout de même c'est très grave en ce moment de ne pas penser comme tout le monde. Je pense des choses trop exceptionnelles, trop risquées.

Avec force :

— M. Frédéric, qu'est-ce qui me garantit votre discrétion ?

M. Frédéric hésita. Puis :

— Mais, monsieur Lehameau, ne me dites que ce que vous jugez bon de me dire. Je ne voudrais pas avoir l'air de vous pousser à des confidences.

— Des confidences. Oui, des confidences.

Lehameau demeura rêveur. Helena.

Helena. Helena.

Helena.

Prochain rendez-vous, lundi. La posséderait-il ? Posséder ! Quel mot. Posséder posséder posséder. Posséder une femme. Helena.

Helena. Helena.

Helena.

M. Frédéric comprit qu'il avait aiguillé son hôte sur une divergence. Il lui remit le grappin dessus.

— Après tout, dit-il, je prendrais bien encore un petit verre de cet excellent calvados.

— Il est fameux hein, dit Lehameau. Les Boches n'en boivent pas de comme ça. Ni les Français d'ailleurs. Il n'y a qu'en Normandie qu'on en trouve du pareil.

Il se rassit en soupirant.

— Après tout, dit-il, la France qu'est-ce que c'est ? La France ? C'est le pays des Francs. Qu'est-ce que c'était que les Francs ? Des Allemands. Au fond le mot France est synonyme du mot Allemagne. Curieux hé ? Remarquez encore autre chose : quel est le plus beau produit de l'art français ? L'architecture gothique, incontestablement. Qu'est-ce que c'était que les Goths ? encore une fois des Allemands. D'ailleurs nous autres Normands, nous descendons des Vikings. Vous savez que l'année prochaine on célébrera le quatrième centenaire de la fondation du Havre ?

Bon, se dit M. Frédéric, le voilà encore qui s'égare.

— Non, dit M. Frédéric, je ne savais pas. Mais pour revenir à ce que vous venez de dire, il me semble qu'il y a tout de même quelque chose de paradoxal dans vos théories. Je me demande si vous ne voulez pas vous moquer un peu de moi.

— Pas du tout pas du tout. Je pense absolument tout ce que je vous ai dit, et même au delà. M. Frédéric, me jurez-vous le secret ?

— Monsieur Lehameau...

— M. Frédéric ?

— Je ne voudrais pas que vous vous imaginiez que...

— M. Frédéric ?

— Je...

— Monsieur Frédéric ?

— Vous pouvez être sûr de moi.

— Vous connaissez la devise : taisez-vous, méfiez-vous ?

— Monsieur Lehameau, je serai discret.

— Vous le jurez ?

— Je le jure.

— Ah.

Lehameau fit Ah, puis il fit encore :

— Ah ah.

Et lorsqu'il eut fait ah ah, il reprit :

— Eh bien, monsieur Frédéric, vous savez ce qu'il faudrait pour sauver la France de la décrépitude et du désordre ? Vous ne le savez pas ? Non ? Eh bien moi je vais vous le dire. Il faudrait un protectorat allemand. Il faudrait un protectorat allemand sur la France, voilà ce qu'il faudrait.

— Ah.

M. Frédéric fit ah, puis il fit encore :

— Ah ah.

M. Frédéric était très intéressé.

XII

Bernard arriva le dernier chez son frère. La première personne qu'il vit fut Adolf. Pouah pensa-t-il. Puis il aperçut Lalie avec ses quartz, ses perlouzes et son gros derrière, puis Thérèse qui croisait les jambes ah oh ah et montrait la partie inférieure de ses mollets gainée de cuir lacé haut, puis Sénateur qui exultait, puis Charles. Il se précipita sur ce dernier et lui donna l'acco-

lade. Il avait toujours aimé son neveu. Il était content de le revoir. Il l'agitait par les deux épaules et son visage prenait la forme du masque de la joie. Après avoir ainsi perturbé son comportement pendant cent à cent cinquante secondes environ, il alla s'asseoir dans un fauteuil un verre à la main et demeura silencieux.

Il fixait, au centre de sa mémoire, une oreille.

Il entendait dans le lointain le cousin suisse bouillonner de jusqu'auboutisme et tenter de faire raconter à Charles ses exploits guerriers, Sénateur qui l'encourageait, Thérèse et Lalie qui bavardaient parallèlement. Tout ça ça faisait du brouhaha, mais un brouhahaha peu solide, et qui ne l'offusquait point. Il l'écoutait sans que cela troublât l'image qui l'enchantait, au contraire du chien qui bouleverse son reflet en buvant l'eau qui le mire. Mais ces borborygmes de l'espace n'étaient en aucune façon des échos de sa rumination : l'oreille gardait sa netteté, le charme de ses courbes, le fini de son dessin, une oreille petite et délicate et jeune, croquante et nacrée, câlinement serrée contre la paroi du crâne, une fleur de chair merveilleuse et translucide. Helena.

Helena. Helena.

Helena.

Ils se sont promenés, cette fois-ci, sur le haut de la falaise. Il faisait toujours un beau temps gris d'hiver, un ciel de neige avortée. Un vent sec écorchait la peau. Ils marchent lentement le long de la terre sectionnée ; en bas poudroie la mer. Ils commencent par épuiser la conversation courante, celle qu'on trouve dans les manuels bilingues. C'est aujourd'hui Noël. Noël c'est une histoire de poudigne et de boudin, un prétexte à mangeaille quoi. Helena se déclare agnostique, son père avait été un athéiste militant et sa mère, en France, élevée laïquement. Lui il a été à la messe ce matin. C'est beau la messe, les chants, l'odeur plus que pharmaceutique, la discipline pour le peuple. Noël, mais

c'est le jour anniversaire de la naissance du Christ. S'Il a existé. Helena en doute fort, qu'Il ait existé. ; elle croit là-dessus son alcoolique de père, qui en connaissait au moins trente-six raisons, pour qu'Il n'ait pas. Drôle de conversation, on ne la trouve pas dans les manuels. Sur l'eau en bas il y a des bateaux, mais on ne va pas encore parler des transports et de la guerre. Il la prend par la taille. Il retourne à la conversation courante, celle qu'on trouve dans les manuels bilingues. Il lui dit, je vous aime. Mais non il n'est pas retourné à la conversation courante, c'est un je vous aime à lui, différent des autres, des autres je vous aime. Ils s'embrassent. Sa langue, à elle, est comme une petite bête humide qui sortirait d'un bain, tiède et charnue. Elle se débat contre la sienne pour être mieux docile. Il tient son corps serré contre le sien, mais c'est un corps tout vêtu, étranger, et il fait si froid. Même pour s'embrasser, il fait très froid. Leurs lèvres se séparent et le vent glisse entre leurs visages comme un couteau. Il lui dit, je vous aime Helena, venez chez moi, vous ne voulez pas venir chez moi ? c'est très raisonnable, il fait si froid. Mais non, elle ne veut pas venir chez lui. Il fallait s'y attendre, il juge sa demande brutale. Mais pourquoi ne veut-elle pas venir, il le lui demande. Elle ne répond pas à sa question, mais c'est elle qui maintenant dit, je vous aime, et qui l'embrasse. Il ferme les yeux et ses doigts se crispent sur le drap de l'uniforme. C'est très beau tout ça mais ne couchera-t-il donc jamais avec elle jamais jamais jamais. Leurs lèvres se séparent et le vent glisse entre leurs visages comme un couteau. Il lui demande encore une fois si elle ne veut pas venir chez lui ; mais non elle ne veut pas et lui sourit. Ils reprennent leur promenade, marchent lentement. Il la regarde, qu'elle est belle, et découvre son oreille.

Petite et translucide.

Helena.

On se leva pour aller dans la salle à manger. Bernard retint son frère par la manche :

— Alors tu as invité le Suisse ?

Sénateur s'excusa :

— Je ne pouvais pas faire autrement.

Tous se mirent à croûter. Mais chaque chose, chaque geste, chaque incident appelait une allusion aux tranchées ou aux Boches ou aux totos ou à Rosalie. Charles donnait la réplique avec discrétion, souriait parfois gêné, parfois n'avait même pas l'air de comprendre. Adolf s'étonnait vaguement de ce manque d'enthousiasme et remettait ça avec l'héroïsme, les charges à la baïonnette et les kamarads apeurés des adversaires.

— Ce sont de bons soldats, dit timidement Charles.

— Pensez-vous, dit Adolf, ils détalent quand ils voient Rosalie.

Détaler était un mot qu'il avait appris dans le journal ; et Rosalie, naturellement. Les hostilités enrichissaient également son vocabulaire.

— Ces gens-là sont des lâches, dit Sénateur.

— Il ne faudrait tout de même pas exagérer, murmura Charles.

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda Sénateur.

— Je dis qu'il ne faudrait pas exagérer.

— Comment ? Ces gens-là ne sont pas des lâches, qui brûlent les cathédrales et coupent les mains des petits enfants ?

— Oui mais ça n'empêche pas que ce soit de bons soldats, au point de vue militaire tu comprends.

— Eux des bons soldats, s'exclama l'Adolf, mais il les a eus notre Joffre.

Bernard commençait à trouver cette petite discussion fort divertissante.

— Mais, demanda-t-il d'un air distrait, est-ce qu'il ne vient pas d'être limogé notre Joffre ?

Et il ajouta :

— D'ailleurs s'ils étaient d'aussi mauvais soldats que vous le dites, qu'est-ce qu'il faudrait alors penser de nos poilus qui n'ont pas encore réussi à les bouter hors de France ? S'ils sont des lâches, que sont alors les Français qui ne parviennent pas à les battre ? Ce sont incontestablement d'excellents soldats, courageux, disciplinés, et caetera.

On savait qu'avec Bernard on pouvait s'attendre aux propos les plus scandaleux, les plus extravagants, mais cette fois-ci il dépassait toute mesure. Le violet de l'indignation vint mugir dans les artères d'Adolf.

— Mon oncle a raison, dit Charles avec assez d'assurance.

Sa croix de guerre lui donnait tout de même bien le droit de parler. Mais la consternation écrabouilla des visages.

— Vous êtes excusables, conclut un Bernard très condescendant. Il n'y a que des combattants pour comprendre que l'on peut avoir de l'estime pour son adversaire.

Il ne poursuivit point son avantage et l'on parla d'autre chose. Et l'on évita par-dessus tout les questions de stratégie et de politique extérieure. Avec un type comme Bernard, c'était prudent ; sinon les choses se seraient finalement gâtées. Quant à Charles il se félicitait qu'on lui foutît enfin la paix ; il en gardait pour Bernard quelque reconnaissance. Et Bernard, satisfait de son triomphe, ne se souciait plus de dérouter les naïfs. Lorsqu'ils se sont quittés, elle lui a dit qu'elle craignait qu'on la renvoyât en Angleterre. Personne n'ignorait qu'elle sortait avec lui. C'était déjà courageux de sa part, audacieux, risqué de sortir avec lui. Elles étaient très tenues, la discipline était très sévère. Et si on la renvoyait en Angleterre ? Non, on ne la renverrait pas en Angleterre. Et si on la renvoyait en Angleterre ? Alors ils s'écriraient sans doute, et après la guerre ils

pourraient se revoir. Cet après la guerre le faisait maintenant sourire. Pas plus là-dessus que sur le reste il ne voulait se faire ce qu'il appelait des illusions. Si elle retournait en Angleterre c'était fini. C'était absolument fini. C'était radical comme la mort. Deux coquillages collés à la même pierre, au même bois, une vague en arrache un et voici, l'océan l'absorbe même s'il se raccroche à quelque autre rocher, à quelque autre navire.

Le délicat coquillage de son oreille tremblait au fond de sa mémoire. Helena.

Helena. Helena.

Helena. Elle serait perdue. L'absence s'enflerait de toutes les catastrophes et dans la masse opaque des malheurs du monde cette séparation se perdrait indiscernable. Elle serait engloutie.

Il l'aimerait. Ou il ne l'aimerait plus. Ridicule, l'image d'une rencontre future en des temps pacifiques. L'histoire écrasait le roman de sa patte épaisse. Il sourit avec mépris.

Il est de nouveau assis dans un fauteuil un verre à la main. Après dîner sont venus des invités. On montre le permissionnaire, on exhibe le héros. Il y a là les Duplanchet, les Sacqueville, les Poussinet, d'autres encore. Sénateur fait monter du champagne. Lequel pète.

— On ne s'embête pas à l'arrière, dit Bernard à son neveu qui passe près de lui.

Mais Charles disparaît aussitôt, ravi par quelque jeune femelle.

Il sourit avec mépris.

Thérèse s'approche de lui. Il se lève poliment pour lui offrir son fauteuil. Il tire une chaise près d'elle.

— Vous êtes-vous souvenu de mon conseil ? lui demande-t-elle.

— Vous m'avez donné un conseil ?

— A propos de ces enfants.

— C'est vrai. Oui, je vous remercie. Je leur ai donné des jouets splendides.

— Vous connaissez leurs parents ?

— Oui.

Il a passé toute la soirée chez la Grande sœur Madeleine à boire de la bénédictine avec des officiers anglais et des amies de la Grande sœur Madeleine. Les enfants riaient au milieu de leurs jouets. C'était très chaste. Puis les enfants se sont endormis au milieu de leurs jouets. Polo le premier. Lehameau a porté Annette dans ses bras jusque sur son lit. La Grande sœur Madeleine l'a déshabillée. Lui, il est sorti de la chambre, sans regarder. Puis tout le monde est monté voir les enfants dormir et chacun s'attendrit. Après on a recommencé à jouer du phono, on a dansé, c'était moins chaste. Lehameau avait même croyait-il embrassé Madeleine, mais par gentillesse simplement. Une auto de la Base l'a ramené chez lui. Il avait passé une bonne soirée.

— Ils n'ont pas de parents, dit Bernard.

— Alors, comment pouvez-vous les connaître ?

— Évidemment. Quand je vous ai dit oui, ce n'était pas tout à fait exact. Passons. Thérèse, s'il ne m'est pas possible de vous parler des parents de ces petits enfants, j'ai pourtant une nouvelle à vous apprendre. Je ne sais si elle vous intéressera. Vous êtes la première personne.

Il réfléchit :

— Oui, la première, à qui je l'annonce. D'ici peu de temps ma jambe sera complètement guérie et je pourrai être envoyé sur le front.

— Vous devez être content, dit Thérèse.

— Naturellement.

Ils se turent.

— Et vos amours avec cette jeune fille en uniforme ? demanda Thérèse.

— Ah oui, je vous ai parlé de cela.

Il fixa son oreille, elle était aux trois-quarts cachée par les cheveux, il n'en pouvait voir que le lobule, rose et menu.

— Ne me regardez pas comme ça, dit Thérèse, vous me gênez.

— Pardon.

Ils se turent.

— Et cette Anglaise ?

— Eh bien, elle ne m'aime guère.

— Pourquoi, elle ne veut plus vous voir ?

— Oh si, mais elle ne veut pas coucher avec moi.

— Oh, fit Thérèse. Oh, Bernard.

— Vous ne voudriez tout de même pas que je vous parle comme à une petite fille.

Et pourtant, songea-t-il, je sais aussi parler aux petites filles.

— Non, dit Thérèse, mais vous pourriez vous exprimer moins crûment.

— Peuh. Hypocrisie. Cela nous vient encore d'outre-Manche.

— Pourquoi ? Vous méprisez tout ce qui nous vient d'Angleterre ?

— Bonne répartie, murmura Bernard.

Il se pencha vers elle :

— Je l'aime, murmura-t-il. Mais dans un mois cet amour sera mort, consumé. Nous serons séparés, nous serons perdus l'un pour l'autre. Et tout sera fini. Il y a un incendie qui s'est allumé quelque part et qui s'étend et qui se propage et qui brûle et qui brûle tout ce qu'il rencontre. Il fond les soudures et ce qui n'est pas d'une seule pièce s'écroule démantibulé, en morceaux. Les petits métaux vils fondent tout de suite, mais les autres seront trempés. Peut-être. C'est un grand incendie, vous savez, Thérèse.

— Oui, murmura Thérèse.

— Il y a de grands bois calcinés où les oiseaux ne reviendront plus.

Comme c'était beau, comme c'était triste. Thérèse soupira. Elle sentait en elle se propager des ondes du

tympan à la matrice. Elle n'osait regarder Bernard. Qui s'était tu.

Mme Duplanchet s'abattit sur eux comme un gros insecte, un de ceux qui vivent dans les mares et qui s'envolent parfois pour retomber gauchement sur l'herbe n'importe où. L'œil de M. Lehameau junior lui fit un peu peur, mais, ayant été bien élevée, elle engagea tout de suite une conversation plausible. Bernard se leva et lui offrit poliment sa chaise. Puis s'excusa. Puis partit.

D'autres s'excusèrent, d'autres partirent, puis tous.

Dans la chambre de Lehameau senior, Thérèse lit au lit, Sénateur s'apprête à se coucher.

— Tu as découvert qui sont ces enfants ? lui demande-t-il.

— Non. Mais j'ai une idée. Peut-être que ce sont les enfants d'un de ses hommes qui aurait été tué à côté de lui et qu'il est devenu pour ainsi dire leur tuteur.

— Si c'était vrai pourquoi ne pas nous le dire ? Ce serait tout à son honneur. Mais je crains le pire.

— Il m'a encore appris autre chose.

— Quoi donc.

— D'ici peu il repartira pour le front.

Sénateur réfléchit.

— Ça ne lui fera pas de mal. Il était impossible ce soir.

Thérèse se remit à lire. Sénateur se glissa entre les draps. Il s'approcha d'elle.

— Fiche-moi la paix, dit Thérèse.

XIII

Devant son café au lait, la Noël passée, Lehameau tartinait avec une extrême lenteur. Il n'y mettait point son entrain habituel ; de même, il ne s'était point précipité sur les journaux qui gisaient indépliés à sa droite.

— Monsieur a encore porté trop de brindes hier soir, dit Amélie qui l'observait. Ça embrouille la cervelle.

— Foutez-moi la paix, répondit Lehameau distraitement.

Il se sentait la tête légère, alerte, un peu vide même. Il ne savait même pas qu'il était inquiet. Il n'essayait pas d'imaginer ce qui devait arriver. Il y avait certainement quelque chose qui allait arriver. Le jour de l'incendie, il était comme ça, mais ce n'était pas possible de s'imaginer cela, l'incendie. Il se mit à tremper son pain dans sa tasse mais avec tant de négligence que des yeux de beurre flottèrent à la surface du jus brunâtre. Lehameau les examinait avec intérêt.

Un incendie c'est difficile à s'imaginer, mais un départ.

Lehameau ne s'imaginait point. Il s'inquiéta finalement de l'heure. Il n'y avait pas de raison pour qu'il soit en retard aujourd'hui plus que les autres jours. Il n'était jamais en retard. Il abandonna la trempette et le communiqué du jour. Il marcha d'un bon pas. Il ne se servait plus de canne. Ce jour-là pas plus que les autres il ne fut en retard.

Au grand déjeuner comme au petit il rechignait à la nourriture, Amélie lui dit :

— Monsieur devrait prendre un laxatif.

Il répondit :

— Mais foutez-moi donc la paix.

Elle avait quinze ans de service, il n'avait pas peur de la vexer. Mais c'est à peine s'il lut le communiqué allemand dans le *Journal de Genève*. Lorsqu'il se leva de table, il y avait une dizaine de boulettes de pain sur la nappe, toutes d'un volume assez considérable et grises d'empreintes de doigts.

L'après-midi il trouva un prétexte pour passer à la Base. Tiens, fit-il, miss Weeds n'est pas là ? Non. Elle

retourne en Angleterre. Elle part ce soir sur le bateau hôpital *Zbelia*. Il y a aussi deux transports de permissionnaires qui partent ce soir, des qui ont raté le Xmas en terre britannique. Miss Weeds, elle, elle part sur le bateau hôpital *Zbelia*. Très bien, et quand reviendra-t-elle. On ne croit pas qu'elle revienne. Il aimerait tout de même bien savoir. Savoir quelque chose. Voici captain K. Il le connaît, c'est un ami. Le captain ressemble à lord K., il devait être à Khartoum et à Fachoda et aux Indes, il a l'air aussi militairement militaire que Mackensen ou Hindenburg. Il a des décorations, des médailles, des croix, des insignes. Il est franc et hiérarchique. Ça ne lui est pas difficile de donner des explications puisqu'il est franc et hiérarchique. Miss Weeds retourne en Angleterre, est renvoyée en Angleterre parce que sa conduite n'était ni franche, ni hiérarchique. Que le lieutenant Lehameau tire la morale de cette histoire : discipline, discipline, et c'est pas le moment de rigoler. Naturellement le captain dit ça à sa façon, en anglais, et d'une façon franche et hiérarchique. Le lieutenant Lehameau, n'est-ce pas, comprend à demi-mot, n'est-ce pas, l'entente cordiale ne consiste pas à dépuceler les petites vierges britanniques, n'est-ce pas. Le captain lui tend la main et le chéquandise : courage mon garçon.

Lehameau sort de là, il est tout vidé.

Il s'appuie contre un poteau, il trébuche, il aurait maintenant besoin de sa canne pour marcher. Il sue.

Il doit finir sa journée au bureau. Ça ne va pas mon vieux, lui dit-on, tu as trop bu ces jours-ci, c'est le foie. Il y a des jours où il y a beaucoup de travail, d'autres où il y en a moins. Aujourd'hui c'est un jour où il a précisément beaucoup de travail. Vous n'avez pas l'air bien, lui dit franchement son supérieur hiérarchique, vous devriez rentrer chez vous, il faut vous soigner. Ah, mais non. Lehameau est un homme de devoir, il faut que le travail soit terminé.

Lorsqu'il sort, il fait nuit nuit nuit. Il y a aussi un peu de brouillard, des sortes de larves qui se collent aux réverbères. Lehameau doit aller maintenant au quai d'escale. Il court à Tortoni, il trouvera bien un officier anglais de connaissance qui mettra à sa disposition une voiture automobile et militaire. Il suffit d'insister et de boire une ou deux tournées en compagnie.

L'auto file vers le port. C'est un long trajet, il faut contourner les bassins. Les docks s'allongent, on n'en verra jamais la fin. Sur les quais dorment les marchandises. Elles roupillent, exténuées. La brume les enveloppe d'un duvet phosphorescent. C'est un long trajet, on n'en verra jamais la fin, c'est un sale rêve, un rêve dégoûtant à cause de sa longueur, un ténia qui n'en finit pas. Le quai de Nouméa n'est pas plus gai que les autres, certes, un peu moins même, et voici la masse blanche du bateau-hôpital et ses croix-rouges. Premier factionnaire, on passe. L'auto s'arrête. Deuxième factionnaire, Lehameau ne passe pas. Il ne passera pas. Il se démène, il interpelle, il supplie, il argumente. Il ne passera pas. Les passerelles se rétractent dans le navire. Il n'aura pas passé, Lehameau. Il est là sur le quai enfoncé comme un clou. Il regarde immobile les hublots éclairés, les silhouettes qui vont et viennent sur les ponts ou s'appuient contre le bastingage. La sirène brait, des cordes volent, les hélices battent l'eau en neige et le quai s'éloigne lentement, tiré en arrière. C'est comme ça que partent les bateaux.

L'auto ramène Lehameau vers la ville. C'est encore plus long que pour venir. Il lui semble que la voiture doive parcourir un à un chaque point de l'espace et reste ainsi immobile au centre de la nuit. C'est excessivement désagréable, c'est agaçant même. Et puis tout à coup voici des maisons, des gens qui passent, des lampes derrière des vitres. Voici même un tramway. Voici des cafés, des restaurants, des vespasiennes, du temps qui recommence à couler, quoi. L'auto s'arrête, merci.

Lorsque Lehameau arriva au bout de la jetée près du sémaphore, la *Zbelia* s'engageait entre les deux digues. Il n'en pouvait plus voir que la poupe blanche qui disparaissait graduellement, un fantôme qui marchait sur les eaux, et s'en allait à reculons, en le regardant. Helena.

Helena. Helena.

Helena.

Puis les deux transports traversèrent l'avant-port et disparurent, suivis d'un torpilleur.

Lehameau regarda tout ça, tout ce spectacle. Puis il regarda l'eau. Puis il regarda le sémaphore. Puis il regarda le ciel. Puis il regarda l'eau. Puis il ne regarda rien. Il n'y avait plus rien à regarder, il n'y avait plus qu'à s'en aller. Quand tout est fini, on rentre chez soi, quand on a heureusement un chez-soi comme Lehameau. Alors comme à la sortie des spectacles surgissent des coins obscurs les quémandeurs ignobles, mendiants et prostituées, alors un personnage vint s'imposer à lui.

— J'aime beaucoup voir le mouvement des bateaux, dit M. Frédéric, c'est un but de promenade fort intéressant.

Lehameau ne lui demandait rien.

— Ce convoi devait sans doute être dirigé sur Southampton, dit M. Frédéric.

— Non, Plymouth.

Il y eut un silence.

— Cela vous intéresse la destination des bateaux, demanda Lehameau qui semblait penser à tout autre chose. M. Frédéric se demandait à quoi.

— Tout ce qui concerne la marine me passionne, dit M. Frédéric. Il est vrai que je mène une vie bien casanière, mais tout ce qui concerne la marine me passionne. Savoir où vont tous ces bateaux, c'est passionnant. Et surtout, monsieur Lehameau, n'allez pas me plaisanter sur ma nationalité, vous savez : l'amiral suisse.

— Une plaisanterie de ces imbéciles de Français hein, fit Lehameau.

M. Frédéric rit sans pudeur.

Lehameau se sentait l'esprit net, coupant.

— Et de savoir quels bateaux sont attendus c'est intéressant aussi, non ?

— Très intéressant, dit M. Frédéric.

— Et de savoir ce qu'ils transportent ces bateaux c'est intéressant aussi, non ?

— Vous êtes très renseigné là-dessus n'est-ce pas ? dit M. Frédéric.

— Au point de vue militaire seulement, des transports de troupes, des unités qui doivent débarquer, d'où elles partent, où elles vont. Mais c'est intéressant aussi les questions militaires, non ?

— Sans doute, sans doute, dit M. Frédéric, mais comme je suis neutre vous pouvez dire que ça ne me regarde pas.

— Et si vous étiez un ennemi cela vous regarderait moins ?

— Si j'étais un ennemi, dit M. Frédéric, je ne serais pas votre ennemi.

— Pourquoi donc ?

— Je me réfère à notre conversation de l'autre soir.

— Ah !

— Vous ne pensez plus ce que vous me disiez l'autre soir ?

— Vous aussi hein vous trouvez qu'il serait juste et désirable que l'Allemagne prenne en main les destinées de l'Europe et du monde ?

M. Frédéric se tut.

— Si vous ne me répondez pas, reprit Lehameau, comment voulez-vous que je sache si cela vous intéresse ou non de connaître le mouvement des transports anglais ?

— Je ne vous comprends pas très bien.

— Après tout nous avons Jeanne d'Arc et Napoléon à venger, dit Lehameau.

— Oui, je me demande comment les Français ont pu s'allier avec des gens qui leur ont fait tant de mal.

— Qu'est-ce que je vous disais, dit Lehameau.

— Alors, vous pensez bien ce que vous me disiez l'autre soir, dit M. Frédéric ne saisissant pas le sens exact de la phrase : qu'est-ce que je vous disais.

— Monsieur Frédéric, est-ce que vous n'avez pas songé à moi comme un agent de ces grands desseins, un agent bénévole, sans doute, et modeste, mais efficace ?

— Quels grands desseins ? demanda M. Frédéric.

— M. Frédéric, il faut que vous me parliez franchement ou bien ne comptez plus me revoir. Oui ou non, cela vous intéresse-t-il de connaître le mouvement des transports anglais ? N'est-ce pas là où vous vouliez en venir ?

M. Frédéric ne répondit pas.

— M. Frédéric, pourquoi m'avez-vous caché que vous connaissiez mon cousin Geifer ? Il vous a parlé de moi hein ?

— Je fais des affaires avec lui, dit M. Frédéric.

— Et alors ?

— Monsieur Lehameau, dit enfin M. Frédéric, je crois sincèrement que vous êtes l'un des rares Français intelligents de notre époque, un de ceux qui ont compris que seuls notre empereur et notre peuple peuvent sauver l'Europe du péril jaune, du péril russe et du péril anglais. Du péril juif aussi cela va sans dire. Je suis heureux, monsieur Lehameau, je suis fier de rencontrer chez un Français une pareille compréhension, et j'espère que nous pourrons tous les deux collaborer, selon nos faibles moyens, à la noble mission de la nation allemande.

Ce que Lehameau ne pouvait pardonner à M. Frédéric, c'était de s'être assis à cette place, là, devant lui, à sa

table, de s'être fait inviter, d'avoir souillé son seuil et son foyer. Il irait le lendemain sur la tombe de sa femme.

XIV

Le lendemain on apprit que le bateau-hôpital la *Zbelia* avait été torpillé en rade du Havre par un sous-marin allemand. La plupart des passagers avaient été sauvés, disait-on. Il parut très évident à Lehameau qu'Helena devait être de ce nombre. Les femmes et les enfants d'abord, un naufrage n'est pas difficile à imaginer, pas plus qu'un incendie. Il était habitué aux catastrophes Lehameau, il ne connaissait que ça les sinistres. De temps à autre des gens y échappent, aux catastrophes, aux sinistres.

Saine et sauve Helena.

Saine : ce corps, ce visage, cet espoir, ces yeux. Ces dents. Ses dents n'étaient pas très bien rangées, ce n'est pas un signe de bonne santé, cela ne fait rien. Cette oreille : son oreille : le lobule sain d'une oreille saine. La fermeté de sa croupe.

Sauve : vivante. Re-vivante.

Cela lui parut très évident, Helena saine et sauve, Helena.

Helena. Helena.

Helena.

Cela lui parut tellement évident que cela ne pouvait le détourner de son projet.

Autour de lui on vitupérait la barbarie allemande. Tout de même fallait-il être sauvage et malfaisant pour couler un bateau-hôpital. Est-ce bête, est-ce méchant. Lehameau écoutait sans rien dire ; il trouvait qu'il fallait un certain courage et une belle audace pour venir à quelques kilomètres des côtes françaises torpiller un convoi escorté de navires de guerre. Des deux appréciations complémentaires, laquelle était la plus impor-

tante ? Peuh, il réfléchirait à cela plus tard. Songeant à M. Frédéric il haussa les épaules, peuh.

S'avouant franchement malade à son supérieur hiérarchique, Lehameau obtint une après-midi de repos. Après le déjeuner, il prit le tramway et se rendit au cimetière. Il s'arrêta devant des tombes d'Anglais, regardant le nom des régiments, s'intéressant aux provenances. Plus loin des stèles s'ornaient de caractères arabes. Il marchait lentement, s'instruisant. Le vent, le vent soufflait toujours, c'était un dur hiver, les arbres étaient décapés, seules pendues aux croix se conservaient les fleurs artificielles.

La même dalle de granit portait gravés les noms dorés de Zéphyrine Lehameau, d'Évodie Lehameau et d'Émilie Lehameau, sa mère, sa belle-sœur, sa première belle-sœur, et sa femme. Il s'immobilisa tête nue devant la pierre, les mains croisées, mais il ne priait pas. Il savait bien d'une part que les défunts sont respectables, mais de l'autre il croyait que quand on est mort c'est pour longtemps. Alors il se découvrait, se signait, croisait les mains, mais il ne priait pas. Il ne priait pas mais ça ne l'empêchait pas de pleurer. Il pleurait le corps immobile, sans hoquets, ni sanglots, comme il en avait l'habitude. Il pleurait ainsi pendant une dizaine de minutes.

C'était très long, dans le froid.

Il était tout seul dans le froid.

Il pleura donc ainsi pendant une dizaine de minutes, puis il s'essuya le visage, se signa, se recouvrit, s'éloigna.

Il poursuivit sa promenade, lisant les inscriptions, critiquant les épitaphes, étudiant des dates et des parentés. Il musait. Au bout d'une allée il aperçut les derniers restes d'un cortège qui se dispersait. Il s'approcha de la fosse toute fraîche, observant les deux fossoyeurs dans l'exercice de leur métier. Ainsi, songea-t-il, telle serait dans bien peu de temps la situation de M. Frédé-

ric, dans une boîte avec de la terre s'égrenant sur lui. Il voyait très bien M. Frédéric allongé dans un cercueil avec douze balles dans la peau. Ça lui irait très bien à M. Frédéric, c'était même pour lui une destination toute indiquée, et après tout il ne demandait qu'à sacrifier sa vie pour sa patrie, M. Frédéric.

Lehameau poussa un petit rire bref, immédiat.

Les deux fossoyeurs s'arrêtèrent surpris et le regardèrent. Il ne présentait rien de surprenant. Ils avaient dû se tromper, mal entendre. Lui, il continuait à les surveiller et ne bronchait pas. Ils se sentaient gênés. Il leur parut alors obligatoire de faire un brin de causette avec lui, rien que pour alléger l'atmosphère et établir entre eux des rapports humains.

— Mon lieutenant, fit l'un d'eux, vous ne savez pas qui c'est qu'on enterre là ici en ce moment ?

— Non.

— Ducouillon. Vous savez bien, mon lieutenant, Ducouillon le chanteur comique des Folies-Bergères, ah un rigolo. Moi, mon lieutenant, tel que vous me voyez je l'ai entendu chanter. Pas vous ?

— Non.

— Il chantait :

quand hon haime hon hest hun himbéciiiile
hon hécoute que ses sentiiiiments,

ah, il était rigolo.

Lehameau, lui, ne supportait que les rigolos silencieux, ceux du cinéma. Il tourna le dos aux fossoyeurs et s'en fut sans les saluer. Ils se remirent à leur labeur en émettant des réflexions philosophiques.

Il s'éloignait d'un pas rapide et sûr ; il venait de découvrir ceci, que c'était les vacances du Jour de l'An, qu'Annette par conséquent ne devait pas être à l'école et qu'il pourrait sans doute l'emmener au cinéma, au Kursaal, par exemple.

Son coup de sonnette à la porte de la villa fit apparaître la Grande sœur Madeleine sur le perron. Elle lui fit signe d'entrer. Il entra.

— Bonjour Bernard, dit Madeleine. Alors, tu t'es bien amusé l'autre soir ?

— Oui. C'est vrai. Je me suis bien amusé.

Il s'étonnait qu'elle le tutoyât.

— Tu sais, fit-elle, tu peux m'embrasser. Tu en as pris l'habitude l'autre soir.

Il l'embrassa.

— Qu'est-ce que tu veux que je t'offre ? Un visqui, une menthe verte ? Tu veux que je te fasse du thé ? Bien chaud avec du rhum dedans, c'est pas mauvais par ce froid.

— Je veux bien un rhum, sans thé.

Il s'étonnait du silence de la maison.

— C'est gentil d'être venu me voir, dit Madeleine.

— Où est Annette ?

— Alors ce n'est pas moi que tu es venu voir ?

— Annette n'est pas là ?

Elle rit.

— Fallait-il que tu sois saoul l'autre soir, tu ne te rappelles pas que je t'ai dit qu'elle allait chez sa grand-mère à Caudebec avec Polo, pendant les vacances. Tu ne te rappelles pas ?

— Non. Je ne me souviens pas du tout.

— Fallait-il que tu sois saoul, dit Madeleine. Je ne sais pas si c'est pour ça que tu m'embrassais tout le temps.

— Je vous embrassais beaucoup ?

— Tout le temps. Mais ce n'était pas sérieux, si ?

Lehameau avala son verre de rhum.

— D'ailleurs, dit Madeleine, je ne trouvais pas ça désagréable du tout. Tu me plais, tu sais.

Elle lui demanda :

— Tu es marié ?

— Non.

— Tu as une petite amie ?

— Non.

— Une liaison avec une femme mariée ?

— Non.

— Des femmes de passage ? Des poules ?

— Non.

— Je suis sûre que tu ne vas pas rue des Galions.

— En effet.

— Alors quoi ? Tu me fais marcher. Je sais qu'avec ma petite sœur tu es très correct. Tu n'es pas un vicieux. Tu n'a pas une tête à avoir des sales vices comme les Bicots. Tu me fais marcher, tu ne veux pas me dire la vérité.

— Je suis chaste, dit Lehameau.

— Oh, fit Madeleine.

De la stupéfaction elle passa à l'apitoiement.

— Pourquoi ? Tu ne peux pas ?

Ça c'était drôle.

— Je ne sais pas, dit Lehameau en riant brusquement. Je n'ai pas essayé depuis treize ans.

— C'est pas possible, tu me racontes des histoires.

— C'est vrai.

Elle le regardait en silence, très intéressée. Soudain elle s'écria :

— J'ai deviné. La première fois ça t'a dégoûté, alors tu n'as pas voulu recommencer. J'ai connu des types comme ça.

— Non, ce n'est pas cela du tout. Je t'en prie, ne me pose plus de questions.

— Mais enfin tu n'en as jamais envie ?

— Si. Cet hiver. J'étais amoureux d'une Anglaise, mais très fort tu sais, je la désirais, j'en étais obsédé, ça me tordait là, au milieu de la poitrine comme une angoisse.

— Tu l'aimais quoi.

— Elle, elle ne voulait pas. C'était une jeune fille, une vraie jeune fille anglaise pour qui le mariage est une chose très importante. Je ne dis pas que le mariage ne soit pas une chose très importante, mais enfin je ne pouvais tout de même pas l'épouser vu les circonstances où nous nous trouvons. Et maintenant elle est partie, tout est fini. Tout est fini.

Il pensa mais ne dit pas : je ne suis même pas sûr qu'elle soit encore vivante.

Madeleine le regardait ; elle le trouvait beau, sympathique, touchant. Elle n'écoutait même plus ce qu'il disait.

Enfin bref, ils couchèrent ensemble.

Debout derrière la porte de sa boutique, Mme Dutertre regarda tomber la neige ; soupira, retourna s'asseoir et reprit sa lecture. Il n'y avait aucun espoir qu'un client pût sortir de ce silence épais et froid. Elle frissonna et se leva pour aller remettre du charbon dans le poêle et de l'eau dans la bouillotte qui ne chantait plus. Elle s'arrêta pour encore une fois regarder tomber la neige ; retourna s'asseoir et reprit sa lecture qu'elle interrompit aussitôt pour voir ce que faisait Saturnette, sa nouvelle chatte. Saturnette dormait dans sa fourrure, derrière le poêle. Mme Dutertre trouvait sa nouvelle chatte particulièrement égoïste. Elle soupira ; leva les yeux pour regarder, par delà les vieilles estampes de sa vitrine, la neige tomber ; reprit de nouveau sa lecture.

Vers les trois heures la rue Casimir-Périer était devenue complètement blanche. Mme Dutertre croisa son fichu sur sa poitrine desséchée, et mit le nez dehors pour enregistrer le spectacle, un monde blafard et dépeuplé.

Elle rentra vivement dans sa coquille de bouquins ; prit l'eau de sa gazouillante bouillotte ; alla quérir deux morceaux de sucre, un verre, une cuiller et la bouteille de rhum ; se confectionna un petit grog soigné, qu'elle but par petites gorgées, en faisant beaucoup de bruit. Tout cela ne parut point troubler le sommeil de Saturnette. Mme Dutertre soupira ; se rassit ; et reprit sa lecture.

Elle lisait *Le Journal d'un Bourgeois de Paris sous Charles VI et Charles VII* : Item, en ce temps estoient les loups si affamés, qu'ils desterroient à leurs pattes les corps des gens qu'on enterroit aux villaiges et aux champs ; car partout où on alloit, on trouvoit des morts et aux champs et aux villes, de la grant pouvreté, du cher temps et de la famine qu'ils souffroient, par la maudite guerre qui toujours croissoit de jour en jour de mal en pire.

Ça durait comme ça pendant des pages et des pages. Ce n'était pas drôle l'Histoire, songeait Mme Dutertre, arriverait-on jamais à sortir les hommes de là, elle en désespérait. Et dire qu'il y avait seulement trois ans, il y avait encore des tas de gens qui non seulement se croyaient heureux mais encore pensaient que ça durerait tout le temps comme ça, en s'améliorant même, et d'autres pour qui la Paix était descendue sur terre pour s'y établir à jamais. Mme Dutertre soupira puis reprit sa lecture : Item, en ce temps estoit très grant mortalité, et tous mouroient de chaleur qui au chef les prenoit et puis la fièvre ; et mouroient...

Mme Dutertre vit alors Lehameau.

Il s'ébroua un peu avant d'entrer et cogna ses souliers contre le seuil pour les débarrasser de la boue congelée qui les ressemelait.

— Voilà une heureuse surprise, s'écria Mme Dutertre en fermant joyeusement son livre. Ça fait au moins six semaines que je ne vous ai pas vu. Vous n'avez pas été

malade j'espère. Je suis bien contente que vous soyez venu, je m'ennuyais mortellement et surtout après vous. Je suis absolument ravie. Vous voulez que je vous fasse un petit grog pour vous réchauffer ? Crotte, j'ai oublié de remettre de l'eau dans la bouillotte. Attendez un instant, je vais en remettre, ce ne sera pas long.

Elle remit donc de l'eau dans la bouillotte.

— Alors, mon cher ami, reprit-elle, qu'êtes-vous donc devenu durant tout ce temps ? Ce sont vos amours qui vous ont ainsi retenu loin de moi et vous ont empêché de me faire une petite visite de temps en temps ?

Lehameau réfléchit :

— Ma foi oui, répondit-il en souriant, ce sont mes amours.

— Racontez-moi ça, dit Mme Dutertre.

— J'étais venu plus ou moins pour cela, dit Lehameau, tout au moins pour vous annoncer une ou deux nouvelles.

— Ah ! Je vous écoute.

— La première nouvelle, madame Dutertre, c'est que je suis fiancé.

— Ah ! Toutes mes félicitations. Eh bien ça c'est une nouvelle. Comment ça s'est-il passé. Qui est-ce ?

— C'est une demoiselle Rousseau, dit en termes bourgeois le visiteur. Vous ne connaissez sûrement pas, c'est une famille modeste, très modeste. Plutôt dans le genre ouvrier, ajouta-t-il timidement.

— Vous allez vous mésallier, monsieur Lehameau ?

— C'est un bien gros mot, fit-il en riant. Après tout je ne sors pas de la cuisse de Jupiter, ajouta-t-il d'un air bonhomme. Enfin je l'aime c'est le principal, non ?

Mme Dutertre le regarda avec suspicion.

— Vous m'étonnez, murmura-t-elle.

— Pourquoi ? Vous trouvez cela extraordinaire que j'épouse, un jour, plus tard, une jeune fille que j'aime parce qu'elle est, ma foi, sans le sou ?

— Je trouve cela tout naturel, et même louable. Mais de votre part, cela m'étonne. Et votre frère qu'est-ce qu'il en dit ?

— Je lui en ai à peine parlé. Vous savez, lui, il juge tout du point de vue grande-guerre. Comme je retourne au front, il me croit tout permis. Parce que voici la seconde nouvelle, madame Dutertre, ma convalescence est terminée ; elle a été je dois dire assez longue.

— Vous retournez au front, ah, mon Dieu, quelle guerre, quelle guerre, toutes les pensées vous accompagnent, tous mes vœux, monsieur Lehameau, Bernard, permettez-moi de vous appeler Bernard.

Elle se tamponna les yeux.

— Voilà trop de nouvelles à la fois, ajouta-t-elle.

Glissant sur le parquet comme un fantôme lamentable elle alla faire deux grogs de l'eau frémissante. Les deux grogs furent appréciés en silence. La neige continuait à choir, en lourds paquets.

— Quel temps quel temps, murmura Mme Dutertre.

— Un temps d'hiver, dit Lehameau gaîment. Un temps de février. S'il ne tombe pas de neige en hiver, quand donc en tombera-t-il ? C'est encore mieux qu'il en tombe en hiver qu'en été, vous ne trouvez pas ?

— Si fait. C'est comme ça qu'il faut prendre la vie. En effet. Mais la vie, Bernard, la vie des hommes, ce n'est pas comme le temps. A partir d'un certain moment il n'arrête plus de neiger. Il neige, il neige, il n'arrête plus de neiger, ça devient une lourde douleur, vous ne pouvez pas savoir, et le beau temps ne reviendra plus, on peut en être certain.

— Cela vaut encore mieux qu'il neige quand on est vieux que lorsqu'on est jeune, vous ne trouvez pas ? Et puis la neige c'est beau aussi : la vraie neige.

— Vous êtes devenu un sage, murmura Mme Dutertre avec amertume. C'est sans doute parce que vous aimez. Mais tout ça ne m'empêchera pas de pleurer de grosses

larmes quand je penserai à vous, Bernard, là-bas dans les tranchées, dans la boue quelle horreur.

Elle recommença à se tamponner les yeux.

— Allons, allons, madame Dutertre.

Il ajouta, très objectif :

— Ce n'est pas gai, précisément.

Ils finirent leur grog en silence.

— Eh bien, voilà, dit Bernard. Je vais vous faire mes adieux. Je vais voir ma fiancée maintenant.

Mme Dutertre restait muette, les yeux fixes, comme congelés.

— Je vais me sentir atrocement seule, murmura-t-elle.

Puis elle bougea. Elle reprit un aspect un peu plus animé.

— Et vous savez, dit-elle, M. Frédéric ne vient plus me voir, lui non plus.

— Je m'en doute, dit Bernard.

— Pourquoi donc ? Il lui est arrivé quelque chose ?

Un court temps Bernard hésita. Puis :

— A l'heure qu'il est il doit être fusillé M. Frédéric.

— Comment ? qu'est-ce que vous dites ?

— Je dis que les autorités militaires françaises ont jugé nécessaire la suppression physique de cet individu.

— Lui ? C'en était un ?

— Oui.

— Ah, mon dieu, quelle guerre, quelle guerre. Je ne l'ai pas soupçonné un seul instant.

— Il était si érudit, hein.

— Je le trouvais sympathique. La canaille. Le salaud. Qui l'aurait cru ?

— Moi. Mais peu importe. A quoi bon le haïr. Je ne suis pas de ceux qui s'étonnent qu'il y ait dans la nature des scorpions et des poux.

Mme Dutertre le regardait faisant un grand effort pour déchiffrer l'être nouveau qui se présentait à elle.

— Alors, finit-elle par dire, vous ne haïssez plus les pauvres, ni les misérables, monsieur Lehameau ?

— Ni les Allemands même, madame Dutertre, répondit-il en souriant. Pas même eux. Pas même les Havrais, ajouta-t-il en riant.

— Il faut alors que vous soyez devenu un bien grand sage, dit Mme Dutertre en essayant de plaisanter.

Bernard se leva.

— Eh bien, madame Dutertre, adieu. Je m'en vais à la guerre, comme tout le monde.

Elle lui prit la tête dans les mains et l'embrassa sur les deux joues.

— Adieu mon garçon.

Il disparut brusquement.

Les rues étaient blanches et vides. Il attendit longtemps un tramway. Qui le traîna péniblement vers la hauteur. Autour du fort de Tourneville le vent galopait comme un chien fou qui essaie de se mordre la queue. La neige dansait. Enfin Bernard arriva devant la villa aux animaux de faïence. Il sonna, aperçut un geste sous un rideau levé, entra.

Il s'essuya poliment les pieds. Madeleine le débarrassa de ses vêtements chargés d'une poudre glacée. Un pas léger se fit entendre dans l'escalier et Bernard sentit se presser contre lui un petit corps chaud et vibrant, une flamme.

— Annette, murmura-t-il, ma vie, ma vie, ma vie.

Dehors il n'avait jamais fait aussi froid.

RAYMOND QUENEAU

Fin

D'UN JOURNAL INTIME
(*fragment*)

Les « Journaux » que tenait Tolstoï dans la dernière année de sa vie, le « Grand Journal » comme le « Journal pour moi seul » ont trait la plupart du temps, on le sait, aux reproches et aux violences de Sophie Andréevna Tolstoï, à l'amitié de Tchertkoff, à la querelle du testament.
Voici trois pages, détachées du « Grand journal », où Tolstoï « revient à sa pensée » :

17 mars 1910. — Il me semble que j'ai beaucoup de pensées à noter :

1. S'il existait un homme tout à fait ignorant de la vie des hommes de notre monde chrétien et qu'on vînt lui dire : il y a des gens qui se sont organisé une telle vie que la majeure partie d'entre eux, quatre-vingt-dix-neuf pour cent, ou peu s'en faut, vivent dans un incessant travail physique, en subissant une pénible misère pendant que l'autre partie vit dans l'oisiveté et le luxe ; si cette centième partie a sa religion, sa science, son art, quelle doit être sa religion, sa science, son art ? Je pense qu'il n'y a qu'une réponse possible : une religion, et une science, et un art dénaturés et mauvais.

. . . .

12 mai.

Je suis en vie. Fait une promenade le matin, et bien réfléchi. Mais ensuite, faiblesse ; je n'ai rien fait. Seulement lu : sur la religion. Appris du nouveau sur la religion chinoise [1]. Cela éveille bien des pensées. Monté à cheval

1. Tolstoï lisait à ce moment le livre du théologien allemand Otto Pfleiderer : *De la religion et des religions.*

avec Boulgakoff. A la maison, atmosphère pénible pour diverses raisons. Une petite lettre de Sacha. Conversations avec le boutiquier et le garde champêtre. A noter :

1. Comme il est facile aux individus aussi bien qu'aux nations de s'assimiler ce qu'on appelle la civilisation, la vraie civilisation ! Suivre un cours à l'université, se curer les ongles, se faire servir par le tailleur et le coiffeur, faire un voyage à l'étranger, et voilà un civilisé tout achevé. Et pour les nations : avoir autant de chemins de fer, d'académies, de fabriques, de dreadnoughts, de forteresses, de journaux, de livres, de partis, de parlements qu'il est possible, et voilà la nation la plus civilisée. C'est bien pour cela que les hommes — individus comme nations — s'attachent à la civilisation et non à l'instruction. Celle-là est facile, n'exige pas d'effort et appelle l'approbation ; au contraire, celle-ci exige un effort intense, et loin d'appeler l'approbation, elle est toujours méprisée et haïe de la majorité parce qu'elle dénonce le mensonge de la civilisation.

. . . .

13 mai. — A noter :

1. Le plus grand nombre des hommes demande du travail, comme une grâce ; il suffit de se le rappeler pour voir clairement combien notre vie est horrible dans son immoralité et sa sottise, dans ses dangers et sa détresse.

2. Il en est de la médecine comme de toutes les sciences : elle s'est avancée loin, sans preuves : un petit nombre d'hommes connaissent des subtilités inutiles, alors que le peuple manque des notions d'hygiène les plus simples.

3. J'ai beau vouloir vivre seulement devant Dieu, je ne le puis. Je ne dirai pas que je me soucie du jugement des hommes, je ne dirai pas que je les aime, mais il est un fait certain que je ne peux empêcher, c'est que je les ressens spontanément tout comme je ressens mon

corps, bien que ce soit plus faiblement et d'une autre manière (Exact).

. . . .

A noter :

4. Le mal est une superstition ; la meilleure preuve en est que la mort est couramment considérée comme un mal. Pour moi, je sais qu'elle n'est pas un mal.

. . . .

Marché à pied avec plaisir. Tchertkoff est venu. Arrivée de Tania. Bonne conversation avec les moujiks. Plutôt sur un ton de plaisanterie bon enfant. En rentrant j'ai dormi. Gorboff, marchand civilisé. Quel ennui.

1. Qu'il serait bon de répondre sincèrement à la question : « Comment va ta santé ? — Je n'en sais rien, ça ne me regarde pas. »

. . . .

6 octobre. — Levé plus alerte, mais très faible. Je me suis promené. Noté certaines choses. Sacha les recopiera. A noter maintenant :

1. En me promenant j'éprouvais d'une façon particulièrement claire et vive, la vie des veaux, des brebis, des taupes, des arbres — chacun, bien ou mal enraciné, fait son œuvre — un rameau a poussé pendant l'été ; la graine a produit un sapin, le gland est devenu un arbre, un petit chêne, et ils croîtront, ils deviendront des arbres séculaires, et d'eux sortiront de nouveaux arbres, et de même pour les brebis, les taupes, les hommes. Et cela s'est passé pendant un nombre infini d'années, et cela va se passer pendant un temps tout aussi infini, et cela se passe en Afrique, et aux Indes, et en Australie, et sur chaque coin du globe. Or, il y a des milliers et des millions de globes comme celui ci. Une fois qu'on a clairement compris cela, combien paraissent ridicules tous les discours sur la grandeur de quoi que ce soit d'humain, ou de

l'homme lui-même. Parmi les êtres que nous connaissons, oui, l'homme est supérieur aux autres, mais de même qu'en descendant l'échelle à partir de l'homme, l'on trouve un nombre infini d'êtres inférieurs que nous ne connaissons qu'en partie, de même en remontant l'échelle, il y a sans doute une infinité d'êtres supérieurs que nous ne connaissons pas parce que nous ne pouvons les connaître. Or, si telle est la place de l'homme, il est ridicule de parler à son propos de quelque grandeur que ce soit. La seule chose qu'on puisse souhaiter d'un être humain, et de soi même, c'est seulement de ne pas trop faire de sottises. Oui, cela seulement...

L'homme a conscience de sa vie comme si elle devait toujours être et si elle avait toujours été, et je ne dis même pas toujours dans le temps ; mais il en a conscience comme de ce qui est seul à exister. Mon corps est sorti du sein de ma mère, mais moi, — un tout autre moi — je *suis*.

Le reproche ordinaire qu'on fait aux hommes qui expriment leurs convictions est qu'ils vivent en désaccord avec ces convictions et que, par conséquent, leurs convictions ne sont pas sincères. Mais si l'on y réfléchit sérieusement, on comprend que c'est exactement le contraire qui est vrai. Comment un homme intelligent quand il exprime des convictions avec lesquelles sa vie ne s'accorde pas, ne verrait-il pas cette contradiction ? Et s'il exprime quand même ces convictions qui sont en désaccord avec sa vie, il faut seulement y voir la preuve qu'il est sincère au point de ne pouvoir se retenir de dire ce qui montre sa faiblesse ; simplement, il n'accommode pas ses convictions à sa faiblesse, comme font la plupart des hommes.

. . . .

23 octobre. — La lettre à Dosseff [1] est pour moi sur-

1. Kh. F. Dosseff avait envoyé à A. K. Tchertkoff une lettre dans laquelle

tout un programme que je suis encore très loin d'exécuter ; ma conversation avec Novikov suffit à le montrer. Ce qui atténue la faute, c'est le foie. Oui, il faut que le foie lui aussi obéisse et, de plus, serve. *Je m'entends* [1]. A noter.

J'ai perdu la mémoire de tout, de presque tout le passé, de tous mes écrits, de tout ce qui m'a conduit à la conscience où je vis maintenant. Autrefois, jamais je n'aurais pu imaginer un état où je me souvienne à toute minute de mon « moi » spirituel et de ses exigences ; c'est dans un tel état que je vis maintenant presque toujours. Et cet état, je l'éprouve sans effort. Il me devient coutumier. Tout à l'heure, après la promenade, je suis allé trouver Semion, je lui ai parlé de sa santé, et j'ai été content de moi ; plus tard, en passant à côté d'Alexis, je n'ai presque pas répondu à ses affables bonjours. Je m'en suis tout de suite aperçu, et je me suis blâmé. Voilà qui donne de la joie. Et c'est là ce qui ne pourrait pas être si je vivais dans le passé, si j'avais conscience ou souvenir du passé. Je ne pourrais pas, comme maintenant, vivre d'une vie placée pour la plus grande part hors du temps, dans le présent. Comment ne pas me réjouir de la perte de ma mémoire ? Tout ce que j'ai élaboré dans le passé (ne fût-ce que mon travail intérieur dans mes écrits), je vis de tout cela, j'en profite, mais je ne me souviens pas du travail en lui-même. Étonnant. Et cependant, je crois que ce changement heureux se produit chez tous les vieillards : toute la vie est concentrée dans le présent. Comme c'est bien !...

LÉON TOLSTOI

(*Traduit du russe par* R. A.)

il disait que Tolstoï était l'esclave de sa femme et s'indignait qu'il n'eût pas encore pu rompre avec elle et avec sa vie « de riche et de seigneur ». V. G. Tchertkoff répondit à Dosseff par une longue lettre dans laquelle il justifiait en tous points la conduite de Tolstoï.

1. En français dans le texte.

CHRONIQUE DE CAËRDAL

15 septembre. — DIEU SEUL FAIT L'HOMME LIBRE. — On ne fait pas sa part au mal. Dans l'individu, le gendarme marque la limite ; au delà, les murs de la prison, la corde ou le cachot. Il n'y a pas de borne au mal, quand l'État l'exerce et qu'il s'en fait une pratique, celle du souverain. On trouve toujours des juristes pour donner un code et une justification à l'État assassin. Machiavel est là, le vil sophiste.

Neuf fois sur dix, les sots, les médiocres ou les moins dignes sont à la tête de la démocratie : ils sont le produit de l'élection ; et la masse des citoyens, en politique comme en tout ordre de la pensée, oscille entre l'ignorance et la sottise. Mais elle a une certaine conscience du bien, un certain sens du droit, une certaine volonté d'être libre. Il n'est pas non plus interdit de croire qu'un grand esprit ou un grand caractère puisse, un jour ou l'autre, guider l'état démocratique. On peut l'espérer ; on y peut tendre à tout le moins.

Au contraire, l'état despotique est fondé sur la contrainte, a violence et, s'il faut, sur le crime. L'injustice est l'usage pour lui, et non l'abus. On peut dire que toute tyrannie est criminelle à l'égard de la liberté, n'y eût-il qu'un seul homme libre dans la Cité. Or, tout ce qui est contre la liberté, est contre l'Esprit.

Le pouvoir despotique se fait une doctrine du bon plaisir, qui est le plus souvent la misère et la torture des sujets qui y sont soumis. La raison d'État suffit à tout. Mais comme elle est étrangère à la géométrie, cette raison s'oppose à la raison même, qui a la justice pour limite.

Les rois absolus sont des tyrans légitimes. Ils ne sont pas rois, s'ils ne sont absolus. Despotes, ils le sont dans le fond et dans la doctrine. Ils prétendent même tenir de Dieu leur

privilège de tyrannie : en quoi ils mentent. D'ailleurs, le despote ment toujours, quoi qu'il fasse. La fonction le veut ainsi. Un heureux hasard en fait des Saint Louis. Le hasard contraire, mille fois moins rare, fait les Tibère, les Néron, les Tamerlan, les Ivan le Terrible, les Soulouque et les Hitler.

Sous nos yeux, dans l'horreur du cataclysme, où peut sombrer le monde chrétien, un fait est éclatant : l'affreuse Apocalypse de la canaille infernale est le fait de deux souverains absolus. Jamais la France ni l'Angleterre n'auraient ouvert les digues à cette marée de douleurs, de carnage et de sang. Elle est due aux deux despotes, uniquement. L'Occident paisible était pacifique et veut toujours l'être.

L'empire allemand est la Bête mue par la rage et qui veut la donner à l'Europe. Pour finir, elle ouvre le chenil russe à une meute enragée, en proie au même délire d'extermination qu'Hitler, ce maudit entre tous les maudits.

***

20 septembre. — SENS CHRÉTIEN. — Un peuple comme la France peut n'aller jamais à l'Église : il est chrétien dans les moelles. Ses erreurs même sont chrétiennes et ses excès, quand il veut introduire la politique dans l'ordre du sentiment. Nation Très Chrétienne : elle a l'Évangile dans le sang. Jusqu'ici, l'Allemagne a été une tribu antichrétienne. Elle n'est jamais si cruelle, si fourbe et si brutalement cynique, sous le masque des principes, qu'aux temps où elle se dit et se croit juste. Son droit est le bon plaisir de la force ; sa loi, la terreur. La guerre est-elle éternelle entre Jésus et Odin ? Je ne sais. Je ne suis pas devin. D'un seul mot, il faut que l'ancien homme passe de la vie païenne à la conscience chrétienne : L'homme ancien dans les deux sens : le vieil homme et l'homme antique. Tibère, Caligula, Néron et les autres sont des rois, après tout, peu différents de tous les despotes, dans l'antiquité. Parmi nous, ils ne peuvent être que des monstres. Suétone lui-même le dit de Caligula : *Reliqua de monstro*. S'il le pense, c'est qu'il vit déjà, sans le savoir, dans le IIe siècle du Christ.

Les aviateurs ont droit à un saint Archange : saint Michel,

qui fut toujours avec Jeanne d'Arc ; ou saint Gabriel, l[e] messager du ciel : *Ave, Victoria.*



Vertu de la Pologne : elle est sublime. Une nation crucifiée par devant et par derrière, poignardée dans le cœur et dans le dos par les plus lâches ennemis. Tout ce qu'il y a d'humains dans le monde souffre de cette plaie. Sublime, vertu sublime : elle expie toutes les erreurs de la Pologne. Plus d'emphase ici, ni duplicité, ni panache, ni cette vanité, ce vague dans la prophétie à tout propos, ce discours obscur, grande bouche et faible pensée, qui gâtent leurs meilleurs poèmes. Le courage héroïque emporte tout. Les hommes, les enfants, les femmes meurent pour s'assurer un droit éternel à la vie. Le respect de l'univers les entoure. Seul, le plus vil des ennemis, cinq cent mille fois assassin ose vomir l'injure sur ses victimes ; il mêle son crachat à la mer immense de sang qu'il fait couler. Il se déclare « satisfait » de son œuvre. La Pologne sera l'Erinnye attachée au flanc de l'Allemagne et qui l'étranglera justement.



21 septembre. — NEUTRES. — Selon l'Évangile, Dieu vomit les tièdes : tous ceux qui ne sont ni chauds ni froids à l'égard du bien et de la justice.

Y a-t-il un neutre au monde qui ose tenir la balance égale entre l'infâme Hitler et la Pologne ? entre l'ignoble Alle-

magne, serve de tous les crimes et l'Occident, France et Angleterre, dressé contre le parjure quotidien et l'universel assassinat ?

Il faut en finir avec le préjugé d'un peuple honnête, qui obéit en tout et toujours à de perpétuels assassins.

La guerre, cette fois, n'est pas entre la France et l'Allemagne : elle est entre l'humain et l'inhumain, entre l'homme et la brute, entre la loi et la violence, entre le contrat, la signature, la bonne foi et les faux serments, le meurtre et le parjure.

Qui menace la Roumanie, la Hongrie, Belgrade, Salonique, les États Baltes, le Danemark, la Hollande et la Belgique ? Est-ce la France ? est-ce l'Angleterre ? Il faudrait mentir comme cent millions d'Hitler et cent millions de Staline ensemble, pour l'oser soutenir ? Sur tous ces petits peuples, pèse le destin de la Bohême, de la Pologne et de l'Autriche. Ce n'est pas la France ni l'Angleterre qui demain iront ravager Bucarest, Budapest, Belgrade, Helsinki, ni Kaunas, ni Amsterdam ni Bruxelles. Ni la France ni l'Angleterre n'entendent voler, à gauche et à droite, l'or, la terre, le blé, le pétrole ni le fer.

Les deux grandes nations de l'Occident n'entendent pas réduire les petites nations en esclavage.

L'Allemagne seule a décidé que tous les peuples seraient esclaves, et vivraient sous le fouet, pour servir la race maudite de Ludendorf, de sa femelle et de Streicher, ces maudits étant le « herrenvolk », comme ils se nomment eux-mêmes, qui doit régner sur le bétail humain par la terreur, le torturer et le faire travailler à son profit. Où, jamais, une telle doctrine a-t-elle été prêchée, enseignée et populaire à Londres ou à Paris ? Elle est celle des Allemands, et les neutres ne l'ignorent pas. Ils n'ont pas le droit de dire qu'ils l'ignorent. La race maudite le proclame partout. Bien plus : elle se propose de détruire tout ce qui lui résiste. Ce dessein est le leur, et leur démence l'affiche. Le système de la Guerre Totale

est celui de l'extermination : on massacrera tous les peuples qui ne veulent pas vivre dans l'esclavage de l'ennemi le plus cruel, le plus servile lui-même et le plus inhumain qui fut jamais.

Prévenus de toutes parts, les Neutres n'ont plus le droit d'être sourds ; ils ne l'ont pas d'être aveugles à l'horreur sans pareille qui s'étale au grand jour, depuis six mois, de Prague à Varsovie.

Neutres, c'est pour vous que la France et l'Angleterre se sont armées autant que pour elles-mêmes ; pour vous qu'elles versent leur sang. C'est vous qu'elles sauvent en se sauvant ; leur victoire sera la vôtre ; vous n'aurez de vie propre, vous n'aurez de liberté que la leur.

Votre salut à tous dépend du nôtre.

***

Il ne s'agit plus de politique, ici, ni de calculs, ni de profits. Il y va de l'homme même et du genre humain : car l'homme n'est rien, s'il n'est un être libre. Cette guerre est biologique : la question est de savoir si la bête humaine écrasera l'homme qui s'est élevé de la brute, au prix de tant d'efforts, de tant de douleurs, de tant de siècles, jusqu'à cette condition strictement humaine que l'Évangile seul a fini par établir dans le monde chrétien.

Sait-on enfin que la Belgique, la Hollande, la Suisse, les

États Baltes, la Pologne, la Yougoslavie, la Roumanie, la Grèce et la Turquie font ensemble cent trente millions d'hommes et trois ou quatre millions de soldats ?

Oublient-ils au réveil, chaque matin, leurs cauchemars de la nuit ?

***

N'avez-vous pas assez de raison pour comprendre qu'unis vous êtes encore maîtres de votre destin, et que, séparés, vous cesserez de l'être ? Un à un, vous serez détruits. Le sort de l'Autriche, de la Bohême, des Slovaques, de la Pologne, de Memel ne suffit-il pas à vous instruire ? N'avez-vous pas encore compris que les deux empires d'Occident combattent pour vous, en combattant pour eux-mêmes ?

Faut-il vous rappeler que les petites nations ont un droit égal ou supérieur aux plus grandes, et qu'elles sont le sel de l'histoire ? Qu'est-ce qu'Assur près de Sion ? Qu'est-ce même que Rome près d'Athènes ? Neutres, l'Europe est un trop gros artichaut, trop hérissé de pointes, pour que l'ogre l'avale d'un seul coup. Mais il peut le manger feuille à feuille.

Ignorez-vous encore que les Allemands sont des Mongols ?

ANDRÉ SUARÈS

LETTRE
D'ALLEMAGNE OCCUPÉE

Le 15 septembre. — Que vous dire ? Je ne sais plus du monde que quelques mètres cubes de terre autour d'un trou par le toucher, quelques centaines de mètres par la vue, quelques kilomètres par l'ouïe et l'ouï-dire (Ne parlons pas de la propagande aux armées : l'on n'a même pas jugé bon de nous apprendre que la guerre était déclarée). Cette offensive est triste et dure. Nous avançons lentement, nous commençons seulement à aborder le gros œuvre. Je conserve l'espoir que la guerre ne sera pas trop longue — tant sa préparation l'a été. Son sens ? La question ne se pose pas lorsqu'on y travaille ouvrièrement du dedans. Mais je suis content de me retrouver avec mes camarades (qui ont au moins éliminé de leur esprit certains contre-sens sur la guerre) et je ne voudrais la faire avec personne au monde qu'avec eux. Peut-être arriverons-nous à être des combattants de la paix ? En attendant, cela fauche autour de moi.

Je vous donne de mes nouvelles pour que vous me donniez des vôtres. J'espère que la revue va conserver sa liberté et sa vie, qui deviendront scandaleuses. Pourquoi ne pas discuter maintenant des buts de guerre et des moyens de paix. Du principe même de la guerre ? C'est *pendant* qu'il est bon et courageux d'en parler.

Je ne donne toujours pas bien lourd de ma peau.

***

20 septembre. —

Page censurée

L'ACTUALITÉ DU XXe SIÈCLE

Un des jeunes écrivains de la *N. R. F.* s'exclame dans une lettre pleine de vivacité qu'il m'envoie des premières lignes : « Comme les Français sont inactuels ! » Lui, prend le sens de l'actualité dans la Sarre. Mais le prendra-t-il pour toujours ? De l'affaire de 1914-1918, je doute que les Français aient ramené le sens de l'actualité. En tout cas, si une guerre le leur avait procuré à ce bref instant du XXe siècle, avant même qu'elle fût finie, ils l'avaient reperdu.

La grande actualité de ce siècle, née en 1904, s'est déclarée loin de chez eux, en Russie. Alors, s'est produit quelque chose qui a renouvelé toute la morale politique de l'Europe. Sur ce fait capital, les Français n'ont jamais vu que du feu — à commencer par ceux d'entre eux qui se sont fait russomanes, étant éblouis mais nullement éclairés par ce feu.

Cette actualité a continué de se former en Italie, en Allemagne ; elle a fortement marqué les esprits dans tous les autres pays de l'Europe, sauf dans les quelques pays de vieux libéralisme au Nord-Ouest (Belgique, Hollande, Pays Scandinaves) où les conférenciers français allaient renouveler encore récemment le sentiment de l'impunité de nos habitudes de pensée. Et, encore là, si lesdits conférenciers avaient été un peu curieux, ils auraient pu rencontrer pas mal d'observateurs qui voyaient l'Europe non pas seulement se façonner à une transformation, mais à une révolution. On aurait dû depuis vingt ans claironner tous les matins par la radio à chaque Français le mot dit à Louis XVI : « Non, Monsieur, ce n'est pas une révolte, mais une révolution ».

Quel était le fond de cette actualité ? C'est que l'extrême-gauche abandonnait la conception libérale et démocratique.

Prenez la situation politique en Europe en 1914, encore

au début de 1917. En gros, tout le monde à droite et à gauche accepte comme vrai et définitif moyen de vie politique le système libéral, démocratique, parlementaire. Certes, ce système ne fonctionne à plein que dans peu de pays, mais dans les autres l'élite de la droite comme de la gauche est résignée ou gagnée à l'admettre comme inévitable. Il en est ainsi non seulement dans l'Allemagne et l'Autriche impériales et aristocratiques, dans l'Italie et l'Espagne arriérées et politiquement truquées, mais encore dans les Balkans et même en Russie. Ici ou là on lui inflige des entorses, et en Russie on en retarde la première application, mais sans doute les plus farouches tzaristes eux-mêmes sont-ils persuadés qu'on y viendra tôt ou tard. Partout, aussi bien les soi-disant réactionnaires que les soi-disant révolutionnaires sont près de céder au système triomphant. Les Junkers comme les marxistes.

Qui s'élève en esprit contre cette idée immensément répandue que le système est durable, légitime et efficace ? Presque personne ; une poignée de syndicalistes révolutionnaires en France et en Italie ; Charles Maurras ; une poignée d'extrémistes russes dispersés dans les villes d'Europe.

Voyez ce qu'il reste de cette situation, vingt ans après.

C'est qu'un fait capital, qui détermine tout ce changement, s'était produit en 1903, à l'insu de tous. Un homme de gauche, Lénine, avait entièrement rompu avec toutes les façons libérales. Il avait créé, en rompant avec le parti social-démocrate russe, en formant le parti bolchevik, le premier parti totalitaire, où il était dictateur, et qui rompait avec toutes les conventions de la moralité libérale. Il était entendu pour lui comme pour ceux qui le suivaient qu'on arriverait au pouvoir et qu'on se maintiendrait au pouvoir par n'importe quel moyen. La force et la ruse étaient posées ouvertement comme seules règles. Les moyens électoraux et parlementaires ne seraient employés que comme accessoires à l'émeute et au coup de force. Lénine étudiait Clausewitz et non les manuels de droit constitutionnel. Arrivé au pouvoir il n'a fait que confirmer la méthode qui l'y avait amené. Et il s'est hâté de propager cette méthode à toute l'Europe. Il a ouvert pour toute l'Europe une école de machiavélisme et de

violence, où sont venus se former ou se déformer les communistes... et les fascistes.

Remarquez que d'un point de vue largement historique, rien de tout cela n'était nouveau. Lénine ne faisait que reprendre la leçon des Jacobins de 1792. Ceux-là avaient inventé coup sur coup le nationalisme, le militarisme, l'impérialisme, l'autoritarisme, le totalitarisme, tous les ISMES qui ont roulé depuis par toutes les routes du monde sur les roues de cent mille canons. Ils avaient inventé le parti unique, la doctrine d'État, la dictature issue de manipulations plébiscitaires ou de l'émeute et bien d'autres trucs effarants. Des Jacobins, les uns avaient encore précédé Hitler dans la laïcité païenne, les autres Staline dans l'athéisme, tous dans l'anti-cléricalisme et l'anti-christianisme.

Mais, entre temps, en Europe, la leçon de 1792 avait été peu à peu oubliée à gauche. Elle n'avait pas resurgi tout à fait pure ni tout à fait forte en 1848, ni même en 1871. En dépit des admirateurs de Marx, elle s'était à la fin du siècle de nouveau estompée. Les social-démocrates, les marxistes de l'Europe centrale comme de l'Europe occidentale en avaient reperdu le sens. Ils avaient tous plus ou moins versé dans un démocratisme libéral, qui survit encore chez les vieux socialistes de la IIe Internationale.

La nouveauté, de la part de Lénine, fut de remettre en pleine valeur une vieille recette bien connue des aventuriers, conquérants, révolutionnaires et « capitaines vainqueurs » de tous les siècles : à savoir que quand on veut faire une omelette, il faut casser des œufs. Lénine, en brave tartare né en plein XVIe siècle, cassa les œufs et les têtes avec entrain. La légère teinte d'hypocrisie qu'il avait pu parfois laisser entrevoir sur ses paroles a été complètement effacée par le Caucasien Staline, né en plein IXe siècle.

Rien ne se fait que par la gauche. Et la lumière vient de l'Orient. L'Europe n'était pas si civilisée qu'elle le croyait. La guerre avait fait craquer le vernis. Jamais les Europes centrale, méridionale, orientale n'avaient été pleinement imprégnées du libéralisme politique venu de Londres et de Paris. Le vieux fond reparut dans l'Italie rustique, l'Allemagne à demi-slave, les Balkans, la Pologne, les pays baltes

où grouillaient des masses primitives, dans l'antique Espagne, en Turquie. Ce furent Mussolini, Pilsudski, Hitler, etc.

Ces hommes-là aussi étaient des hommes de gauche, des socialistes, des chefs socialistes. On les a traités de renégats. Mais quand un homme primitif s'est cru socialiste révolutionnaire, il l'est et le reste. Je ne parle pas de nos bons socialistes français ou anglais qui ne cessent pas d'être socialistes quand ils deviennent ministres ; ils ne l'ont jamais été. Ce sont des libéraux, qui furent longtemps des libéraux honteux.

A Moscou, un homme de gauche, un socialiste s'était levé qui avait proclamé : « A nous, la violence, la ruse, la force. Rien de ce qui aura été employé par les conquérants, les despotes, les tyrans, les monarques absolus — les puritains de Cromwell, les Jacobins de Robespierre — ne sera négligé par nous. » Cela fut répété à Rome par le socialiste Mussolini, en Pologne par le socialiste Pilsudski, en Allemagne par le national-socialiste Hitler, en Turquie par cet autre homme de gauche Kemal-Ataturk. Cela ne fut pas ignoré dans la pratique par le socialiste-national Benès. Cela fut imité par les monarques balkaniques, les demi-dictateurs baltes. Cela fut encore imité au Portugal et en Espagne avec quelque façon aristocratique par Primo de Rivera et plus tardivement (par la force des choses) par le républicain Franco. En Asie, les Persans, les Chinois de Tchang-Kaï-Tchek, les Japonais en firent leur profit. L'Amérique du Sud, en grande partie, n'avait jamais pratiqué d'autres maximes.

Ainsi les deux tiers de l'Europe ont été balayés depuis vingt ans par un renouvellement total des valeurs, un bouleversement des tables comme celui qu'avait appelé et prophétisé Nietzsche, décidément autant que Marx le prophète de notre siècle.

A Londres, à Paris, à Bruxelles, à Genève, à Amsterdam, on secouait la tête, dédaigneux, incrédule, ignorant, inactuel. Les Français ont vécu depuis vingt ans, ignorant ou niant que cette révolution, cette « révision des valeurs » ne cessait d'avancer en Europe. Les grands journalistes, les écrivains politiques, les chefs d'État s'accordaient avec les revuistes de fin d'année pour dire que tout cela était une folie passagère, accidentelle. Accidentel : voilà le mot étonnant. Tout

cela était accidentel. Les dictateurs en série : accident ; les totalitarismes en série : accident ; les socialismes devenant nationalismes et les nationalismes devenant socialismes : accident. L'antisémitisme, l'anticléricalisme, l'antichristianisme : délires d'un soir.

Maurras, qui seul voyait juste, ne pouvait rien, ayant enveloppé ses principes de philosophie politique parfaitement sûrs dans le vocabulaire désuet des plus vieilles querelles françaises. Les autres nationaux vivaient aux crochets du capitalisme le plus étroit et le plus sot des deux hémisphères. Les radicaux disaient : la France, c'est nous, et ils avaient platement raison. Les socialistes, idiots, n'ayant qu'un homme intelligent, raisonnaient selon les normes de la *Revue Blanche* (*1895*), parce que cet homme y avait écrit des notules. Les communistes, qui se croyaient très malins, faisaient du tourisme en Russie, et revenaient aussi bêtes que n'importe quel Français qui revient de l'unique voyage de sa vie.

On était tourné vers l'Amérique. On pensait que l'Amérique donnait le ton au monde. Cela était vrai par un côté, mais seulement par ce côté. Les Russes eux-mêmes, comme n'importe quel peuple arriéré de la planète, comme les Chinois, imitaient tant bien que mal le machinisme et le matérialisme d'Outre-Atlantique, mais ils mettaient cet instrument de fortune au service d'un vaste gangstérisme sauvage. Au fait, le gangstérisme lui aussi venait d'Amérique. Ne pas oublier que pendant vingt ans, le cinéma américain a offert principalement au monde des images de violence. Et arriva la crise : on douta de l'Amérique comme elle douta d'elle-même. Avec Roosevelt, elle esquissa une rupture d'avec le libéralisme économique, elle qui paraissait en être la seule garantie certaine.

Personne ne comprenait sur les rives de la Seine pas plus que sur celles de la Tamise ou de l'Hudson qu'au delà du Rhin et jusqu'à Vladivostock, tout le monde s'était mis à penser autrement que nous — et donc contre nous.

Toute l'Europe, sauf le bloc du Nord-Ouest, pensait que si le XIXe siècle avait été un siècle de doctrines, le XXe siècle est un siècle de méthodes. Devant les nouveaux problèmes posés par l'industrialisme dans le cadre des nationalités, le

ècle dernier avait réagi en lançant de grandes hypothèses, ui furent de grandes doctrines ; libéralisme et socialisme, ationalisme et internationalisme. Le XXe siècle, rompu à expérience de ces problèmes, a commencé de fonder ces octrines, de les amalgamer, selon une méthode peu à peu ormée, partout la même — la méthode inaugurée par Lé-ine, continuée par Staline, Mussolini, Hitler, Ataturk, etc. : use, violence, brutal débrouillage.

Ces capitaines sans façons ont tranquillement mélangé ce ue l'Occident considérait comme fixé dans des oppositions acrées : socialisme et nationalisme, démocratie sociale et utocratie politique.

Devant ce terrible pragmatisme, nos gens de gauche ont ontinué de répétailler que le fascisme était le moyen de éfense du capitalisme, ce que croyaient aussi sottement ne partie de nos gens de droite ; tandis que nos gens du entre ne percevaient pas la réalité du patriotisme de Sta-ine, et que par exemple il pouvait avoir envie de venger Brest-Litovsk et l'échec en Pologne de 1919.

Cette analyse, si sommaire qu'elle soit, d'un état d'esprit uropéen, explique seule les récentes incidences de la poli-ique. On peut faire à l'infini le compte des erreurs immé-iates des diplomates, des hommes d'État, des conseillers ntellectuels ; on ne peut saisir l'ensemble énorme de la bévue, le la déception, de la surprise que par cette vue sur l'évolu-ion morale de l'Europe.

Il faut ajouter pourtant que si les événements ont été i bouleversants, c'est que l'Occident n'a point péché seu-ement par ignorance de ce qui s'accomplissait dans le centre, e sud et l'orient de l'Europe, mais encore par la méconnais-ance et le mésusage des forces et des vertus incluses dans on propre système.

En 1918, l'Angleterre et la France tenaient l'Europe dans eurs mains. A Genève, elles avaient forgé un instrument l'hégémonie qui, bien employé, pouvait prouver une sou-lesse et une efficacité tout à fait neuves, originales, et pro-ondes. Elles n'ont pas su s'en servir. Elles avaient désarmé 'Allemagne, mais elles l'avaient aussi affamée. Ventre affamé 'a pas d'oreilles... pour les discours démocratiques.

Pour comprendre la défaillance des démocraties d'Occident, comparez l'Europe aux États-Unis. Ils ont des millions de chômeurs en permanence. Leur vaste autarchie n'a pas résolu socialement le problème économique. Du moins, le jour où cette autarchie y parviendra, aura-t-elle les moyens géographiques, dans le cadre d'une vaste fédération, de se suffire à elle-même. De même l'autarchie russe.

Mais l'Europe est divisée, était divisée en vingt ou trente états. Cette Europe aussi, et avant les États-Unis, avait des millions de chômeurs. Le plus grand nombre de ces chômeurs était en Allemagne, l'état le plus nombreux et le plus industriel. Arrêtées par le principe des nationalités, les démocraties d'Occident n'ont pas su, passant outre aux lignes douanières, fournir des matières premières, du travail aux millions de chômeurs de la « démocratie-sœur » d'Allemagne. Hitler est venu, qui a fait de ces chômeurs des soldats, des soldats socialistes. En face de l'hégémonie vétilleuse et défaillante de l'Angleterre et de la France, il proposa son hégémonie.

Là encore, nous sommes étonnés. Et nous commençons de discuter derrière le front selon les vieilles lignes de la discussion de 1914 à 1918. Maurras redit : « Divisez l'Allemagne. » Mais les Hitlériens n'ont-ils pas fait avancer d'une façon irrémédiable son unification, comme les Jacobins firent avancer après Louis XIV celle de la France ? Le moins qu'on puisse dire, c'est que voilà une question à revoir de près. Les gens de gauche nous disent : « Refaisons autour de l'Allemagne les divisions de l'Europe. » Mais l'Europe balkanisée sera toujours aussi faible en face du bloc de 80 millions d'Allemands.

La solution du problème n'est pas dans ces mesures politiques ; mais dans l'unification économique de l'Europe, de l'Afrique et du Proche-Orient, et dans l'unification politique garante de cette unification économique.

Après cela, il nous restera encore comme aux Américains et aux Russes, à trouver l'aménagement moderne d'une vaste autarchie, parmi les débris du socialisme et du libéralisme.

Finira-t-on par voir en Occident que cela ne peut être qu'imposé ; et imposé par d'autres gens que ceux de Genève, dans un autre esprit, avec d'autres moyens ?

La première tentative de fédération européenne a échoué lamentablement, succombant sous les inconvénients du régime parlementaire poussés au pire, qui masquaient et étouffaient l'hégémonie anglo-française. Cette hégémonie bicéphale a échoué parce qu'elle n'a pas eu le courage de s'avouer et d'exercer sa puissance. Aucune mesure économique de portée européenne ne fut prise. Personne n'osa parler de l'armée internationale. Jamais la France n'empêcha ses petits alliés slaves de commettre les pires erreurs, de s'opposer les uns aux autres, d'opprimer leurs minorités, de s'offrir comme des proies idéales au germanisme.

Mais quand des puissances laissent tomber une hégémonie d'autres s'offrent pour les remplacer. Il y a toujours des candidats à l'Empire. Aujourd'hui ce sont Hitler, Staline, Mussolini. Fédérateurs cuirassés, ils se proposent pour créer une Genève autrement expéditive.

Ils y réussiront tôt ou tard, eux ou d'autres qui leur ressembleront, si la France et l'Angleterre ne sont pas capables dès maintenant de penser une Genève virile et humaine qui s'articule sur des pensées moins débiles que celles d'un vieux monde politicien hypocrite et incapable.

PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

NOTES

Freud

Freud est mort à quatre-vingt-trois ans. Dans sa longue vie, il semble qu'il ait dit tout ce qu'il avait à nous dire. Il a achevé son œuvre. Pourtant nous hésitons à la définir. Freud n'était pas un philosophe ; il n'a pas laissé de système. Et quand nous parlons de telle ou telle théorie freudienne, nous ne relevons peut-être que ce qu'il y a de passager dans son œuvre.

Freud ressemble à un explorateur qui aurait débarqué dans un continent inconnu. D'autres viendront après lui qui s'y aventureront par leurs propres moyens et feront de nouvelles découvertes. Mais le continent porte son nom.

« We are such stuff as dreams are made on. » Mais tout notre effort ne consiste-t-il pas précisément à dégager notre « petite vie » du sommeil qui l'entoure et la pénètre ? Freud nous fait, tout éveillés, rentrer dans nos rêves. Nous nous retrouvons enfants, nous revivons nos oublis. La Psychanalyse nous révèle une existence secrète, qu'une fois réveillés, nous nous refusons à reconnaître.

Psychanalyse et psychologie semblent suivre des voies opposées. La psychologie, en révélant nos « motifs », veut nous rendre clairs à nous-mêmes. Elle nous fait connaître notre « personnalité ». C'est une prise de conscience, en même temps que la formation d'une conscience, une analyse mais aussi une organisation de motifs reconnus et avoués qui nous rendent compréhensibles à nous-mêmes.

La psychanalyse semble défaire l'œuvre du psychologue. Elle « dépersonnalise » l'individu qui perd sa physionomie et ne se reconnaît plus dans son portrait. Il avait cru se comprendre en relevant les raisons de ses sentiments et de ses actes ; il croyait pou-

voir dire pourquoi il était triste ou gai, pourquoi il avait peur ou se sentait en sécurité. Mais il y a en lui des angoisses, des timidités et des hésitations, des sentiments de culpabilité qu'il ne peut avouer et qui le font douter de lui-même. Il ne se comprend plus, et pour sortir de ses inquiétudes et de ses doutes, il s'adressera au médecin qui lui parlera de ses nerfs et cherchera à le guérir.

Il y aurait ainsi en nous deux vies : notre vie personnelle et la vie de notre corps. Or Freud montre qu'il y a autre chose encore, quelque chose qui n'est ni notre moi ni notre chair, quelque chose qui se passe en nous pour ainsi dire en notre absence ou qui, en nous, aurait survécu à nous-mêmes. Il y a des présences en nous que notre présent ignore et se refuse à enregistrer.

Connais-toi toi-même. Freud, lui aussi, est allé à la recherche de l'homme. Et tandis qu'autrefois l'homme en rentrant en lui-même croyait retrouver son être guérissable, son moi qui l'y attendait, il semble maintenant que devenu étranger à lui-même, il ait perdu son dernier refuge. Freud lui révèle son dépaysement. La psychanalyse, en même temps qu'une science, n'est-elle pas une critique de notre civilisation ?

BERNARD GROETHUYSEN.

***

LE ROMAN

NOTRE-DAME DE TORTOSE, par *Pierre Benoît* (Albin Michel) ; JEAN VILLEMEUR, par *Roger Vercel* (Albin Michel) ; INTROÏBO, par *André Billy* (Flammarion).

Plus d'un romancier prétend « instruire en amusant ». C'était le conseil, sans doute malicieux, de l'auteur des *Mémoires d'un homme de qualité*. Mais le propos du cher abbé était tout moral et l'on peut bien soutenir qu'en telle matière toute leçon est déjà un roman.

Les ambitions des romans documentaires sont toutes différentes. Ils s'efforcent de remplir, et de concilier, deux conditions ez mal compatibles. Selon l'une il faut que par les canaux

d'une intrigue nous arrivent, aussi naturellement que possible, tous les renseignements que l'auteur a su se procurer sur un lieu, sur un fait historique, sur la technique d'un métier. L'autre condition exige que cette masse de « petits faits vrais » donne au récit son allure, ses perspectives et ses significations.

Le problème est résolu lorsque le document se trouve être, par sa nature même, matière déjà romanesque. C'est ainsi que Huysmans, dans ses romans religieux pouvait bien jouer franc jeu : tant d'observations, de gloses, de minuties sur la vie à la Trappe ou sur les maîtrises de Paris ne sont que le pain dont le fiévreux Durtal, tout ensemble affamé et dégoûté, tente de se nourrir. Cette sorte de mariage, voire de mariage mystique, entre roman et document, l'auteur de *Là-bas* est peut-être le seul à le réussir. (L'on sait bien comment les récits de guerre y ont échoué et — nous le saurons bientôt — sans doute y échoueront.)

Dans l'ordinaire des cas le roman et le document ne jouent guère que le rôle de prétextes réciproques. Cette seule impression suffit à annuler ce qui donne à toute œuvre son poids, je veux dire ce sentiment de nécessité qu'elle doit nous laisser.

De ces difficultés M. Pierre Benoît s'est longtemps tiré par ce qu'il aime bien que nous appelions sa fantaisie. Et toujours cet air de lire par dessus l'épaule du lecteur, de lui pousser le coude, de lui murmurer : voici ce qu'il fallait écrire pour vous divertir, mais, vous et moi, savons bien ce qui peut se cacher de vérité sous la fiction, de gravité dans le sourire. Cette connivence, ces clins d'œil, cette sauce piquante, cette grossière finesse, voilà ce qui faisait passer les récits de M. Benoît. Encore fallait-il qu'il combinât des aventures vives, facilement mystérieuses mais enfin mystérieuses. Il paraît aujourd'hui si sûr de lui — et de nous, hélas — qu'il ne se donne plus guère de peine. Dans son dernier roman, il faut bien avouer que les aventures amoureuses de celle qui fut l'épouse d'une nuit d'Abdul Hamid nous sont parfaitement insipides, sans parler de leur ridicule. Les morceaux de bravoure, tels que le sac d'un couvent par les gendarmes turcs, forment de ces compositions françaises que les écoliers ont bien raison de nommer des *compotes*. Quant au document, à l'historique de Notre-Dame de Tortose, cathédrale des Croisés en Syrie, à l'étrange voyage de l'errante statue de la vierge, ce ne sont

qu'esquisses sans couleur qui trouvent le moyen de vous laisser à la fois sur votre faim de précision et de merveilleux.

Si M. Pierre Benoît cesse d'être amusant, que deviendront ses lecteurs ? Ils liront M. Roger Vercel. Voilà un auteur qui ne craint pas la minutie dans la description et la technique dans le vocabulaire. Si l'on prend *Jean Villemeur* pour un reportage sur les campagnes d'Islande d'un chalutier à vapeur, il ne manque ni de force ni d'intérêt. Mieux qu'un reportage c'est un bon film documentaire où l'image nous livre d'un seul coup l'objet, ses relations et ses commentaires. Quant aux raisons qui poussent Jean à sauver du suicide son père le capitaine en lui dénonçant l'inconduite de sa mère, ce pourrait être l'occasion d'un roman parasite. M. Vercel en fait un mélodrame sans malice qui affadit et vulgarise la forte substance du reportage. On voit bien que le rôle du père sera tenu par Harry Baur et l'on trouvera bien un adolescent standard pour le fils et une blonde secrète pour la mère. Qu'importe, se dit l'auteur, les flots et la navigation sont tellement photogéniques.

M. André Billy, dans *Introïbo*, nous décrit par le menu une messe, une prise d'habit, une ordination. Il s'agit moins de mœurs ecclésiastiques que de rituel. On est enclin à tenir tout ce détail pour exact et l'on sent d'ailleurs que M. Billy mêle, non sans pudeur, des souvenirs de jeunesse à une documentation de deuxième main. C'est fort bien. Quant au romanesque, c'est l'abbé Sancerre qui le fournit : il a la foi, il fit son noviciat mais il a eu le malheur d'être irrégulièrement ordonné. Le voilà donc prêtre selon sa conscience, peut-être selon Dieu, mais non selon l'Église et les hommes. Son tourment est de ne pouvoir exercer le sacerdoce, son calvaire de s'efforcer de toutes les façons d'obtenir justice. Chacun le plaint, et jusqu'au Saint Père, mais nul ne lui porte le secours dont il a besoin. C'est un *cas*. Le caractère de l'évêque fou d'orgueil en est un autre. Précisément, l'on sent trop que l'auteur n'y voit tout juste que des *cas*. Il les traite en chroniqueur, en moraliste hâtif, en touriste, mais non pas en romancier. On ne reproche pas aux personnages de manquer de vie, car nul ne s'aviserait de leur en demander tant. L'on ne sait si M. Billy a traité trop gravement une anecdote ou trop frivolement un drame douloureux : le fait est que l'on se sent à la fois blessé par sa désinvolture et irrité par ses précautions.

JEAN VAUDAL.

***

LITTÉRATURE

PANÉGYRIQUE DE TRAJAN, de *Pline le jeune*, préfacé, édité et commenté par *Marcel Durry*, (Belles-Lettres).

Marcel Durry nous donne, pour le *Panégyrique*, une préface, des notes et de brefs appendices où, si on les lit bien, on trouve toute l'histoire des années 100, de même qu'on découvre tout un paysage dans ces petits miroirs convexes que les peintres flamands mettent à côté de leurs personnages, afin que l'on sache quelles images ceux-ci ont devant les yeux. Le texte lui-même est bien curieux et on le lit d'autant plus attentivement que Marcel Durry, éditeur sans indulgence, n'essaie nullement de lui gagner la nôtre. C'est l'action de grâces que Pline prononça devant le Sénat quand Trajan l'eut élevé au consulat. La loi obligeait les nouveaux consuls à louer l'empereur ; le panégyrique avait ses conventions et ses poncifs. Pline, après avoir prononcé le discours, le remania, l'allongea, le chargea d'intentions, fit tout ce qu'il fallait pour le gâter. « Il récrivait ses plaidoyers, dit Marcel Durry, il récrivait ses lettres qui sont de fausses lettres, comme le *Panégyrique* est une fausse action de grâces ». Malgré tout cela, le discours, qui devrait être illisible, donne une profonde impression de sincérité et de vérité. « Boileau a de ce roi parlé comme l'histoire. » Pline a certainement aimé Trajan, et toute son afféterie ne trompe pas sur son sentiment profond. Et Trajan, qui paraît avoir été, vivant, un homme sans grand rayonnement, inspirait une estime qui finit par créer autour de lui la légende la plus dense, la plus nourrie de toute l'histoire romaine. Nerva, le « doux vieillard » devenu empereur après le beau et inquiétant Domitien, adopta spontanément Trajan, dont l'aristocratie traditionaliste souhaitait l'élévation. Ce choix heureux fit naître toute une idéologie de l'adoption considérée comme un correctif aux inconvénients de la monarchie : « Celui qui doit commander à tous doit être choisi parmi eux », dit Pline. Dante met dans le Paradis, pour avoir vengé le fils de la veuve, le persécuteur des chrétiens et rappelle le « grand triomphe » que Saint Grégoire

remporta sur le démon lorsqu'il lui arracha l'âme de ce païen. Voilà l'austère et sèche tradition romaine trempée de tendresse chrétienne et colorée par le tragique de l'outre-tombe.

Cependant Trajan, le bon roi des humanistes, appartient à la terre et non au ciel. Il fit bien son métier, avec une conviction qui manqua à Marc-Aurèle, une équanimité qui manqua à Julien. Dans le *Panégyrique*, dit Marcel Durry, il n'y a pas une seule assertion fausse et toutes les hyperboles reposent sur une solide réalité. Bien entendu, Pline se croit obligé de comparer Trajan à Hercule et de rappeler qu'aux armées il fatiguait le soldat par son endurance. Cela est assez agaçant, mais combien de rois y a-t-il dont les panégyristes aient pu se contenter d'exagérer, sans mentir par surcroît ?

Si l'on supporte la rhétorique du *Panégyrique*, c'est peut-être parce qu'on a dans la mémoire la grave correspondance entre Trajan et Pline, nommé par l'empereur propréteur de Bithynie : ils parlent d'urbanisme, de théâtres, de la validité des passeports, des chrétiens. Tous deux étaient de vieux Romains que les religions orientales remplissaient de dégoût. Pline, dans la fameuse lettre où il consulte l'empereur au sujet de la « superstition méchante et démesurée », signale que les temples sont de nouveau fréquentés, que les sacrifices reprennent et que les victimes trouvent des acquéreurs ; il attribue la chose à un recul de la « contagion chrétienne », donnant ainsi une explication probablement fausse d'un fait probablement exact. C'est le développement même du christianisme qui stimulait le piétisme païen, ou, si l'on veut, l'un et l'autre profitaient d'une tendance unique, ce goût du sérieux, ce moralisme songeur qui caractérisera tout le siècle et dont le *Panégyrique*, prononcé le 1er septembre 100, nous fait entrevoir la face mondaine et laïque.

MARIE DELCOURT.

***

HISTORIENS ET CHRONIQUEURS DU MOYEN AGE ; POÈTES ET ROMANCIERS DU MOYEN AGE (La Pléiade).

M. Pauphilet, l'éditeur de ces deux ouvrages, mérite tous les reproches que l'on fait ordinairement aux auteurs d'anthologies.

Il avait pourtant la partie belle : peu de gens, aujourd'hui, savent ce que c'est que la littérature du Moyen Age et les négligences risquaient de passer inaperçues. Seulement, dans le volume des poètes, il ne fallait pas oublier Rutebeuf : l'absence de ce poète estimable saute aux yeux et chagrine. « Je ne pouvais pas publier tout le monde », dira M. Pauphilet. Bien sûr, mais il fallait publier Rutebeuf. Dans un volume de neuf cents pages, Rutebeuf a sa place, incontestablement.

Et puis, M. Pauphilet est un homme d'humeur variable. On a l'impression qu'il ne sait pas ce qu'il veut : tantôt, il traduit les textes en français moderne (*la Chanson de Roland*)[1], tantôt il dit qu'il ne faut pas les traduire parce que les mots perdraient leur saveur ancienne, tantôt il les « rajeunit » en remplaçant des mots du XIIIe siècle par des mots de je ne sais quel siècle (M. Pauphilet le sait) que le lecteur ne comprend pas davantage, tantôt il publie les textes tels qu'il les a trouvés en modifiant, ici et là, l'orthographe. Voilà le plus sûr moyen de mécontenter tout le monde, et ceux qui sont pour la traduction en langue moderne et ceux qui sont pour le respect des textes.

Cependant, il s'agit là de critiques secondaires. Tels qu'ils sont, les deux volumes constituent un ensemble fort riche, fort précieux. De la *Chanson de Roland* à Villon, de Robert de Cléri à Commynes, ils donnent une idée assez complète de notre littérature du Moyen Age. C'est une époque très curieuse. On y est bavard, minutieux, descriptif en diable. On aime raconter en prose ou en vers des histoires qui n'en finissent plus et dont l'intérêt échappe souvent. On est naïf, ce qui plaît à beaucoup ; mais il faut reconnaître que la naïveté poussée à ce point n'est pas une vertu littéraire très importante. Enfin, on s'essaie avec une bonne volonté touchante au lyrisme, à la satire, au roman, à l'histoire, à l'épopée. Tout cela est à la fois ennuyeux et sympathique.

1. M. Pauphilet a traduit la *Chanson de Roland* — très heureusement d'ailleurs — parce que, dit-il, « ce poème est fort archaïque, et souvent inintelligible à qui n'a pas étudié l'ancien français. » Croit-il donc que la langue du *Charroi de Nîmes* ou celle de Chrétien de Troyes est plus accessible au lecteur d'aujourd'hui ? Ce vocabulaire de Chrétien de Troyes est tout aussi redoutable, pour nous, que celui de la *Chanson de Roland* et sa langue, est, déjà, beaucoup plus savante. Quand on lit dans la vieille épopée « Li reis Marsilie esteit en Saraguce. » on comprend bien que M. Pauphilet n'a eu aucun mal à traduire par : « Le roi Marsile était en Saragosse. » En choisissant de traduire La Chanson de Roland, qui est le mieux connu de nos anciens poèmes, M. Pauphilet a choisi, de toute évidence, la tâche la plus facile. Ce n'était pas la plus nécessaire.

Ces deux volumes étaient, évidemment, indispensables. Malgré leurs lacunes et leurs défauts, ils nous donnent l'admiracle spectacle d'une langue et d'une littérature qui, lentement, difficilement, se forment et s'enrichissent. Parmi bien des longueurs, on découvre des pages d'une fraîcheur extrême, ou bien vivantes et colorées. Puis, tout à la fin, on arrive à Villon : c'est la littérature française qui commence.

KLÉBER HAEDENS

***

AUCASSIN ET NICOLETTE, traduit par M. *Marcel Coulon* (Éditions de la Cigale).

Ce petit roman d'amour et d'aventures où les vers alternent avec la prose n'a rien perdu de sa fraîcheur. Écrit au XIIe ou au XIIIe siècle, il est une des rares œuvres du Moyen Age qui supportent vaillamment d'être lues par des yeux d'aujourd'hui. On y trouve une sorte d'aisance et je ne sais quel tendre sourire qui sont assez rares dans la littérature de l'époque et qui peuvent encore nous toucher.

On a discuté sur les personnages. Aucassin est-il un héros grotesque, caricature du chevalier courtois brûlant d'amour pour sa belle ? Alors que l'amour passait pour donner aux guerriers un courage invincible, Aucassin, en effet, refuse de se battre. Son vieux père a beau le supplier de défendre ses terres assiégées, Aucassin fait la sourde oreille : « Je veux Nicolette. — Non. — Alors, je ne me bats pas.

En réalité, ce n'est pas l'amour qui verse dans le sang d'Aucassin cette extrême langueur. Aucassin ne veut pas se battre parce qu'il veut embêter son père, parce que ce vieillard obstiné lui refuse stupidement Nicolette. Aussi, lorsque le comte Garin fait mine de céder, lorsqu'il promet à son fils de lui ménager une entrevue avec la belle fille, Aucassin se jette dans la mêlée et revient aisément vainqueur. Mais le comte Garin ne tient pas sa promesse et, mieux, fait emprisonner son fils victorieux. *Aucassin et Nicolette* n'est pas une satire de l'amour chevaleresque, mais une satire très bien venue de l'autorité paternelle.

Nicolette est charmante. Elle est vive, audacieuse et pleine de cette imagination merveilleuse que la littérature prête souvent

aux femmes qui ont reçu la grâce d'aimer. C'est elle qui mène le jeu, c'est elle qui entraîne Aucassin à travers la forêt enchantée et jusque dans le royaume burlesque de Torelore où les hommes accouchent, où les femmes font la guerre avec des pommes pourries, des œufs, et du fromage frais. C'est elle, enfin, qui, après avoir été enlevée par de doux pirates, retrouve pour toujours son héros préféré.

Était-il nécessaire de « traduire » *Aucassin et Nicolette* ? Le texte original n'est pas trop coriace, mais il faut bien reconnaître qu'une traduction rend la lecture plus facile et plus agréable. Celle de M. Marcel Coulon me paraît excellente, elle ne trahit pas la langue de l'auteur inconnu, elle est l'œuvre d'un homme qui a fort bien compris le sens et l'agrément de cette douce, fragile et riante chanson.

KLÉBER HAEDENS.

***

ESSAIS

NOUVEAUX PROPOS DE JÉROBOAM, par *Paul Laffite* (Éditions de la Nouvelle Revue Critique).

« Les affaires sont une puissante source de poésie, d'imagination, de pittoresque », dit Jéroboam. Pourtant, « les affaires n'ont pas de littérature ». « Poète et financier, deux mots, une même personne. » Mais le poète voudra-t-il reconnaître comme frère le rêveur qui se joue des réalités et fait des affaires ?

« Les affaires, dit Jéroboam, c'est le sentiment, l'imagination, tout ce qui demeure en nous de rêve, d'infini, de vague, de métaphysique. C'est l'espérance et non le réel. »

Le monde est ma représentation, avait dit le métaphysicien. Le financier met la théorie en pratique. Son monde, c'est le chiffre, « la grande clef des songes, la source des plus magnifiques illusions, la porte des rêves les plus troublants ». « Le chiffre, c'est à la fois tout le prestige de la finance et sa grande misère. » Qu'est-ce qu'un financier ? C'est un prestidigitateur qui jongle avec les chiffres, et qui, nouveau Prospero ayant perdu sa magie, se réveille dans le néant, au pays où « rien ne se pèse, ne se mesure ».

Le livre de M. Laffitte est riche en enseignements de toutes sortes. Il nous fait mieux comprendre certains des côtés essentiels de la vie moderne. L'esprit a triomphé de la « chose en soi » ; il s'est défait des réalités. Ainsi l'homme est devenu le maître d'un monde qui n'existe pas ; il en dispose à son gré. Le finance est la dernière expression du nihilisme moderne. Qui donc, dans la lutte de l'homme et du chiffre, saura nous ramener aux réalités humaines ?

BERNARD GROETHUYSEN

***

MON PÈRE, RÉPONDEZ-MOI, par *André David* (Gallimard).

Ce serait faire injure à M. André David que de porter un jugement d'ordre littéraire sur ce petit livre d'une si irrésistible sincérité ; le premier mérite qu'il convient de lui reconnaître, c'est d'inviter le critique à ne le considérer que dans son contenu. Je n'hésite pas à penser que c'est un livre bienfaisant parce que *ce n'est pas* un ouvrage d'édification (pourquoi faut-il qu'à ce mot en soi admirable s'attache en fait et pour moi et pour tant d'autres un indice aussi péjoratif ?) C'est un échange de lettres entre l'auteur et un Dominicain du Saulchoir en qui tout permet de reconnaître un esprit d'une vigueur singulière. C'est donc un dialogue ; chaque lecteur se trouvera mis en présence de questions qui sans doute l'ont souvent préoccupé, peut-être obsédé, et sont ici formulées avec une émouvante précision — et de réponses qui certes ne se présentent pas comme des solutions mécaniques ou toutes faites, mais orientent l'esprit vers une compréhension plus profonde et plus vivante des mystères chrétiens. Parmi les problèmes traités ici, le plus central porte sur les rapports de la sensibilité et de la religion. Se référant à un article pour le moins saugrenu que M. Mario Roustan avait consacré à la *Retraite aux Hommes chez les Dominicains*, le correspondant de M. André David déclare avec force que « plus l'on devient chrétien, moins l'on est romantique », et qu'en définitive la véritable apologétique chrétienne ne saurait par conséquent être celle des romantiques. Au total, dit-il encore, « il importe seulement d'être et de vivre dans la vérité » ; au principe

de la dialectique intérieure que suit une âme orientée chrétiennement, il discerne « une loyauté initiale soumettant d'avance la vie à la vérité et à toutes ses exigences, et faite à la fois d'un don caché de Dieu et des options les plus foncières de chaque liberté humaine ». Si, comme cela est certain, nous assistons à un renouveau de la foi catholique, c'est dans la mesure précise où l'exigence de vérité, c'est-à-dire d'universalité qui est l'âme d'un catholicisme authentique reprend aujourd'hui une conscience militante d'elle-même, et l'on ne saurait exagérer le rôle qu'aura joué l'Ordre de Saint-Dominique dans cette libération. Sur le bonheur, sur le mariage, sur le divorce, on trouvera aussi dans ce petit livre des éclaircissements propres à dissiper des malentendus séculaires. Les redoutables problèmes de politique internationale qui opposèrent au cours de ces dernières années catholiques de droite et catholiques de gauche sont abordés courageusement ; la transcendance du christianisme est rappelée avec force, comme il convient, sans qu'apparaisse d'ailleurs rien dans le concret qui donne à l'esprit en ces matières une satisfaction effective, mais c'est qu'une dialectique rigoureuse et solidement appuyée aux réalités peut seule rendre justice aux aspects essentiellement contradictoires d'une expérience qui déborde de toutes parts les verdicts des idéologues. Au total je le répète, un livre très recommandable, non peut-être à l'incroyant dogmatique qui, au reste, ne le lira point, mais à tous ceux — ils sont légion — qui cherchent à rallumer au fond d'eux-mêmes les braises encore tièdes d'un feu que trop longtemps nulle pensée, nulle inquiétude vivace n'entretint.

GABRIEL MARCEL.

* * *

LETTRES ÉTRANGÈRES

PRÉSENTATION DE SWIFT, par A. M. Petitjean (N. R. F.). — LE JOURNAL À STELLA de SWIFT, traduit par *Renée Villoteau* (N. R. F.).

J'aurais écrit cette note au printemps de 1938 que les mêmes mots seraient venus sous ma plume : quelle drôle d'idée de s'occuper de Swift en notre siècle.

Simple caprice de lettré ? Non. Il y a là une intention qui est restée à demi secrète pour moi et peut-être pour l'auteur de cette présentation. Il défend son grand homme avec des armes très offensives. Contre qui ? Contre l'engeance ordinaire des critiques. De quoi ? C'est là que doit se tapir l'intention. Petitjean proteste que Swift avait du cœur et du tempérament. Veut-il seulement prouver par là contre la valetaille des lettres que les gens de qualité ne sont pas plus des monstres de faiblesse dans leur vie que dans leur œuvre. Il convient, en effet, de défendre les gens de qualité contre certains critiques dont l'âme ressemble à celle de certains valets de chambre, pour qui leur maître n'est jamais un grand homme.

Mais est-ce tout ? Non. Tant mieux. Il s'agit de défendre Swift contre l'accusation d'être terriblement petit tout en étant grand. Le danger pour le Doyen d'être petit était dans son rationalisme. Par un côté, c'est un terrible rationaliste comme presque tous les Anglais et les Français de cette première partie du XVIII[e].

Peut-on être grand en opposant la raison, cette essence de la vie qui peut aussi en être le résidu, à la vie ?

Petitjean ne pose pas la question de cette méchante et mesquine façon. Il admet promptement que Swift est à la fois grand et petit ; ayant sauté par-dessus ce problème oiseux, il se demande s'il est humain.

Alors, on comprend pourquoi en cette année de grâce 1939 (qui n'est pas moins de grâce que l'année 1793 ou l'année 1914), notre jeune écrivain a pu brocher dans une forme rapide, où le brillant n'exclut pas le mordant, un certain nombre de pages de remarques avec un plus grand nombre de pages de citations sur ce terrible bel esprit du temps de la Reine Anne.

Décidément, Swift n'est pas un bel esprit. Il y a en lui trop de passion, trop de souffrance...

Holà, arrêtons-nous. Si nous ne connaissions de Swift que ses œuvres destinées au public, saurions-nous qu'il a souffert ? Nous pourrions peut-être le deviner par une intuition tout à fait gratuite de la charité, ou par un raisonnement de moraliste. Mais nous pourrions aussi l'ignorer et le nier.

Seulement voilà : la question de Swift a été renouvelée après sa mort par la publication des lettres à sa maîtresse (*le Journal à Stella* dont il nous est maintenant donné une traduction qui manque un peu de saveur), et par les biographies.

Destinée déjà romantique. La perspective de l'œuvre est toute embrouillée avec celle de la vie. Les biographes ne parlent pas purement et amplement de l'admirable *Tale of a tub* (Conte du Tonneau) qui fait un peu pâlir le *Candide* de Voltaire, mais qui n'égale pas tout de même les dialogues du Diderot de la meilleure verve ; ils alignent le personnage de Swift tel qu'ils le reconstituent. Les uns en noir, les autres en jaune, les autres en gris, etc.

Est-ce légitime ? C'est en tous cas la règle qui soumet toute histoire littéraire depuis un siècle au moins.

Petitjean l'accepte sans la discuter et il défend le rationalisme atroce du grand journaliste ouvert à tous par le sentimentalisme de l'épistolier privé. Mais Petitjean qu'on sent en alerte contre diverses banalités aurait pu éviter cette suprême banalité des « biographies ». Que de biographies nous aurons parcourues entre ces deux guerres ! En serrant de plus près l'œuvre même, il aurait pu encore mieux défendre et sauver l'homme dans l'auteur. Il l'a fait parfois, mais pas tout le temps.

C'est une bénédiction de voir comment le rationalisme de Swift craque et éclate à chaque mouvement de sa plume, comment la passion le sauve à chaque pas de sa raideur intellectuelle.

Si bien qu'on a bientôt fait de voir que ce rationalisme est de la bonne espèce, de cette espèce générale et sensible qui nous fait dire que le rationalisme a des raisons que la raison ne connaît pas. Quand un rationaliste est aussi un artiste, la raison n'est plus pour lui qu'un prétexte à créer des mythes. Il en est d'admirables dans le Conte du Tonneau et dans certains pamphlets autrement frappants que ceux du *Voyage de Gulliver*. Car il ne faut pas demander à un rationaliste d'écrire des romans. Le plus beau roman qu'il écrit, c'est son raisonnement qui s'en va tout de travers, comme la danse de ces Galles qui étaient prêtres, et prêtres émasculés, d'un dieu apparemment irrationel, d'Atys. A propos, Swift était-il impuissant ? Petitjean repousse la question avec un juste dédain et la renfonce dans les tiroirs des biographes de bas-étage. Swift parle pour le moins aussi bien que don Juan de l'impuissance métaphysique de l'homme qui ne veut être qu'homme.

Pourquoi est-ce que, découvrant Swift à la suite de Petitjean — je le remercie de me l'avoir fait lire, vous le remercierez comme moi — je pensais parfois à Wilde ? Pas seulement à cause de la question d'Irlande. En un autre siècle, Swift aurait peut-être écrit *De Profundis* après *Intentions.*

DRIEU

*
* *

LES ARTS

HISTOIRES DE L'ART.

Incapable, la plupart du temps, de s'adapter spontanément à l'œuvre d'art fraîche éclose, le public ne s'attache aux œuvres représentatives de son temps, que lorsqu'elles sont légèrement fanées. L'inédit ne le séduit qu'avec du recul ; la beauté neuve qu'empaillée : c'est pourquoi il adore les « Histoires de l'Art ». Il a de quoi se réjouir actuellement, puisqu'après le gros ouvrage de chez Alcan, ont paru successivement l'*Histoire de l'Art Contemporain*, par Christian Zervos, aux Cahiers d'Art, *L'Art Contemporain* de René Huyghe chez Pierre Tisné, l'*Histoire de la Peinture au XXe siècle*, par Charles Terrasse, chez Hypérion. Ainsi, le Fauvisme, le Cubisme, tous les ismes qui virent le jour en ce premier quart de siècle, même ceux qui suscitèrent les manifestes les plus vaniteux et les plus vains, sont généreusement analysés dans ces monuments d'érudition.

On serait tenté de penser que trois ouvrages de cette importance, c'est un peu trop, mais, outre que les belles reproductions qui les ornent sont différentes, différentes sont aussi les conclusions des commentateurs. Si Charles Terrasse s'abstient de tout messianisme, et laisse poliment à chacun le soin de conclure, ses deux compères, loin d'observer une telle retenue, orientent le lecteur vers les deux esthétiques les plus opposées qui soient, et, pour parler net, vers deux formes de suicide prodigieusement efficaces.

C'est avec raison qu'à la suite des vertus de l'art moderne : la diversité, l'intensité, la liberté, Charles Terrasse ajoute, comme caractéristique essentielle, le dogmatisme. « La réalité est une hypothèse » ; sur ce mot, qu'il attribue à Dufy, le plus désintéressé des critiques fait reposer son plaidoyer en faveur d'un art de transposition, de libre interprétation de phénomènes incontrôlables en leur essence ; d'un art qui, fier d'innover, explique interminablement ses intentions (ce qui, au fond, n'est pas plus déraisonnable que de bêler à la lune comme en 1830). Cézanne, aux yeux de Charles Terrasse, est à l'origine de toutes ces inventions passionnées ; « du fauvisme, parce qu'il a voulu rendre la

forme par la couleur, du cubisme par sa recherche de la structure architecturale du tableau, de l'expressionnisme parce qu'il s'est libéré des apparences, et même du néo-traditionalisme, par le truchement de Gauguin. » Ce néo-traditionalisme, dernier-né des ismes (né vieux, il faut le dire), M. Terrasse, fidèle à sa réserve, s'abstient sagement de le parer des qualités qui faisaient défaut aux écoles précédentes et l'abandonne au seuil de ces temps incertains.

C'est M. René Huyghe qui se chargera de nous renseigner sur les avantages du retour aux formes et aux pensées classiques. Il le fait avec art, après avoir longuement exalté les mérites des écoles disparues et s'être prodigué en aperçus ingénieux sur toutes les formes d'expression ayant la réalité intérieure comme objet. Ces « recherches » ayant à ses yeux épuisé la sève de l'art moderne, celui-ci ne peut se régénérer que par le « retour au réel » et en aspirant à devenir un art « complet ».

Il y a vingt ans, ambitieux et ingénu, je caressais l'hypothèse d'un tel art, que je baptisais « totalisme ». Je l'opposais à certains « ismes » régnants qui n'étaient vraiment que des instruments de mutilation ; je parlais de l'athlète complet avec autant de passion que M. Huyghe en met à parler de ses héros. C'est que, comme M. Huyghe, j'étais plus familiarisé avec les Musées qu'avec les exigences plastiques de l'actualité, plus généreux d'intentions que solidement équipé pour la conquête de la vérité nouvelle.

Ce Totalisme, cet art complet, il est bon qu'on s'excite à son propos, il doit demeurer l'idéal de tout artiste honnête, mais justement, si l'on est honnête, c'est-à-dire si l'on a une perception claire des problèmes posés par ces écoles disparues, ou plutôt sommeillantes, il demeure provisoirement hors d'atteinte. Un art complet ne peut que tenir compte, dans des proportions diverses, d'abord de la révolution impressionniste, qui rendit à l'âme française sa fraîcheur originelle, puis du cubisme, qui remit en honneur le culte de la plasticité primitive ; il ne peut que viser à réinstaller l'homme dans sa dignité d'archétype de toute création artistique (même s'il s'agit du paysage), et à opérer la synthèse de toutes les recherches entreprises par les dernières générations et qui, on l'a vu, naquirent d'une mutilation de l' « art complet » de Cézanne. Cela crève les yeux, que ces parcelles, arrachées à l'œuvre régénératrice de Cézanne, cultivées

indépendamment de leur souche primitive, et qui donnèrent de si belles « variétés », doivent, par un effort considérable, mais digne de ces temps périlleux, être à nouveau rassemblées, non peut-être sous le signe du faisceau, mais sous celui de la gerbe...

Rassemblement des disciplines inquiètes et éparpillées en une certitude passionnée, plutôt qu'escamotage de ces inquiétudes encore toutes brûlantes, en vue de leur remplacement par je ne sais quel fallacieux « équilibre » que ne légitimerait aucune oscillation préparatoire, voilà me semble-t-il la besogne à accomplir.

Telle n'est pas l'opinion de M. Huyghe, pour qui « complet » rime avec « normal ». La jeune génération, à ses yeux (mais il est parmi les artistes qu'il cite, quelques peintres qui ont d'autres ambitions), « surmonte le découragement qui suivit l'épuisement des recherches modernes et s'attelle à la tâche ingrate de recréer un équilibre et des disciplines neuves. »

On se demande comment des artistes, si doués soient-ils, peuvent créer des disciplines neuves sans avoir épuisé les disciplines récentes, et recréer un équilibre sans avoir goûté par eux-mêmes au danger du déséquilibre et profité des enseignements du vertige. Il paraît plus « normal », que ce soient justement ceux qui ont cultivé les moyens d'expression nouveaux qui en opèrent la synthèse attendue, car ce n'est pas du dehors, parce qu'on a été spectateur d'un drame, qu'on en saisit les ressorts ; pas plus que ce n'est parce qu'on hérite un domaine qu'on sait le gérer. Non, ce sont là des opérations qui s'effectuent *du dedans*, et, précisément, *en connaissance de cause*. Les jeunes vraiment inspirés, Bazaine, Pignon, Tal-Coat, etc., s'ils n'ont pas vécu entièrement le drame du début du siècle, s'y référèrent dès leurs premiers essais et en assumèrent du premier coup le dangereux héritage, avec tout ce qu'il comporte de notes à payer.

Je ne me dissimule pas le déplaisir que je causerai à M. Huyghe en dénonçant cette coupable sympathie qu'il nourrit à l'endroit de théories sous lesquelles perce le vieux penchant académique. Pourquoi Caravage est-il évoqué à propos de Renoir, Degas à propos de Bonnard, et que signifie tout à coup cette faiblesse au sujet d'Albert Besnard, ce directeur de la Villa Médicis, qui eût pu, grâce à un prestige inouï, sans précédent, régénérer l'École, et qui ne fit absolument rien pour son émancipation ?

Mais il me reste à parler de l'*Histoire* de M. Zervos. Ce sera pour le mois prochain.

ANDRÉ LHOTE

***

CORRESPONDANCE

Le R. P. Gorce nous envoie du front la « Lettre au Docteur P.-L. Couchoud sur *Jésus, Dieu ou homme ?* qui suit :

Monsieur,

Vous m'excuserez de répondre publiquement à votre article sur *Jésus Dieu ou homme*. Mais j'ai été frappé de l'accent de sincérité de votre étude. Vous montrez ce que dans son système — erreur pour vous, vérité pour moi — le catholicisme dit de fort et de cohérent concernant Jésus. Vous osez dire du bien de mon cher maître le Père Lagrange. Il m'a semblé qu'un nouvel effort de compréhension mutuelle venant de vous et venant des exégètes catholiques risquerait d'être utile à la cause de la science pour laquelle l'un et l'autre nous voulons travailler.

Vos critiques contre la position catholique semblent se ramener, en un sens du moins, à deux critiques principales :

1° *Du point de vue de l'érudition historique, Jésus est un personnage divin qui vient se situer dans un développement religieux parmi d'autres personnages du même genre*. Or, un catholique éclairé, tout en se défiant de certaines conjectures particulières que vous avez risquées, trouvera tout à fait convenable que les religions naturelles viennent avant Jésus comme se tendre, se hausser vers la religion surnaturelle. Croyez que je ne m'émeus ni de l'existence des religions iraniennes à salut, ni de Socrate, ni de Sénèque, ni des dieux humanisés pas plus que des hommes divinisés.

2° *Du point de vue de la raison, il est* a priori *difficile d'admettre qu'un même être soit à la fois Dieu et homme*. Eh bien ! je *vous* dirai qu'en un sens il est difficile d'admettre qu'un homme ne soit pas un Dieu. Il y a beaucoup de philosophie vraie dans l'Évangile où le *Fils de l'Homme* est identiquement le *Fils de Dieu*. Etes-vous kantien ? je vous parlerai du *moi pensant* qui recrée l'Univers à la manière d'un Dieu-monade. Etes-vous bergsonien ? je vous parlerai de la machine à faire des Dieux. *Dii estis*, Saint-Paul ne le disait pas seulement de Jésus, mais de pauvres bougres pécheurs. Tout à l'instant Jésus, qui m'a fait évoquer Kant et Bergson, me faisait penser à la lignée historique des Socrate et des Sénèque.

Croyez-le, très honoré Monsieur, la religion, si elle n'est pas magie, est philosophie de l'homme divin ; et c'est en vous considérant comme tel que j'ai le plaisir de vous adresser ici l'expression de mes sentiments les plus distingués.

M. GORCE, dominicain

***

DIVERS

Les souvenirs de François Mauriac, *Cinquante ans*, que l'on a lus dans la N. R. F. d'octobre, ont été écrits pour accompagner des photographies de Malagar, de J.-C. Marcel.

L'AIR DU MOIS

PREMIER MORT

20 septembre.

On savait bien ce que signifiaient ces laconiques communiqués : « Activité locale de l'artillerie » ou « Reconnaissance de l'aviation au-dessus des lignes ennemies ». Toutes limitées que demeuraient les opérations, elles étaient la guerre. On savait parfaitement qu'il ne s'agissait pas de tirs d'exercice ou de vols d'essai, mais que déjà certains éléments étaient engagés dans ces défilés sévères, où il faut tuer ou être tué.

On le savait, mais par un effort de l'esprit. Tant de choses autour de nous restaient toujours à leur place, gardaient le même aspect souriant et paisible ! Des hommes étaient partis par centaines de milliers ; mais presque tous on pouvait les croire, encore pour un peu de temps, hors des pires dangers. Et puis voilà l'annonce du premier vide parmi le petit groupe des proches, des siens, de ceux qu'on aime. Tout a changé en un instant. On s'est aperçu qu'on saignait. Cette fois, dans toute sa chair, on avait enfin compris.

« Lieutenant X, tué au cours d'un vol d'observation. » C'est la sobre ligne à laquelle, sans distinction de rang ni d'arme, chaque soldat qui tombe a droit. Il n'y a rien à ajouter. Durant ces opérations préliminaires, le plus grand effort était demandé aux armes spéciales. Il n'y a pas de maison où la promesse donnée par le commandement, d'être aussi ménager de vies humaines que le permettraient les opérations, n'ait apporté une immense réconfort. Mais si la guerre de matériel met en danger des vies moins nombreuses, elle les prélève parmi les plus sélectionnées de la nation, parmi les plus irremplaçables...

On hésite à écrire ces mots. On n'y voudrait nulle indécence. Quelle famille n'est en droit de pleurer comme irremplaçable l'homme ou le garçon qui est parti et qui ne reviendra pas ? Trop de foyers à fils unique, où la place restera vide et où les

femmes ne pourront à la longue assurer le travail. Trop de cœurs qui auront le droit de refuser toute consolation. On cherche à demeurer sur l'irrécusable, l'inhumain terrain de la statistique. Tant d'années dépensées à former un brillant élève, tant d'autres dans les grandes écoles, tant d'autres encore pour en faire un de ces sujets d'élite, qui sont ce que la France produit de plus accompli ! Celui-ci était un jeune chef, hardi, ouvert, cultivé, un espoir de régénérescence pour toute une industrie. Et à trente-cinq ans, lorsqu'il va donner sa mesure...

Quand un pays consent de tels sacrifices, c'est qu'il est engagé, sans recul possible. Il nous en a désormais terriblement convaincus. Il nous a terriblement engagés, nous aussi. C'est fait. Nous n'essayerons plus de nous reprendre.

Le reste est chagrin privé, deuil qui se tait.

JEAN SCHLUMBERGER

VIE CONVENTUELLE

Si le régime de guerre auquel on nous soumet, nous autres civils, depuis deux mois n'était lié à l'idée de tuerie, j'avoue que, par bien des points, il aurait mon suffrage. Les lieux de plaisir fermés de bonne heure, les restrictions imposées à la gourmandise, au luxe vestimentaire, au culte du confort, la gravité sur les visages, la réprobation du rire bruyant, la sévérité pour l'individualisme, l'attention soutenue à une idée générale, tout cela m'agrée ; il n'est pas jusqu'à la limitation de mon droit d'écrire pour laquelle, dans le principe, je ne me sente de l'attrait.

Je l'ai dit ailleurs : j'aimerais que la société fût un immense couvent. Pourquoi faut-il la guerre pour l'y forcer.

JULIEN BENDA

BON SYMPTOME

Il faut avouer qu'en fait de palinodie certains de nos compatriotes n'ont rien à envier au chancelier naziste. L'un signe un fougueux manifeste en faveur de la guerre, alors que la veille encore il n'avait pas assez d'injures pour ceux qui en accueillaient l'idée ; l'autre attend de notre victoire le respect définitif de la « morale internationale », qui, depuis des années, prêche l'acceptation d'un « couple France-Allemagne », avec ce que la morale de cette dernière nation a d'irréductible à celle des autres ; un troisième déplore que nous n'ayons pas agi il y a un an, alors qu'il fut un violent partisan des accords de Munich.

A ces revirements il y a des causes diverses, parmi lesquelles l'esprit de justice veut que j'admette la sincérité. Mais je crois que, chez certains, c'est l'idée qu'il leur faut à tout prix, sous peine d'un ostracisme qu'ils pourraient payer cher, faire oublier à l'opinion leur ancienne position et se mettre à son allure. En tant que symptôme, je salue ces volte-face.

JULIEN BENDA

BUT DE GUERRE SPÉCIAL

Rex se demande pourquoi je suis opposé à l'hitlérisme, ce régime, m'assure-t-il, étant la vraie démocratie : gouvernement plébiscité, émanation directe de la volonté populaire, tenue pour une entité mystique, transcendante aux individus. Exactement ce que veut Rousseau.

Je risque que démocratie implique autre chose : respect de la personne humaine, droit de contrôle de la part des gouvernés, liberté d'expression, essai de justice sociale.

Il m'apprend alors que ces choses lui sont chères, mais qu'elles n'ont rien à voir avec la démocratie ; qu'elles sont l' « éternelle tradition française », l' « essence même de l'ancienne monarchie » ; que celle-ci est le véritable antidote de l'hitlérisme, et non la Révolution.

Je commence à comprendre pourquoi il souhaite si fort notre victoire, et dans quelle espérance.

J. B.

AU CŒUR DE PARIS

Notre-Dame n'a plus ses vitraux ni sa rose. Elle est devenue curieusement lumineuse. Un vieux bedeau y promène plus ostentatoire qu'elle ne le fut jamais sa cléricale laideur mais que sont beaux ces bas-reliefs de couleur qui entourent le chœur et qu'on ne vit jamais si bien ! L'un d'eux représente les pêcheurs de Tibériade soulevant leur filet plein de poissons, cependant que dans la profondeur sous-marine d'autres poissons ayant échappé à la prise et moins lumineux que ceux du filet glissent silencieux ; parmi ceux-ci est un large turbot grisaille.

Par ailleurs, j'entre dans un petit restaurant-marchand de vin pour ouvriers et employés. J'y vois manger dans son costume imposé : habit noir, bicorne, écharpe tricolore, un homme du peuple à fine moustache qui est huissier aux Pompes Fu-

nèbres. A côté de lui il a posé la canne noire XVIIIe siècle à pommeau de faux ivoire. Lorsqu'il quitte la salle un vieil horloger à côté de moi tient à prononcer : « oiseau de mauvais augure », propos tenu pour la forme, qui n'a rien de véritablement malveillant et que personne n'a le temps de relever à cause de la réapparition de l'homme à bicorne. Il a oublié sa musette à masque, il la décroche, il se la met en bandoulière — elle est d'un gris réséda tranchant sur l'habit noir — et il s'en va avec la canne de Voltaire.

A une vitrine de magasins de jouets, on lit : Puzzle pour nos soldats. Partout dans la ville il y a de grandes zones d'ombres et de lumière. Les négoces et métiers sombres — drapiers, merciers, corroyeurs et relieurs — ont reconquis leur majesté balzacienne.

J'ai, rue Mabillon, chez la mère des charpentiers du devoir de liberté, conversé avec un jeune compagnon qui venait d'expliquer à un cadet la complexité du chef-d'œuvre qui se trouve toujours là exposé : un temple de Salomon en miniature dont l'ensemble fignolé — escaliers et balustrades y compris — se démonte en plus de 2.000 pièces. Ce jeune compagnon du rite de Maître Jacques était de regard brillant et de visage honnête. Il portait la culotte kaki des armées mais conservait fixés à ses oreilles, en conformité avec la tradition compagnonnique, des anneaux d'or.

JEAN FOLLAIN

UNE ÉPOQUE EST FINIE

L'homme s'élève à sept mille mètres. En même temps, par une voie primitive et compensatrice, il se condense dans les caves.

***

La sonorité vers le bas se recourbait avec ampleur, une queue d'immense cheval, et de cette chute vertigineuse où l'âme se sentait glacée comme une main dans une cascade naissaient d'autres clameurs encore, terribles, des branches longues et soutenues qui, pour leur compte, redescendaient dans un vomissement granuleux, généalogie tournoyante, la majestueuse aigreur du tram des Hommes quand il prend un virage entre deux couples de millénaires.

***

Il me dit : « Le dernier des papes mourra vers la fin du siècle où nous sommes. Alors commencera l'époque du cristal. Un vieillard limpide versera sur la terre la soif de la vérité. Mais le cristal est dur aussi. Ses angles coupent... Les lumières bleues de la défense rayonnent dans la ténèbre comme des croix de Malte superposées autour d'un petit cœur de mercure. Elles célèbrent déjà le lucide minéral où notre destinée douloureuse s'accordera, bientôt, les symboles de l'eau.

***

Les masques, puisqu'ils manifestent la dissimulation, servent, finalement, les intérêts généraux de la vérité.

***

C'est fini. Une époque est finie. A tous les coins de rue on vend, au mètre, des bandelettes pour la momie. Le rite funèbre veut qu'on les colle sur les vitres.

***

L'homme va chercher le grand air sur les cimes, sur les plages. Là-dessus, son goût de la justice et son sens de ce qui se doit le précipitent dans l'invention et l'obsession des gaz, les uns vésicants, d'autres corrodants. Et plus la radio s'allonge et s'exaspère, plus il convient de parler bas. Taisez-vous... Méfiez-vous...

Il nous faut, à tout prix, conserver les sécurités de la moyenne qui nous dessine.

***

A l'hôpital Saint-Antoine, les hommes et les femmes viennent donner leur sang qu'on recueille dans des ballons de verre à tubulure. On l'injectera, par simple piqûre intraveineuse, aux blessés, aux intoxiqués. Donateurs et receveurs ne se connaîtront jamais. La rouge et lourde étoffe du liquide commun attend aux armoires refroidies. Elle rend sensible le mythe du peuple.

***

Pour les devins, la guerre du deux septembre mil-neuf-cent-trente-neuf entre la France et l'Allemagne manque de plausibilité, d'exactitude. Ils ne la considèrent pas comme une guerre, mais comme une affreuse catastrophe de l'astrologie.

***

Jamais les étoiles n'ont été si près.

AUDIBERTI

MOBILISATION DES CAMPAGNES, LE PREMIER MOIS

30 septembre.

Dans ma petite commune du Pays d'Auge, presque toutes les habitations étant isolées au fond des herbages, le départ progressif des mobilisés s'est fait sans bruit, de manière à peu près invisible. Pas de manifestations. La même gravité, la même sobriété de paroles, qui avaient été déjà si impressionnantes en septembre dernier, quand la France avait commencé de se mettre en marche vers la frontière ; le même redressement, mais plus résolu, car cette fois la conviction est bien établie, jusque dans les cerveaux les plus confus, qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement et qu'un recul aurait été le pire des leurres.

Il faudrait en finir avec la légende de nos paysans irrémédiablement enfermés dans leur bien-être et dans leur féroce individualisme. Ils ont assez fièrement montré où leur âpreté cesse, où leur noblesse commence. Ils ne savent pas lire une carte et l'Europe n'est pour eux qu'un mot sans contenu ; pourtant pas une fois je n'ai surpris, derrière une phrase, l'insidieuse pensée qu'après tout la Pologne n'est pas la France et qu'on aurait peut-être bien pu la laisser se débrouiller toute seule avec Hitler.

Chaque jour on est allé, devant l'école ou la mairie, regarder les affiches blanches, pour connaître les nouveaux décrets. Réquisitions de bétail, de voitures, de chevaux. Heureux ceux dont les juments étaient pleines et qui ont pu les garder. C'est la pénurie de chevaux qui a causé le plus de gêne. On s'est

entr'aidé, et l'on est tout de même arrivé à rentrer le foin qui restait encore en meules dans plus d'un pré.

La première image des durs contre-coups de la guerre, ce sont les évacués de Paris et de sa banlieue qui l'ont apportée. Chaque commune doit en héberger un contingent égal à vingt-cinq pour cent de sa population. Depuis le début de juillet, les locaux vides étaient recensés. Dans nos régions d'herbages, où jadis on cultivait les céréales avec une population beaucoup plus dense qu'aujourd'hui, il ne manque pas de maisons plus ou moins désaffectées. Mais le maire a dû faire bonne garde, même autour des plus délabrées, pour qu'aucun propriétaire ne se laissât séduire par les demandes de location qui les assiégeaient pendant le mois d'août. Des listes ont circulé dans la commune, sollicitant chacun de fournir ce qu'il pouvait de literie, de vaisselle. Tant qu'on espérait encore que tout s'arrangerait, les greniers n'ont livré que peu de matelas ou de casseroles ; puis, en un tournemain, de quoi loger cinquante personnes s'est trouvé prêt.

Déjà de nombreuses communes voisines ont reçu leur brusque afflux de population nouvelle. On commence à mesurer quels épineux problèmes posera, dans les campagnes, l'acclimatation de ces transplantés. Dans les bourgs, on parviendra à les résoudre ; mais dans nos maisons isolées entourées d'herbe haute, et d'où il faut souvent aller fort loin pour chercher de l'eau potable, les malheureuses qui arrivent en petites sandales de ville fondent en larmes. Habituées à leur réchaud à gaz, elles se désespèrent devant la difficulté de faire cuire un repas dans un âtre.

Les évacués d'origine ou d'esprit petit bourgeois ont presque tous quelque souvenir ou quelque vieux rêve de vie champêtre. La réalité présente a beau les décevoir, ils ne s'y trouvent pas perdus. Mais le prolétariat proprement urbain, qui ne sait plus rien de la campagne, s'y sent exilé comme dans un Kamtchatka ou une Patagonie. Le regret de la ville le ronge, l'ennui l'écrase. — Disons-nous qu'en Allemagne, où les liens sont totalement coupés entre les campagnes et les grandes agglomérations industrielles, les difficultés que nous connaissons seront infiniment plus grandes.

Pendant la première quinzaine de septembre, de nombreux trains sont arrivés, quand les convois plus urgents laissaient la voie libre. La gare est à vingt kilomètres. Sur un coup de téléphone, tous les véhicules d'un groupe de communes se tenaient prêts à enlever les arrivants qui leur étaient destinés. Nous aussi

nous avons reçu brusquement l'avis qu'un train était à quai. Une heure plus tard, les onze autos, que nous avions pu mobiliser, pénétraient dans les rues de la petite ville. Embouteillage. Nous voyons défiler de nombreuses voitures, chargées, à casser leurs ressorts, de femmes et d'enfants ; sur des prolonges agricoles passent des montagnes de valises et de ballots. Quand, enfin, nous parvenons devant la gare, c'est pour apprendre que, sur deux trains annoncés, un seul a été mis en marche. Dans toutes les maisons, deux jours durant, il fallut consommer les marmites de soupe, que les ménagères avaient mises en hâte sur le feu pour le premier repas des Parisiens.

En attendant les lointaines conséquences qu'aura le mélange inattendu, le brassement de ces populations urbaines et rurales, on sourit des petites précautions que des gens prudents avaient prises et que voilà déjouées. La propriété dont les bois s'étendent jusque sous mes fenêtres, celle de La Roque, familière aux lecteurs d'André Gide, appartient aujourd'hui à des Belges. Ils pensaient y trouver un refuge en cas de guerre. Mais c'est ici qu'est la guerre, et en Belgique provisoirement le refuge. Les vastes communs du château vont permettre l'installation d'une infirmerie campagnarde.

JEAN SCHLUMBERGER

BULLETIN

par JEAN GUÉRIN

(Il ne sera plus question, à cette place, des « Evénements ». Non qu'il en manque. Mais les uns sont trop connus, et, d'ailleurs trop graves ; on les trouvera plus haut commentés. Et les autres, invérifiables.)

LES LIVRES

I. Romans et Récits.

PIERRE VARILLON : *Le Massacre des Innocents* (Emile-Paul).

Roman de l'après-guerre. Les jeunes gens qui ont fait la guerre à vingt ans n'ont pas connu de jeunesse. Varillon nous conte leur vie terne et tragique.

SIMENON : *Le coup de vague* (Gallimard).

Histoire de deux chipies, et de leur victime. La victime se débat mollement.

JACQUES DECREST : *La vérité du septième jour* (Gallimard).

Un roman policier finit en mélodrame. La coupable échappe de justesse au châtiment. Le détective a perdu son temps.

II. Essais, Critiques.

PAUL MORAND : *Réflexes et Réflexions* (Grasset).

Des réflexions aimables, et qui ne donnent guère à réfléchir. Mais l'on retiendra ce que Paul Morand dit de James Barrie, l'auteur du délicieux *Peter Pan.*

EORGES SALLES : *Le Regard* (Plon).

Euphorie visuelle, état de grâce du regard, auquel aspire tout amateur d'art. C'est un livre plein d'aventures.

H. GUILLEMIN : *Flaubert devant la vie et devant Dieu* (Plon).

« Dieu fut moins absent de cette vie que Flaubert ne le croyait », écrit Mauriac dans sa préface. Soit, mais n'obligeons pas à conclure celui qui s'y refusait.

CHRISTIAN SÉNÊCHAL : *Jules Supervielle* (Presses du Hibou).

Christian Sénêchal commente l'œuvre du plus humain de nos poètes. Aux confins du temps et de l'espace, l'homme, monade vagabonde, est un reflet du macrocosme.

III. La Poésie.

ÉMILE VERHAEREN : *Belle Chair* (Mercure de France).

Il y a moins de beautés que de platitudes dans ce recueil inédit.

VICTOR MARGUERITTE : *In Memoriam* (Flammarion).

Poèmes solennels sur la natalité, la paix et la guerre, la religion. La guerre et la religion se voient maltraitées.

IV. Histoire.

EMM. AEGERTER : *Les Hérésies du Moyen Age* (Alcan).

L'Église est sévère pour les croyants qui ne croient pas tout à fait comme il faut. Mais toute religion n'est-elle pas un paradoxe ? Aussi sommes-nous singulièrement attirés par les martyrs qui, luttant contre l'orthodoxie, meurent pour leur foi.

EDOUARD HERRIOT : *Aux sources de la liberté* (Éditions de la N. R. F.).

Vivre libres ou mourir ! Les paroles d'autrefois redeviennent vraies. Edouard Herriot nous parle de la Révolution avec amour, et sobriété.

ALBERT SOBOUL : *1789, l'an de la liberté* (E. S. I.).

On ne lira pas sans émotion les documents de 1789, qu'a recueillis Albert Soboul. Que de générosité, que de jeunesse !

JEAN-FRANÇOIS : *L'affaire Röhm-Hitler* (Éditions de la N. R. F.).

Ce n'est pas du Shakespeare. Ce serait plutôt du Webster : hallucinant et sinistre.

V. Lettres Étrangères.

ANTONINI ET G. B. ANGIOLETTI : *Narratori d'oggi* (Vallechi).

Morceaux fort bien choisis d'une prose qui se détourne volontiers de l'actualité, mais qui a définitivement surmonté le régionalisme pour accéder à l'italianité.

G. GARRETTO : *Sicile, terre de douleur* (Corrêa).

La profondeur sociale des existences, la vérité des passions donnent un accent inoubliable à l'aventure de ce Titus paysan, et de cette Bérénice.

ETTORE SETTANI : *Amour conjugal* (Rieder).

Qu'est-ce que je pense quand ce n'est pas moi qui pense ? Joyce et Kafka nous l'ont dit. Mais l'inconscient a aussi ses astuces. Il arrive que Settani, bon détective, nous les dévoile.

VI. Revues et Journaux.

Trop de Revues ont disparu. Du moins espérons-nous revoir bientôt *Europe* et la *Revue Universelle*. *Esprit*, *Nouveaux Cahiers* et *Volontés* tiennent bon.

Il y a déjà, bien entendu, une « littérature de guerre ». L'on perdrait son temps à la chercher dans *Paris-Soir* et autres. Le *Canard enchaîné* et *Je suis partout* en donnent d'excellentes anthologies.
Le *Temps* n'a plus de chronique littéraire. Pourquoi ?

La revue *Fontaine*, d'Alger, publie un « numéro permanent » sur les droits et devoirs du poète : L. G. Gros, Mounier, Humeau, Luc Decaunes, Bryen. Plus que jamais, la parole est à la poésie.

LE DIRECTEUR-GÉRANT : JEAN PAULHAN
SAINT-AMAND, IMP. R. BUSSIÈRE

NQUIÈME ANNÉE 15 OCTOBRE 1939

MESURES

CAHIERS TRIMESTRIELS

NUMÉRO XX

***

***

PPEL. MESURES (15 juillet), *Hommage à la Littérature américaine*. Textes et traductions (entre autres œuvres) de EDGAR POE ; WALT WITMANN ; EMILY DICINSON ; VACHEL LINDSAY ; ROBINSON JEFFERS ; A. MCLEISH ; MARIANNE MOORE ; OHN DOS PASSOS ; WILLIAM CARLOS WILLIAM, etc., etc.

***

ADMINISTRATION
LIBRAIRIE JOSÉ CORTI
11, RUE DE MÉDICIS
PARIS (VIe)

Numéro : 15 fr. L'Abonnement d'un an : 50 fr.